

U d' / of Ottawa



3900300415886



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

100-56=46

037 11/10

CAMOËNS

2348

L
50
H

LES

LUSIADES

TRADUCTION NOUVELLE AVEC NOTES ET COMMENTAIRES

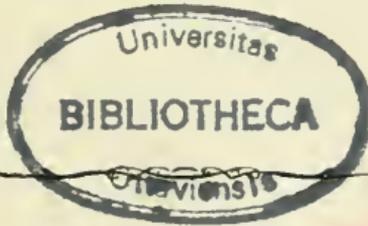
PRÉCÉDÉE

D'UNE ÉTUDE SUR LA VIE ET LES MŒURS DE CAMOËNS

PAR

EDMOND HIPPEAU

L
50
H



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

004158886

RD

9200

11215

1890

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE CAMOËNS

I. — Louis de Camoëns n'est pas moins illustre par les malheurs de sa vie privée que par le poème immortel dans lequel il a chanté les glorieuses traditions et les conquêtes fameuses des grands navigateurs du Portugal. Le nom du poète est célébré à l'égal des plus puissants et placé par la postérité à côté du Tasse et de l'Arioste. Les deux poètes italiens ont plus d'un rapport avec Camoëns : le premier a fait d'ailleurs de notables emprunts à son devancier. C'est Voltaire qui a protesté d'abord contre l'admiration qui salua l'auteur de son vivant comme le *prince des poètes des Espagnes* : les critiques qu'il a développées dans son *Essai sur la poésie épique* trahissent assez, de la part de l'auteur de la *Henriade*, la préoccupation de ne pas rabaisser par

un parallèle trop peu flatteur le chantre du Vert-Galant, en présence de ses illustres prédécesseurs. Avant de discuter les griefs ou les assertions des commentateurs ou des adversaires, nous devons chercher à définir le caractère du poème des *Lusiades* en étudiant de près la vie de l'auteur, l'époque où il a vécu et le thème qui s'est offert à son génie. L'œuvre sera par là même tout expliquée : avant de la critiquer il importe de la bien comprendre et de marquer sa véritable place dans l'histoire littéraire.

C'est dans le Portugal du xvi^e siècle qu'il faut nous transporter, au lendemain des luttes héroïques de ce vaillant petit peuple, fier de ses légendes nationales qui le font descendre de Lusus, fils de Bacchus, qui mènent sur ses rivages les héros et les rois antiques. Hercule, Ulysse, lui attribuent les sites fameux des Champs-Élyséens et des Jardins d'Hespérus : durant de longs siècles de luttes perpétuelles, il a conquis l'indépendance sur les Arabes et sur ses orgueilleux voisins, les Castellans. A cette même heure, les plus glorieux navigateurs parcourent les mers : Colomb, avant de courir à la recherche du Nouveau Monde, est allé offrir d'abord ses services aux souverains de Lisbonne, qui ont eu la maladresse de le repousser. Le Génois

sait que depuis Jean le Grand, qui prit aux Maures Ceuta et Tanger, et dont le fils, Henri le Navigateur, a découvert Porto-Santo, Madère, les Açores, le cap Bojador, le cap Blanc, le cap Vert, la Guinée, sous ce Jean II. qui a envoyé Diégo Cano au Congo, Barthélemy Diaz au cap des Tempêtes, alors que la marine portugaise a parcouru seule les mers et les climats inconnus, c'est à cette Cour que devrait appartenir l'honneur d'atteindre les Indes en marchant vers l'Occident. Mais la route de l'Orient est celle que le Portugal veut suivre et c'est Vasco de Gama qui va s'y frayer un passage glorieux au nom du roi de Portugal, tandis que Colomb plante sur le continent inexploré qu'il atteint, au lieu de trouver les Indes par les mers désertes, la bannière de la Castille qu'on lui a confiée.

Mais l'Espagne n'a pas glorifié le navigateur génois qui a immortalisé la découverte faite au nom de son souverain. Le Portugal prend sa revanche et ne se montre pas ingrat pour le héros de l'expédition de 1498. C'est un poète de génie qu'il va lui donner pour célébrer dignement ses hauts faits. Louis de Camoëns naît à Lisbonne l'année même où Gama quitte cette ville pour la troisième fois, en 1524, pour se rendre aux Indes en qualité de vice-roi. C'est quelques mois après son arrivée que le grand navigateur y mourait en pleine gloire, au

lendemain des victoires remportées sur les Indiens, aidés de toutes les forces de l'Islam, par Alméida et Albuquerque, fondant la domination portugaise depuis l'Inde jusqu'au Mékong, tandis que Cabral découvre le Brésil et Cortereal le nord-est de l'Amérique. L'Espagne rivalise d'ardeur, et tandis que la France produit Cartier et Chabot, elle envoie Vespuce, Cortez et Magellan, — Portugais au service de la Castille, — conquérir les plus riches contrées du nouveau continent. Mais le Portugal se pique et redouble d'émulation, malgré les malheurs que vient d'essuyer le royaume. Le Japon et la Chine sont atteints, et c'est là que le jeune Camoëns va faire ses premières armes : c'est aux bouches mêmes du grand fleuve qui voit flotter de nos jours notre pavillon national que le jeune poète, échappant au naufrage, gagne la côte en portant le manuscrit de ce poème immortel, les *Lusiades* où son génie et son cœur ont inscrit en caractères impérissables les fastes glorieux de la Lusitanie.

C'est une revanche de race, en même temps qu'un chef-d'œuvre. L'histoire du Portugal et les mœurs que la nation contemporaine nous offre encore mettent en relief ce trait distinctif de la rivalité nationale dont l'effet est une véritable haine de race, le mot n'est pas excessif. Malgré l'identité

d'origine et la communauté du passé jusqu'à l'heure de la scission définitive, le Portugais, qui a conservé plus vivace le vieux germe celtique, n'appartient à l'Ibérie que par la tradition primitive. De bonne heure les frontières naturelles, cette épaisse ceinture de montagnes, serrées comme une muraille puissamment cimentée qui ne s'entr'ouvre que pour laisser tout juste le passage aux grands cours d'eau castillans qui vont se jeter dans la mer, le Douro, le Tage, le Mondego, la Guadiana, ces barrières ont séparé deux peuples appelés à suivre des destinées différentes. Isolés dès le début l'un de l'autre, il a fallu l'intérêt commun pour les réunir contre l'ennemi redoutable qui avait pris pied sur leur territoire pour s'élançer de là à l'assaut de l'Europe chrétienne; ce n'est qu'à l'aide de prodiges de valeur que l'indépendance de la Péninsule est garantie contre l'ennemi musulman. De longs siècles d'occupation n'en ont pas moins laissé sur le sol ibérique des traces indestructibles, à la fois dans l'ordre physique et matériel, et dans l'ordre intellectuel et moral. En Portugal même la science arabe, à l'époque où Camoëns étudiait à l'université de Coïmbre, était encore professée et comptait des adeptes nombreux et intolérants; c'est à cette date que vint lutter contre eux un savant docteur de l'Université de Paris, Brissot, qui opposa

aux partisans des canons d'Avicenne les principes de l'école d'Hippocrate.

Toutes ces influences sont à bien déterminer d'abord. Si nous allons aujourd'hui à Lisbonne, où l'esprit de rancune contre l'Espagne s'est, depuis Camoëns, retrempé dans la haine de la domination castillane après Philippe II, et qui ne prit fin qu'en 1640, quand la dynastie de Bragançe rétablit l'indépendance du vieux royaume de Lusitane, selon l'appellation chère au poète, nous trouverons parmi les habitants, à travers les différentes couches de la société que nous observons, les traces d'une haine nationale indélébile. Si l'on s'en rapporte à l'instinct populaire, la fameuse union ibérique serait en raison inverse de l'évolution historique du Portugal à travers les âges, et les relâchements de l'affection nationale prépareraient plutôt la marche de ce pays dans les voies de l'émancipation politique vis-à-vis même de la maison royale, qui lutte de nos jours contre un mouvement républicain de plus en plus puissant.

Mais d'autres caractères marquent encore mieux la différence : une sorte de bonté native, la politesse poussée jusqu'à l'obséquiosité, la patience qui tempère une bouillante ardeur, l'esprit de décision, le respect de la justice, du droit et de la liberté, contrastent pour l'esprit public avec cette

morgue un peu hautaine et cette nonchalance qui témoigne plus d'insensibilité que de dédain chez l'Espagnol. Le Portugais, qui a le premier repoussé les jésuites et qui célèbre avec reconnaissance le nom du glorieux marquis de Pombal, redit encore avec fierté les stances de son poète qui a si courageusement flétri la tyrannie du clergé oppresseur de sa patrie.

Avec cette loyauté, cette énergie indomptable, ces mœurs douces et pacifiques, cette gaieté et cet esprit vif et prompt, le Portugais se juge de bonne foi supérieur à son voisin. L'hispanophagie est chez lui une véritable manie; le *detenda Hispania* est le thème du patriotisme, et les femmes vont jusqu'à proscrire la mantille, ornement si gracieux et si aisé sous ces climats suffocants, pour suivre les modes ridicules des capitales du Nord. M^{me} de Rute, dans son intéressant volume, *le Portugal à vol d'oiseau*, conte cette piquante anecdote qui trahit le sentiment populaire dans un cri qui décèle toute l'antipathie de la race: c'est un Portugais qui se noie, ne sachant pas nager, tandis qu'un Espagnol le regarde indifféremment sur la rive, sans songer même à le sauver. « Tire-moi de là, s'écrie l'autre en l'injuriant, et je te fais grâce de la vie! »

Nous ne parlons pas de la différence du langage entre les deux nations: les Espagnols même rendent

hommage à la beauté et à la douceur du portugais, qu'ils appellent la *langue des fleurs*. On n'y trouve pas ces consonnes dures et gutturales que les Arabes ont introduites dans la langue castillane, bien qu'ils aient apporté à celle-ci de nombreux vocables. Son accent est doux, harmonieux, flexible, mais la langue, malgré sa richesse et la grâce de sa prononciation, est concise et énergique. C'est à la fin du xv^e siècle que commence la belle époque littéraire du Portugal, qui atteint son plus haut éclat avec les *Lusiades*; jusque-là, les *Cantigas* du roi Denis, les chroniques de Fernand Lopez, de Gomes Eanes, de Azurara et de Ruy de Pyna, ont préparé seulement les voies aux grands écrivains; les rois mêmes, poètes ou savants, ont contribué, comme Pedro le justicier, Édouard III le moraliste, Alphonse V l'astronome, à la gloire littéraire et scientifique de la patrie. En même temps que Camoëns, Antonio Ferreira, Sâ de Miranda, élèvent à une incomparable grandeur la poésie lyrique, tandis que le chantre de Gama prélude par de gracieuses et voluptueuses élégies à l'épopée grandiose qui le placera près des immortels génies. A côté du Virgile portugais, Ferreira, que l'on compare à Horace, détruit les locutions orientales qui dénaturent la langue nationale; Miranda et lui sont les auteurs de sonnets, d'odes, d'épîtres, re-

marquables par la pureté du style; ses *Poemas lusitanos*, qui datent de la fin du seizième siècle, sont classés parmi les chefs-d'œuvre de la littérature portugaise. Miranda réforme la prosodie, suivant les rythmes et les combinaisons métriques les plus variées, fixe les lois de la césure et crée le vers de onze syllabes, innovation que nos romantiques n'ont pu encore acclimater dans notre poésie. En Espagne, la grande période littéraire a déjà commencé, mais le génie portugais s'affirme avec une puissance incomparable avec Camoëns, et, en même temps qu'il va exalter dans le plus beau langage les exploits des héros nationaux, il va prendre contre l'ennemi héréditaire une éclatante revanche et, par un chef-d'œuvre incomparable, attester l'esprit de séparatisme qui inspire au Portugal, jaloux de son indépendance, de ses traditions locales et nationales, de sa gloire dans les combats et dans les explorations lointaines, de celle de ses savants, de ses poètes et de ses artistes, une sorte de revendication ou de protestation solennelle.

C'est à cette époque même que la Renaissance néo-grecque anime l'esprit humain d'un souffle pur d'antiquité rajeunie et que l'art chrétien se transforme en se rafraîchissant par les plus sublimes fictions du paganisme. Considérez toutes ces in-

fluences diverses ; en étudiant désormais la vie de Louis de Camoëns, nous nous préparerons plus utilement encore à bien comprendre le caractère de cette poésie qui puise sa principale force dans les aspirations patriotiques les plus élevées et dans une conception supérieure de l'histoire et des destinées du peuple auquel appartient le poète. Ajoutons y ce trait particulier. Le Portugal a pu revendiquer de bonne foi la paternité des plus célèbres romans de chevalerie du moyen âge : *Amadis de Gaule*, *Palmerin d'Angleterre* et *Palmerin d'Olive*, attribués à Vasco de Lobeira, à Francisco Moraes et à un troisième auteur dont le nom est resté inconnu. Si les érudits ont combattu ces prétentions, il est important, à cet égard, de rappeler que l'esprit chevaleresque a contribué à faire naître, tant en Espagne qu'en Portugal, une variété spéciale de compositions, romances, chroniques, garzas et œuvres épiques ou lyriques de toute sorte qui ont préparé les voies à un grand poète tel que Camoëns pour atteindre les plus hauts sommets de l'épopée. Il ne nous appartient que de résumer très brièvement les observations de toute nature qu'il est essentiel de présenter pour apprécier le véritable caractère des *Lusiades*. C'est dans la vie de l'auteur que nous devons étudier désormais la naissance et le développement de son génie.

II. — C'est en l'année 1524 que les biographes les plus autorisés font naître Luiz de Camoëns : Sa famille, originaire de la Galice, s'était illustrée au service du Portugal ; mais le père du poète, à la suite de revers de fortune, était réduit à une existence des plus modestes. Dès l'enfance, le jeune Louis éprouva les rigueurs de la destinée en apprenant que sa famille ne pouvait tenir le rang qui lui avait appartenu jusque-là.

Certains auteurs avaient prétendu que Lisbonne n'était pas le lieu de naissance du poète : les uns l'ont fait naître à Coïmbre, d'autres à Santarem ; quelques-uns ont reculé à 1517 la date de sa naissance : celle que nous considérons comme certaine est celle que nous adoptons plus haut, et il est démontré que c'est à Lisbonne qu'il vint au monde et non dans une des villes rivales qui, comme pour Homère, disputent à la capitale la gloire de le compter parmi ses enfants. De récentes recherches ont permis de reconstituer la généalogie de la famille de Camoëns. On sait aujourd'hui que ses ancêtres étaient connus dès le x^e siècle en Galice, sous le nom de Caamans ; c'est en 1370 que Vasco Perez de Caamans, pour échapper aux persécutions que déchainait sur la noblesse la lutte entre don Henrique II et don Fernand, fils de Pierre le Justicier, passa en Portugal et devint un des favoris du

souverain dont il était venu embrasser la cause. Don Fernand lui donna les seigneuries de Sardoal, de Punneté, de Marano et d'Amendoa. La reine Dona Lianor Tellez le nomma gouverneur (ayo) de son cousin don Joào, comte de Barcellos; il avait droit de seigneurie sur plusieurs bourgades et entrée au Conseil.

Malheureusement, il perdit toutes ces dignités pour avoir pris parti contre le mestre d'Avis et embrassé la cause de l'Espagne. Il fut tué dans la bataille d'Albujarotta, gagnée par les Portugais, et presque tous ses biens furent confisqués par don Juan, successeur de Fernand. Ses descendants ne conservèrent que des domaines d'une faible étendue et de médiocres revenus dans la province d'Alem-téjo. Il avait eu de sa femme, fille de Gonzalès Tenreyro, général des armées portugaises et grand maître de l'ordre du Christ, deux fils, qui divisèrent en deux branches la famille des Camoëns: la première, plus favorisée, contracta de brillantes alliances avec quelques-unes des plus grandes maisons du Portugal; la seconde s'est illustrée à jamais pour avoir donné le jour à l'immortel auteur des *Lusiades*.

C'est le petit-fils de Vasco, Simon Vaz de Camoëns, qui fut le père du grand poète. Il avait épousé Anne de Macedo, qui appartenait à une des familles

les plus considérées de Santarem : son père, Joam Vaz de Camoëns, s'était distingué sous le règne d'Alphonse V, dit le *Roi chevalier* : il prit du service à son tour, comme capitaine de vaisseau, et laissa Louis orphelin dès l'enfance ; son navire fit naufrage sur les côtes de Goa, et il périt en perdant toute sa fortune sur cette terre lointaine où son malheureux fils devait subir un jour tant de cruels revers.

Nous n'avons que des renseignements peu étendus sur l'enfance du poète : on sait qu'il habitait avec sa mère le quartier de la Mouraria, dans la paroisse de Saint-Sébastien. Ce fut sans doute au prix de dures privations qu'il put être élevé selon son rang, et pour remplir les vœux de son père, qui avait constaté en lui une intelligence supérieure, dont le développement méritait d'être encouragé et fortifié par de solides études. Nous le retrouvons à l'Université de Coïmbre, en 1537 ou 1539, la date exacte n'ayant pas été déterminée ; nous savons seulement qu'il acquit une culture et un savoir des plus étendus. C'était un des anciens recteurs de l'Université de Paris, Diego de Gouvea, qui était chargé de la direction scientifique : le grec y était enseigné par le docte Vincent Fabricius, justement célèbre en Allemagne ; l'illustre cosmographe Pedro Nunez était professeur de mathéma-

tiques : la chaire d'histoire naturelle et de médecine était occupée par un des plus éminents disciples de Garcia de Orta. A ces noms fameux on a cru pouvoir ajouter celui du célèbre humaniste écossais Buchanan : mais il n'arriva à l'Université de Coïmbre que plusieurs années après que Camoëns en était déjà sorti : il n'y fut amené en effet que par Diego de Teive.

Camoëns n'avait que dix-huit ans quand il revint à Lisbonne après avoir terminé ses études. « Admis dans une société d'élite, dit M. Ferdinand Denis, si la médiocrité de sa fortune ne lui permit pas de se rendre fréquemment à la Cour, il contracta à son entrée dans la vie d'honorables amitiés. Ce fut alors qu'il connut ce Don Constantin de Bragançe qui, plus tard et loin de son pays, lui prêta une main secourable ; puis cet Emmanuel de Portugal, jeune alors comme lui, et auquel il adressa de si beaux vers. Don Antonio de Noronha, brisé en sa fleur, comme il nous le dit, eut sans doute la meilleure part dans ses affections ; mais une étude scrupuleuse de cette première époque de la vie de Camoëns nous a fait acquérir la certitude qu'il était encore inconnu aux autres poètes que le Portugal produisait alors. »

C'est à cette époque même que se placent les premières aventures galantes du poète, auquel elles

devaient réserver de tristes déceptions et de funestes catastrophes. Cavalier des plus élégants, ses biographes, et particulièrement ses contemporains, nous le dépeignent alors comme joignant à l'extérieur le plus séduisant le charme et le prestige du talent, et l'agrément de l'improvisation dans les jolis vers où il retraçait ses ardeurs et ses peines d'amour. Manuel de Faria, son ami et commentateur, nous apprend que ses yeux étaient grands, brillant d'un feu vif qui trahissait la passion et la fougue de la jeunesse. Il avait les cheveux blonds, le front élevé, le nez aquilin, la bouche très régulière, les lèvres d'un rouge très foncé, le visage plein et un teint dont le coloris annonçait pourtant la blancheur de la peau et une santé florissante. Il était de taille moyenne, mais bien proportionné de formes, ni trop mince ni trop fort; sa démarche était aisée et sa physionomie enjouée et aimable. Il ne rencontrait pas de cruelles, mais c'est pour avoir élevé ses regards trop haut qu'il dut se heurter dès cette époque aux rigueurs d'une destinée qui lui réservait pour tout le reste de sa vie de si terribles souffrances.

D'après les traditions les plus certaines, c'est Catherine d'Atayde, sœur du favori de Jean III, don Antonio d'Atayde, qui causa la perte du jeune Louis, auquel il avait inspiré la plus ardente passion; c'est

elle que Pinto Ribeiro a voulu reconnaître dans les vers du poète, sous le nom de Natércia, anagramme de Caterina, comme Liso était celui de Lois.

Liso pastor num campo verde
Natércia eru nympha so buscar ¹.

C'est pour cette grande dame que Camoëns subit les premières persécutions de la fortune qui devait si tristement l'accabler. Il fut exilé au Ribatejo, à une époque qui n'a pas été précisée, mais qui est certainement limitée entre les années 1543 et 1550. C'est à tort que l'on a cru voir Santarem dans les vers où le poète a décrit le lieu de son exil, et qui s'appliquent plutôt à l'autre cité.

Vejo o pura suave, et brando tejo,
Com as concavas barcas que nadando,
Vam pondo em doce efeito o sen desejo.

Il paraît que l'infidélité de Catherine avait ajouté un chagrin plus cruel encore que l'éloignement à la disgrâce de Louis de Camoëns. Faria de Souza nous apprend que le mariage avait été arrêté entre les deux amants et que c'est à la suite du désespoir où l'oubli de cette promesse l'avait réduit qu'il résolut de s'expatrier et d'aller combattre dans les

¹ Le berger Liso, dans la verte prairie cherche la cruelle nymphe Natércia.

mers de l'Inde pour calmer une douleur inconsolable que le temps seul pourrait effacer. Mais, de retour à Lisbonne en 1550, et toujours en proie aux persécutions de la famille d'Atayde, qui ne lui pardonnait pas des prétentions qu'elle jugeait indignes de son haut rang et qui comptait de nombreux alliés à la cour, il passa en Afrique avec Don Alphonse de Noronha, et c'est à Ceuta qu'il fit ses premières armes. Malheureusement, dans une rencontre sanglante avec les Maures, où il se conduisit vaillamment, il fut atteint au visage par un coup de feu qui lui emporta l'œil droit. C'est ainsi que, d'après les vers d'un *canção* qu'il composa à cette époque, *Mars lui fit goûter ses fruits amers*. Cette pièce fait partie de nombreuses poésies qui datent de son séjour à Ceuta; il y dépeint les maux que l'amour fait souffrir, et se plaint de ne trouver dans sa passion que des sujets de souffrance.

Fes me deixarô patrio ninho amado
 Passando ô longo mar, que ameaçando
 Agora experimentando à furia rara
 De Marte que cã os olhos quis que logo
 Visse, é tocasse o acerbo fruto seu.

Il reparait à Lisbonne en 1552, espérant que sa bravoure lui mériterait des honneurs et la réparation des misères qu'il avait déjà essuyées. Mais,

toujours malheureux en amour, bien que l'accident dont il avait été victime ne le rendit pas moins ardent et qu'il se distinguât toujours parmi les plus galants et les plus passionnés des jeunes gens de la capitale, il n'obtint ni protection ni faveur et vit ses ennemis redoubler de dureté à son égard. Son talent littéraire n'était pas plus apprécié que ses services militaires. « Camoëns était brave, dit un de ses contemporains : la trempe de son esprit, les événements que l'on rencontre dans son histoire en sont la preuve : le courage était d'ailleurs une qualité inhérente à la nation. » Il n'avait même pas été distingué pour les gracieuses compositions qu'il écrivait alors d'une main légère, commençant même dès cette époque à écrire les *Lusiades*, dont il avait conçu le projet, et qu'il ne devait achever qu'aux heures les plus lugubres de sa carrière. Il n'était qu'un étranger pour les poètes éminents qui illustraient le Portugal et dont les œuvres circulaient en manuscrit, Sâ de Miranda, Gil Vicente, Barros, Ferreira, qu'il ne connut ni pendant sa jeunesse ni quand il fut devenu, beaucoup plus tard, aussi glorieux que ces fameux auteurs, bien effacés aujourd'hui par sa renommée retentissante.

C'était donc après de nouvelles déceptions qu'il se résignait en 1553 à s'expatrier de nouveau, s'applaudissant, comme il le dit dans une de ses lettres,

« de s'être dérobé aux injustes fureurs des envieux et au venin des langues médisantes. » Avait-il formé dès l'âge où il étudiait à l'Université de Coïmbre, comme on l'affirme, le projet de suivre dans ces lointaines contrées les traces des célèbres navigateurs dont le Portugal était si justement fier ? C'est probable, car la fascination de ces audacieuses expéditions et de ces mémorables conquêtes devait être singulièrement puissante. Mais il n'avait pas une bien haute carrière à ambitionner, car il n'était admis que comme simple écuyer (*scudeiro*) sur la flotte de Fernand Alvarez Cabral, où il remplaçait un de ses amis qui n'avait pu accomplir son engagement.

Il était certainement en proie à des regrets amers, car il évoquait le cri de Scipion l'Africain pour maudire à son tour son ingrate patrie. Sa traversée ne fut pas exempte de dangers, et tandis qu'il cherchait au sortir du port, comme le raconte l'évêque de Viseu, les ombres des montagnes disparaissant rapidement à l'horizon, les fraîches collines de Cintra, la tempête commençait déjà à gronder sur la flotte. Bientôt le *San Benito*, où il se trouvait sous les ordres de Cabral, fut séparé violemment du reste de l'escadre : ce fut le seul qui parvint cette année-là aux Indes, où Camoëns débarqua au mois de septembre suivant : au retour, le bâtiment

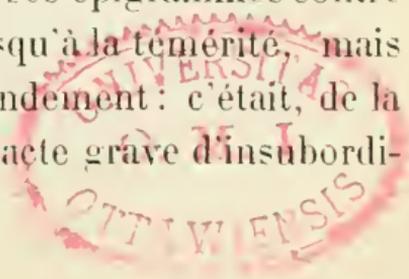
sombrait devant les côtes de la Cafrerie sous le pavillon du même capitaine.

Dès son arrivée, l'écuyer fut attaché à l'escadre de Don Alphonse de Noronha, vice-roi des Indes, et prit part à l'expédition que le glorieux amiral dirigea contre le rajah de Pimante ou Chembé qui s'était emparé d'îles appartenant aux rajahs de Cochin et de Porco, alliés des Portugais. Camoëns se distingua brillamment pendant cette campagne : il nous l'apprend dans une de ses élégies, bien qu'il ait la modestie de ne pas vouloir retracer lui-même ses belles actions. En 1554 il revient à Goa, avec le vice-roi, mais il n'y reste que peu de temps. Don Pedro de Mascarenhas, succédant à Noronha, arma trois vaisseaux de haut bord, qui furent envoyés sur les bords de la mer Rouge avec cinq autres bâtimens pour donner la chasse à un corsaire redoutable nommé Safar. La flottille était sous les ordres de Manuel de Vasconcellos : elle partit en février 1555 pour croiser devant le mont Félix, au nord du cap Gardafui : Camoëns dut ensuite subir les ennuis d'un hivernage à Mascate, à l'entrée du golfe Persique, pour attendre les navires partant d'Ormuz et les escorter jusqu'à Goa.

Une de ses élégies nous le montre toujours éploré et portant à travers toutes les vicissitudes de ses voyages l'amertume de ses regrets.

Junto de hum, seco, fero esteril monte
 Cujó nome do vulgo introduzido
 Ne felix por anti frasi infelice...
 A qui nesta remota, aspera è dura
 Parte do mondo quis que a vida breve
 Tamben deixasse de si hum breve espasso
 Porque ficasse à vida.
 Pello mundo em pedaços repartida.

Malheureusement pour Camoëns, des déceptions plus graves que des peines de cœur compromirent encore sa fortune à l'heure où il devait enfin la trouver plus favorable à ses espérances. Lorsqu'il revint à Goa, il trouva un nouveau gouverneur. Francisco Barreto, qui venait de succéder, en juin 1555, à Mascarenhas, mort quelques mois auparavant. La verve satirique du poète ayant trouvé matière à s'exercer, mal à propos, assure-t-on, dans la personne du vice-Roi, ou de plusieurs fonctionnaires du gouvernement, il s'attira encore de violentes inimitiés et fut bientôt condamné à un nouvel exil. Les mordantes saillies de Camoëns, qui nous sont parvenues sous le titre de *Disparates na India*, parurent blessantes à Barreto, homme du plus rare mérite, du reste, et dont le désintéressement était inattaquable. Le satiriste ne devait pas diriger ses épigrammes contre ce glorieux soldat, brave jusqu'à la témérité, mais intraitable et dur au commandement : c'était, de la part d'un simple écuyer, un acte grave d'insubordi-



nation de critiquer ses supérieurs, et le vice-Roi dut se montrer inflexible devant la nécessité de maintenir, par un sévère exemple, la discipline.

D'autres personnages étaient plus spécialement visés dans les *Disparates*, où Camoëns flétrissait les opulents conquérants de Goa, leur vénalité, leur bassesse et leur astuce; ce furent leurs rancunes qui déchaînèrent la vengeance contre le malheureux poète et le firent condamner sans pitié: pour la troisième fois, il fut exilé et conduit à Macao, où le Portugal venait de créer sa première factorerie sur les côtes de la Chine: cet important comptoir ne fut érigé en ville coloniale qu'en 1583.

A Macao, Luiz de Camoëns voulut prendre sa revanche de la disgrâce qu'il s'était imprudemment attirée: dans les *Redondillas*, qu'il écrivit alors, il lança ses imprécations contre Barreto, se représentant comme une victime et peignant son juge comme un bourreau. Il remplissait, dit-on, le poste de commissaire-major des Maures, mais il a été constaté que le vice-roi n'avait nullement atténué la sévérité du bannissement en lui donnant la charge de curateur des successions: c'est beaucoup plus tard qu'il fut investi de cette fonction, qui apportait au moins un soulagement utile à cette disgrâce, car elle était à la fois productive et honorable. Nous voyons là l'auteur des *Lusiades* mettre

la dernière main à son chef-d'œuvre : c'est bientôt que le poète va se révéler dans toute la sublimité du génie à une patrie qui ne lui a fait goûter, jusqu'ici, que des fruits bien amers et à laquelle il va demander, en vain, de la reconnaissance en échange de la gloire qu'il vient de lui donner.

Avant de se rendre à Macao, Camoëns, en quittant Goa, avait parcouru les terres et les mers indiennes, se plaisant à contempler ces sites et ces peuples qu'il allait décrire avec de si brillantes couleurs dans ses vers immortels. Il visita, dit-on, les Moluques : l'évêque de Viséu le fait séjourner longtemps à Ternate et reporte à ces diverses contrées tout ce que le poète dit dans le *Canção IV* d'une île « que brûle la lumière éternelle et dont les Portugais ne s'emparent qu'après de sanglants combats. »

Il pouvait, au moins, réparer les pertes matérielles qu'il avait subies, et la charge qu'il obtint en 1559 était assez lucrative, dit-on, pour qu'il pût avoir amassé longuement de quoi se soustraire pour longtemps à la misère contre laquelle il s'était sans cesse débattu jusque-là. Presque tous ses biographes s'accordent sur ce point : il dut repartir de Macao avec des bénéfices considérables. Malheureusement, en revenant à Goa, un naufrage engloutit le navire qui le portait avec toute sa for-

tune ; il ne put sauver que le plus riche de ses trésors, mais celui qui ne remplace pas les biens de la terre, son manuscrit des *Lusiades*, auxquelles il avait travaillé avec amour pendant son séjour de six années en Chine. C'est en 1547, assure-t-on, c'est-à-dire longtemps avant son départ pour les Indes, qu'il avait commencé à écrire ce poème, et il le rapportait entièrement achevé lorsqu'il revint à Goa en 1561. Il avait alors trente-sept ans et pouvait s'attendre à voir la fortune lui sourire. C'était certainement vers la pensée d'un avenir plus prospère, qui le consolait de tant de dures épreuves, que se portait sa pensée pendant qu'il caressait ses strophes harmonieuses dans le souffle amoureux de l'inspiration, retiré près de Macao, dans cette grotte de Patane, qu'on montre encore avec orgueil aujourd'hui comme le sanctuaire du génie. C'était là, suivant la tradition, qu'il se réfugiait chaque jour, gravissant le rocher de granit et recueillant ses souvenirs en présence de l'Océan qui fixait ses regards perdus dans l'immensité du ciel et de la mer.

Avec quelle joie reprenait-il la route de Goa, où il comptait trouver un accueil empressé chez le nouveau vice-roi, Constantin de Bragançe, qu'il avait connu à Lisbonne, et qui avait remplacé Barreto en 1558 ! Le naufrage l'avait jeté sur cette

terre du Cambodge et il y resta quelque temps. Il a brillamment décrit ces beaux sites dans le *Canção X*, où il s'est fait évoquer devant Gama par une sirène prophétisant l'avenir, par une originale fiction de poète. Ce temps d'épreuve lui paraissait encore doux, malgré tout, comme si ce n'eût été qu'une trêve au milieu des malheurs qui fondaient sur lui dès qu'il reparaissait sur la terre natale ou qu'il se retrouvait en présence de ses compatriotes, chez lesquels il ne trouvait qu'injustice, mauvais vouloir et hostilité.

C'était, en effet, une nouvelle déception qui l'attendait à Goa ; peu de temps après son arrivée, son illustre ami et protecteur, Constantin de Braganee, était remplacé par Francesco Coutinho, comte de Redondo ; de nouvelles et plus cruelles tribulations allaient ajouter d'amères souffrances aux maux que l'infortuné poète avait déjà supportés. Bien qu'il estimât l'auteur des *Lusiades* et fût exempt de toute prévention à son égard, le nouveau vice-roi ne tarda pas à subir l'influence des ennemis toujours puissants qui ne pardonnaient pas à Camoëns les sanglantes offenses des *Disparates* : tout d'un coup, il fut mis en arrestation et jeté au fond d'un cachot, alors qu'il n'avait rien à se reprocher que sa liberté de langage qu'il gardait fièrement en toute circonstance.

Sur quelle accusation le grand poète fut-il victime de cette injurieuse disgrâce ? On ne l'a jamais su exactement : il paraît que ses dettes étaient criardes et nombreuses et que les poursuites de créanciers impitoyables le retinrent encore longtemps en prison, bien que la fausseté de la dénonciation intentée contre lui eût été promptement établie. Faria y Souza laisse entendre qu'on avait incriminé la probité de Camoëns en l'accusant de malversation dans l'office qu'il avait rempli à Macao ; il n'eut pas de peine à se justifier de cette atroce calomnie.

Il ne nous a pas retracé son triste sort ni ces *Masmoras* de Goa si redoutables, telles que les ont décrites certains voyageurs de l'époque, geôles infectes et privées de toute lumière, véritable *carcere duro*, plus odieux que les *Piombi* de Pellico. Bien que le plus impitoyable de ses créanciers, Miguel Rodriguez Continho, surnommé *Fios Secos* (fils secs), s'obstinât à prolonger sa détention, le vice-roi accueillit favorablement une dernière supplique du poète, à la veille d'une nouvelle expédition, et lui rendit enfin la liberté.

Camoëns s'empressa d'en profiter, avant de tenter de nouveau la fortune, pour donner à son poème, par un patient travail de retouche, sa forme définitive, et revoir en même temps les gracieuses poésies, élégies, sextines, sonnets, qui sont restés la per-

fection du genre. Il paraît avoir conçu à la même époque le projet d'un grand ouvrage auquel il n'aurait pu, en tous cas, donner aucune suite, mais dont il n'est fait mention par aucun de ses biographes les plus autorisés, entre autres, Diogo de Couto, l'ami intime et le compagnon du poète.

Par une nouvelle fatalité, Camoëns accepta les offres de Pierre Barreto Rolim, parent de l'ancien gouverneur qui l'avait traité si rigoureusement à son arrivée dans les Indes : l'expédition qu'on lui proposait de suivre était dirigée contre Sofala. Barreto ne s'intéressait au poète, en réalité, que pour trouver en lui, pendant ce pénible voyage et sur les côtes désolées où il allait se rendre, un compagnon lettré et éloquent, et toutes ses promesses de protection, les espérances de fortune et de gloire qu'il lui avait offertes pour le décider à partir avec lui, n'étaient qu'un artifice et un leurre. En tous cas, dès leur arrivée à Sofala, Barreto et Camoëns, d'amis confiants et chaleureux, étaient devenus d'irréconciliables ennemis : ce dernier, réduit à une situation désastreuse par l'abandon du gouverneur, « nourri par la charité de ses amis », nous dit Diogo de Couto, dut encore subir de dures vexations avant de pouvoir se tirer de cette funeste mésaventure. Barreto ne voulut le laisser repartir pour le Portugal qu'après avoir reçu de lui le rem-

boursement de quelques centaines de francs qu'il lui avait prêtés, menaçant de le faire emprisonner s'il ne se libérait pas de cette misérable dette. Ce furent ses amis, Hector de Sylveira, Antoine Cobral, Luiz de Veiga, Duarte de Abreu, Antoine Ferrao, arrivant de Goa, qui le recueillirent, malgré le gouverneur, sur le *Santa-Fé*, qui allait à Lisbonne; le premier, un de ses meilleurs amis, dut payer Barreto après qu'on eut quêté en ville le linge nécessaire à sa victime pour cette longue traversée : « Ainsi, nous dit Faria y Souza, qui complète le récit de Diogo de Couto, furent achetés la liberté de Camoëns et l'honneur de Pedro Barreto. »

C'est au mois de novembre 1569 que le grand poète revit Lisbonne, après dix-sept ans d'absence; mais une peste effroyable, qui désolait encore le royaume, interdisait le débarquement; l'embouchure du Tage était fermée sans rémission : la cour s'était réfugiée à Almeirim, où Diogo de Couto, venu sur un autre navire, dut aller pour obtenir, non sans difficulté, la permission d'aborder; ce n'est qu'au mois de juin de l'année 1570 que Camoëns mit le pied sur le sol de sa patrie.

Il avait eu le malheur de perdre son ami Sylveira pendant la traversée, mais ce n'était pas encore le terme de ses infortunes. Après Manuel, le roi Jean III avait disparu du trône et le jeune Sébas-

rien régnait depuis 1557, après une régence qui avait causé de funestes agitations dans le royaume. Camoëns, comme tous ses compatriotes, salua le nouveau règne avec une confiance enthousiaste. C'est à don Sébastien qu'il dédie les *Lusiades*, et, dès le début, il l'invite à s'inspirer des glorieuses traditions de ses ancêtres et à prendre les armes contre les Maures. Le jeune roi n'hésita pas à se jeter avec intrépidité sur l'ennemi de sa patrie ; il disparut dans la sanglante mêlée d'Alaçar Kébir, qui fut si fatale à la dynastie. On le crut atteint d'un coup mortel et resté parmi les victimes sur le champ de bataille, mais la légende veut qu'il ait été capturé par l'ennemi et gardé longtemps prisonnier en Afrique pour revenir vingt ans après en Europe, ramené par un vaisseau vénitien qui l'avait recueilli sur les côtes du Maroc. Plusieurs Portugais, établis à Venise, le reconnurent, et il fut conduit devant le Sénat, qui constata l'identité du souverain, quand il eut rapporté les confidences secrètes qu'il avait échangées dans son palais avec les ambassadeurs de la République ; d'autres signes physiques attestaient sa sincérité, mais le malheureux roi n'était guère en situation d'obtenir la réparation de ses infortunes. Les Espagnols, devenus les maîtres du Portugal, n'étaient pas disposés le moins du monde à lui restituer sa couronne et ses

Etats. Ils le firent arrêter comme imposteur, et livrer entre leurs mains; ils l'envoyèrent à Naples, où il fut exposé sur un âne à la risée et aux insultes de la populace. Il mourut bientôt après en prison, résistant jusqu'à la fin à ses ennemis, qui avaient essayé, de toute manière, d'obtenir la rétractation de ses dires : cette histoire tragique, si elle est vraie, eût pu inspirer le chantre des *Iusiades* ou plutôt ses élèves.

Mais Camoëns ne vit pas la chute de sa patrie, et c'est seulement contre les intrigues du palais et les usurpations des prêtres qu'il déchaîne, à la fin de son poème, les colères de son âme, en voyant la dépravation et le despotisme succéder au règne de justice et de liberté qu'il saluait avec tant de sympathie dans les premiers vers de son poème. Les traits satiriques qu'il mêle à son épopée, dans les nombreuses allusions qu'il dirige contre ceux qui le persécutent dans son pays ou l'indifférence qu'il rencontre chez ceux dont il attendait la protection, ne pouvaient que surexciter les rancunes de ses ennemis et le mauvais vouloir des maîtres du royaume. Jusqu'à son dernier jour, le grand poète est condamné à rencontrer l'hostilité et à vivre dans la plus cruelle détresse, comme si une implacable destinée l'eût marqué d'avance pour le désespoir, la misère et la souffrance. Les plaintes

que son infortune lui arrache ont un accent si profond et si amer qu'on ne peut les trouver déplacées au milieu de cet admirable poème. Tout au plus peut-on critiquer un passage dans lequel il met ses imprécations dans la bouche de Paul de Gama, s'adressant à un prince indien devant lequel sont énumérés les fastes glorieux du Portugal.

On peut excuser la liberté du poète quand on sait à quel point sa vie fut gâtée par des persécutions et des iniquités qui commencèrent dès sa jeunesse pour ne finir qu'à sa mort. Les *Lusiades* parurent en 1572, et, dans la même année, le poème eut deux éditions successives ; c'était un rare succès, et la popularité de l'auteur était si éclatante, qu'on ne peut s'expliquer que par un ressentiment violent l'indifférence avec laquelle il était traité par ceux en qui il voyait ses protecteurs naturels et qu'il invoquait sans cesse. Son dénûment était réellement inouï : si l'on n'admet pas l'authenticité de l'histoire fameuse de l'esclave de Camoëns, Antonio le Javanais, allant à travers la capitale implorer la charité pour son maître, réduit à une pension de 15,000 réis, qui équivalent à une centaine de francs, s'il faut constater qu'on n'a pas encore démenti celle des quatre *moedas* que le poète refuse à son serviteur pour chercher du charbon, parce qu'il ne les possède pas, la phrase

qu'on a citée, extraite d'une de ses lettres, est un document trop cruel pour qu'on reproche à la légende d'avoir exagéré cette navrante infortune : « Qui jamais a ouï dire, s'écrie-t-il, que sur un misérable grabat, la fortune eût pu donner le spectacle de si grands malheurs? Et moi, comme si elles ne suffisaient pas, je dois me résigner, car, résister à tant de misère ce ne serait que de l'outrecuidance! (*parecia especie de desavergonhamento*). »

Il mourut à la fin de 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans, au lendemain de la chute de la monarchie, perdue par la disparition du roi Sébastien. Sans contester formellement que la fin du poète ait eu lieu dans un hôpital et, bien que ce point reste encore obscur, on sait qu'il mourut dans un tel état de détresse qu'il manquait, à l'heure dernière, d'une couverture pour abriter son corps glacé par la fièvre et miné par la maladie. On emprunta, pour l'inhumer, un suaire à la maison de Visciono.

Sur son tombeau, dans l'église Sainte-Anne, on grava une inscription d'une simplicité poignante :

CI-GIT LOUIS DE CAMOENS
 PRINCE
 DES POÈTES DE SON TEMPS
 IL VÉCUT PAUVRE ET MISÉRABLE
 IL MOURUT DE MÊME

ANNO MDLXXIX.

Seize ans plus tard, don Manuel de Souza Coutinho fit ajouter une épitaphe latine que nous croyons intéressant de reproduire ici :

Quod Maro Sublimi, quod grandi Pindarus, alto
 Quod Sophocles, suavi Naso quod ore canit,
 Mæstitiam, risus, horrentia prælia, amores,
 Juneta simul, cantu sed meliore damus.
 — Quisnam autor? — Camonius, — Unde hic protulit illum?
 — Lysia in Eoas imperiosa plagas.
 — Unus tanta dedit? — Dedit et majora daturus
 Ni celeri fato corripietur, erat.
 Ultimus hic choreis musarum præfuit; illo
 Plenior Aonidum nobiliorque chorus.
 Flos veteris, virtusque novæ fuit ille Camænæ,
 Debita jure sibi sceptræ poesis habet.
 In Lusitanos Heliconis culmina tractus
 Transtulit, antra, lyras, gesta, fluentæ, Deas.
 Currere Castalios nostra de rupe liquores
 Jussit, et invito prata virere solo.
 Cerne per incultos Tempe jucunda recessus,
 Cerne satas sterili stepite veris opes.
 Omnibus Occidui tibi rident floribus horti,
 Non ego jam Lysios credo, sed Elysios.
 Orpheus attonitas dulci modulamine cautes
 Traxit, et ab Stygio squallida monstra freto
 Mæonios, Lodoice, sacro cum culmine montes
 Pieridumque trahis cœlituumque chorus.
 Sunt majora tuæ Orphæi's miracula vocis,
 Attica quid faceres, si tibi lingua foret!

Une seconde épitaphe, à peu près dans le même goût que celle-ci, fut composée par le célèbre humaniste Mathieu de Cardoso, professeur à l'Université d'Evora: il faut citer, entre tous les hommages des

poètes de tous les pays, le sonnet du Tasse, composé par l'auteur de la *Jérusalem délivrée* sous l'impression de la lecture des *Lusiades*, avant qu'il eût terminé son chef-d'œuvre, qui doit tant à Camoëns, comme on l'a souvent remarqué. Voici ce beau sonnet, qui est adressé à Vasco de Gama, le héros du poème portugais, par l'auteur de l'épopée italienne :

Vasco, le cui felici ardite antenne
 In contro al fol, che ne riposta il giorno,
 Spiegar le vele e fer' colà ritorno,
 Dove egli par che di cadere accenne.

Non più di te per aspro mar sostenne
 Quel, che fece al cielope oltraggio scorno :
 Ne chi turbo l'Arpie nel suo soggiorno
 Ne die' più bel soggetto à colte penne.

Et hor quella del colto, è buon' Luigi
 Tant' oltre' stende il glorioso volo
 Che i tuoi spalmati legui andar, men tu gé,

Und' à quelli, à cui s'alza il nostro polo,
 Et à chi ferma in contra i suoi vestigi,
 Per lui del corso tuo la fama aggiunge.

Comme s'il ne suffisait pas des cruautés du sort qu'il avait subies vivant, le Camoëns fut encore victime de la destinée après sa mort : le tremblement de terre de 1755 détruisit son tombeau : en 1836 on découvrit une tombe sans épitaphe dans le chœur de l'église Sainte-Anne ; les inscriptions avaient été détruites dans la catastrophe. C'est dans la partie

du chœur réservée aux religieux que cette tombe inconnue fut découverte, grâce aux recherches de la Société des Amis des Arts, de Lisbonne : ainsi, les cendres mêmes du grand poète n'ont pas été épargnées par la fatalité et l'on ignorera toujours si ce sont bien elles qui ont été retrouvées par la postérité.

III. Les *Lusiades* ne sont pas le seul ouvrage de Camoëns ; ses poésies ont été réunies en deux volumes : elles comprennent des odes, des églogues, des élégies, des stances, des sonnets, des redondilles, des épigrammes, des satires et deux comédies : *les Amours de Philodème* et *Amphitryon*, imité de Plante. Nous avons fait allusion à quelques-unes de ces pièces ; nous devons ajouter seulement qu'en montrant le génie du poète sous un autre aspect, elles méritent d'ajouter à sa réputation la gloire, qui n'est pas sans prix, d'exceller dans les genres les plus variés, la poésie légère n'étant pas indigne des talents d'un grand écrivain.

Nous ne répondrons pas longuement aux critiques de Voltaire, qui a si sévèrement blâmé le mélange de la mythologie gréco-romaine avec le récit des hauts faits des navigateurs portugais : l'auteur de la *Henriade* s'est efforcé de tourner en ridicule les appellations de noms antiques pour les vents, le

soleil, la mer, le ciel, les éléments, pour lesquels l'auteur conserve avec une intention très caractéristique les allégories antiques : Phébus, Borée, Neptune et Amphitrite, par exemple. Les dieux de l'Olympe sont sans cesse en action; Jupiter, Bacchus et Vénus jouent un rôle prépondérant au lieu du Dieu des chrétiens, qui apparaît plutôt par sous-entendu qu'expressément dans de rares passages : notamment dans les invocations de Vasco de Gama, où il n'est presque jamais ouvertement imploré.

Faut-il ajouter que les épisodes païens, tels que les amours des navigateurs portugais avec Thétis et ses nymphes, sont sévèrement blâmés, et que les jardins enchantés d'Armide, ce gracieux tableau que Camoëns a pu inspirer, ne font même pas trouver grâce au poète devant son sévère commentateur? Il n'est pas jusqu'à la pruderie des âmes pieuses qui ne se soit révoltée de ces hardiesses poétiques comme d'un sacrilège; l'auteur de *Candide* et les dévots se rencontrent dans ce concert de reproches qui font des fictions des *Lusiades* une sorte de profanation artistique et religieuse à la fois, méritant à l'auteur l'indignation des uns et des autres, peu habitués pourtant à se rencontrer dans leurs jugements.

Mais nous croyons que Camoëns se défend lui-même; on doit surtout, nous l'avons dit dès le début,

considérer comme une licence toute naturelle cet appel au paganisme qui est l'élément poétique par excellence en cette belle époque néo-païenne qui s'appelle la Renaissance. Critique-t-on les Naïades et les Sirènes figurées par Rubens autour de la nef d'Henri IV allant recevoir Marie de Médicis ? Critique-t-on l'Arioste et le Tasse qui font tant d'emprunts à la fable pour ajouter à leurs brillants poèmes le merveilleux qui est un élément nécessaire de l'épopée ou plutôt qui est l'âme même de la poésie ? Faisons-nous un crime à Boileau d'avoir mis en scène, dans le *Lutrin*, la *Discorde* et la *Chicane* ? Mais quel poème, à ce compte-là, trouverait grâce devant la critique ?

Non, en vérité, il n'y a que le style et la puissance de l'imagination qui autorisent toutes licences et il n'est besoin que d'apprécier si elles sont dignes d'être admirées et non si les conventions sont enfreintes, car ce sont, on ne peut le contester, des beautés de convention pour lesquelles il faut admettre sans réserve la liberté du génie. C'est donc le génie qui autorise tout, et il n'est besoin que de constater si la beauté est d'ordre supérieur, sans affaiblir l'impression par des réserves et des controverses qui, au fond, sont totalement oiseuses et étrangères à toute saine esthétique.

Ce qu'il faut louer par dessus tout dans les

Lusiades, c'est ce profond et ardent patriotisme qui inspire au poète de si sublimes accents. Toute son œuvre est empreinte de cette fierté qui est un des traits du caractère national chez le vaillant peuple portugais. Elle atteste aussi le sentiment de cette supériorité que, en raison de l'esprit séparatiste que nous avons essayé de définir tout d'abord, les compatriotes de Camoëns se plaisent à proclamer vis-à-vis de leurs frères et rivaux, leurs ennemis parfois, leurs oppresseurs à certaines époques, les orgueilleux Castellans leurs voisins. La conquête des Indes par les Portugais, la gloire de Vasco de Gama, quel plus beau thème pouvait s'offrir au poète portugais pour célébrer dignement les héros de sa race? Il avait parcouru les mêmes mers que l'illustre navigateur : il avait porté les armes à côté de ses successeurs contre les Indiens, et voyait chaque jour les conquêtes de son pays s'accroître par de nouvelles découvertes : l'Espagnol avait eu la bonne fortune, grâce à Cristophe Colomb, de trouver le continent américain à explorer, et, jaloux de sa gloire, le Portugais s'y élançait déjà sur ses traces. C'était contre lui que l'auteur des *Lusiades* lançait ses éloquents appels à la postérité. C'était une sorte de protestation nationale qu'il jetait, par une sorte de défi, en ajoutant à la glorification de Gama et de ses compagnons ces tableaux de la grandeur et ces

récits des hauts faits des ancêtres de ses souverains, les évocations des guerriers fameux et des combats épiques depuis la fondation du royaume de Lusuz, tirant son origine même d'une sorte de genèse miraculeuse et trouvant à son berceau les dieux de l'Olympe grec.

Nous avons parlé de la bravoure de Camoëns : il nous faut constater encore que son caractère droit et loyal, sa franchise et son courage civique étaient à la hauteur de son grand cœur. Il ne savait être ni humble devant les grands, ni arrogant envers les faibles ; aux premiers il montrait la déférence qui leur était due, sans aliéner cette superbe qualité qui dominait tout en lui, l'indépendance et la liberté de penser. On goûtait le charme de sa parole tour à tour enjouée ou grave ; s'il fut galant dans sa jeunesse, les cruels revers et l'infirmité dont il fut atteint furent cause de chagrins bien amers pour cette nature si brillante qui ambitionnait de mériter l'estime autant que la sympathie.

Cette impétuosité de sentiments n'était réfrénée ni par la menace de la persécution, ni par l'expérience si âpre de l'ingratitude. Les catastrophes qui accablaient le Portugal, le spectacle du vice qui gangrenait la Cour, comme il le dit si énergiquement, le mépris de l'impudence et de l'incapacité des maîtres dont il sentait peser si cruellement le joug

sur sa patrie, le pressentiment des catastrophes qui allaient précipiter bientôt son asservissement et sa honte, durent abrégier sa triste vie autant que les privations terribles dont il souffrait : « Enfin, s'écrie-t-il dans une de ses lettres, j'achèverai ma course et tous verront combien j'aimais ma patrie ; on verra que je suis heureux de mourir, non seulement sur son sol, mais avec elle (*nam samente nella, mas com ella*). »

Camoëns compte de nombreux et enthousiastes biographes et commentateurs ; ce sont : Pedro di Mariz, *Dialogos de varia historia*, 1613 ; — Manoel Severim di Faria, *Discursos varios e politicos em Evora* 1624 ; — Manoel di Faria y Souza, *Lusiadas de Luis de Camoës commentadas*, 1639 ; — Souza Botelho, *Vida de Luiz Camoëns*, en tête de l'édition de 1817, chez Firmin Didot ; — John Adanson, *Memoirs of the life and writings of Luiz de Camoëns*, Londres, 1820. Parmi nos compatriotes, les beaux travaux de MM. Charles Magnin, le comte de Circourt et Ferdinand Denis sont à citer comme des études aussi remarquables par l'érudition de leurs auteurs que par la justesse et l'élévation de la critique.

Quant aux éditions des *Lusiades*, nous ne pouvons citer que les plus importantes. C'est celle de 1572 chez Antonio Goçalvez, qui, avec la réimpression

de la même année, a servi en 1826 à M. Mablin pour reconstituer le texte original, défiguré par des additions ou des coupures dans certaines éditions postérieures. Outre les rééditions de 1584 et de 1597, il faut mentionner les recueils de poésies diverses parues chez Manoel de Lyra, à Lisbonne, en 1595; l'édition la plus complète est celle qui a été donnée en 1685 et 1689, en quatre volumes in-folio, dans la collection des poètes réunis par Faria y Souza. Les commentaires si renommés de cet écrivain sur les *Lusiades* ont paru en 1639, en deux volumes, résultat de trente-cinq années de travail.

Au XVIII^e siècle, les éditions furent nombreuses; nous ne citerons que celle du P. Thomas José de Aquino (1779-80), qui passe pour une des plus complètes et des plus correctes. Celle qui a été publiée en 1817, à Paris, par Firmin Didot, est un véritable chef-d'œuvre typographique. Elle n'a été tirée, dit Beuchot, qu'à deux cents exemplaires, réservés pour être donnés à titre d'hommage et qui n'ont pas été mis dans le commerce. Il en existait un sur peau de vélin. Les planches de ce splendide volume, dont l'ornementation est due à Percier, ont été exécutées, d'après les dessins de Gérard, par les graveurs les plus célèbres du temps : Richomme, Torster, Toschi.

Quant aux traductions françaises, celle qui nous a

servi et que nous avons sévèrement retouchée et soigneusement corrigée est celle de Duperron de Castera, publiée en 1768. De nos jours on doit citer celle de MM. Ortaire Fournier et Dessauls, la plus littérale de toutes, celle de M. Rayon, en vers, publiée en 1842, et celle de Millié, revue par M. Dubeux, en tête de laquelle se trouve l'excellente étude de M. Ch. Magnin, que nous avons mentionnée plus haut. Pour plus de détails, nous devons renvoyer le lecteur à la bibliographie si complète qu'a publiée M. John Adanson en 1820, et que nous avons également citée. Des travaux non moins importants seraient encore à signaler, entre autres les mémoires et les travaux critiques parus dans de nombreux périodiques de la France et de l'étranger : en Portugal même les érudits ne se sont pas fait faute de consacrer de patientes recherches à la vie et aux œuvres de leur illustre compatriote. De nombreux documents inédits ont été recueillis par M. de Jérumenha il y a quarante ans environ, et bien des points restés obscurs jusqu'alors ont été définitivement éclaircis. Il est certain que de nouveaux travaux sont encore à attendre de la part des passionnés admirateurs du grand poète et qu'une fois ou l'autre de précieuses découvertes pourront jeter une lumière complète sur certaines particularités de sa biographie qui

n'ont pas été entièrement éclaircies jusqu'à ce jour.

Depuis 1856, Lisbonne voit sur une de ses places le monument élevé à la mémoire de l'homme de génie qui est une des plus pures gloires du Portugal : c'est la tardive réparation de la postérité. Le sort des grands maîtres n'a jamais varié chez aucun peuple et dans aucun pays : bien infime est le nombre de ceux qui peuvent assister à leur propre apothéose. C'est seulement le sentiment, si énergiquement exprimé dans les vers des *Lusiades*, que le poète peut avoir de son immortalité, la confiance que son œuvre perpétuera sa mémoire et glorifiera son nom à travers les âges, qui le fortifie dans les épreuves que lui réserve la destinée pendant sa vie. Aucune de ces souffrances n'a été épargnée à Camoëns : la pitié doit prendre autant de place que la reconnaissance dans les hommages qui vont le saluer au delà de la tombe pour lui rendre à travers les siècles l'admiration qui lui était si impitoyablement marchandée par ses contemporains.

EDMOND HIPPEAU.



LES LUSIADES

CHANT PREMIER

Je veux chanter les illustres héros qui, à travers les mers inconnues, sont allés des côtes portugaises au delà de la terre de Taprobane¹, invincibles guerriers qui ont fondé aux extrémités du monde, après avoir accompli des prodiges de valeur, un royaume nouveau dont la gloire a retenti jusqu'aux cieux. Je veux aussi célébrer par la terre le nom de ces illustres monarques qui soumirent à leur domination l'Afrique et l'Asie, qui élevèrent des autels à la vertu sur un sol où trônait le vice et qui, par une longue suite d'actions éclatantes, ont affranchi leur mémoire des ténèbres de la mort. Que toutes les ressources de l'art et le génie puissent réaliser ce rêve généreux!

¹ Ceylan, appelée par les Indiens Tenarizi, île merveilleuse.

Que l'on ne nous vante plus les expéditions du sage Grec et du pieux Troyen illustrés par les chants impérissables d'Homère et de Virgile ; qu'on oublie les conquêtes d'Alexandre, les lauriers de Trajan ¹ et tout ce que la Muse antique a jamais exalté de merveilles. C'est un sujet plus digne qui s'offre au poète : je chante la race de Lusus, qui fit obéir à sa voix Mars et Neptune.

Muses du Tage, qui, dès la plus tendre enfance, m'avez inspiré d'un souffle si brûlant, si j'ai toujours, dans mes chants rustiques, célébré la beauté de votre fleuve, daignez cette fois m'accorder le style sublime, le ton élevé et majestueux. Faites que vos ondes ne soient plus désormais jalouses de celles de l'Ilippocrène : donnez-moi la fureur poétique, l'enthousiasme éloquent, pour oublier le mode pastoral et emboucher la trompette guerrière, éveiller la fierté et voir luire sur le front la flamme divine du génie ; enfin prêtez-moi des accents dont la grandeur égale, s'il est possible, les exploits de votre belliqueuse nation.

Et toi, jeune Sébastien², gage précieux de la liberté portugaise, florissant rejeton du plus bel arbre qui se soit jamais élevé sur le sol de l'Europe, roi puissant dont les États voient le soleil lorsqu'il se lève, lorsqu'il est au milieu de sa carrière et lorsqu'il dis-

¹ Trajan avait le projet de diriger une expédition vers l'Inde, à l'exemple d'Alexandre.

² Voir la notice sur Camoëns.

paraît à l'horizon, daigne abaisser jusqu'à moi tes yeux doux et graves, honore d'un regard bienveillant ce poème que m'inspire l'amour de la Patrie. Ce sont les grandes actions de tes illustres ancêtres qu'il retrace : c'est la gloire du peuple qui vit sous tes lois. Tandis que je chanterai ce sujet sublime, tu sortiras de l'enfance pour devenir homme et prendre dans tes mains les rênes de l'État, portant tes armes à travers l'Afrique et l'Orient qui frémissent. Déjà les Maures pâlisent en voyant croître avec toi l'assurance de leur ruine. Déjà, sur les rives de l'Inde, l'idolâtre courbe la tête pour se soumettre, et Thétis, charmée des grâces que la nature fait briller sur ton front, s'apprête à te donner pour épouse la plus belle de ses filles et pour dot l'empire des Mers. Du haut de l'Olympe, les grandes âmes de tes deux aïeux ¹ te contemplent, heureuses de ressusciter en toi ; elles voient en toi l'image de leurs vertus guerrières et pacifiques, et te réservent une place auprès d'eux dans le temple de l'Éternité. Mais, en attendant que tu aies grandi assez pour réaliser ces espérances, protège mon ardeur, reçois l'hommage de mes vers et porte tes yeux vers les modernes Argonautes dont je vais te retracer les brillantes expéditions.

Déjà la flotte portugaise voguait sur le vaste Océan, un vent favorable enflait les voiles, l'onde écumait sous la proue victorieuse qui sillonnait les plaines

¹ Voir les variantes, à l'Appendice.

immenses où Protée promenait ses troupeaux, quand Jupiter fit convoquer par Mercure les hôtes du ciel pour régler avec eux les destins de l'Orient. Ils viennent, abandonnant les sphères lumineuses qui leur furent départies par l'arbitre de la nature, esprit souverain dont la pensée dirige seule les astres, les terres et les mers. On voit, en un instant, accourir à l'auguste assemblée les dieux habitant le pôle glacial, ceux qui règnent sur le Midi, ceux qui gouvernent les régions de l'aurore naissante et ceux qui voient le soleil se coucher dans leurs domaines. Sous leurs pas resplendit le cristal des cieux, la voie lactée les amène au sommet de l'Olympe d'où partent les décrets immuables qui commandent à l'humanité.

Là, sur son trône brillant d'étoiles, était assis le dieu qui lance la foudre. Sur son front sévère et majestueux est empreinte la sérénité. Sa bouche exhale un parfum divin qui régénère ; son sceptre et sa couronne sont faits de pierres précieuses plus belles que le diamant ; au-dessous de lui, sur des sièges enchâssés d'or et de perles, se placent les autres dieux, chacun selon son rang.

Jupiter prend la parole et leur adresse d'une voix retentissante ces paroles :

« Éternels habitants des cieux, si vous n'avez pas oublié le peuple de Lusius et ses mémorables exploits, vous ne pouvez ignorer que le destin veut élever dans les Indes cette nation fameuse au-dessus des Assyriens, des Persans, des Grecs et des Romains. Vous

avez vu le Maure succomber contre elle malgré le petit nombre de ses guerriers. Elle a conquis sur cet ennemi redoutable les plaines fertiles qu'arrose le Tage. Notre faveur, vous le savez aussi, a toujours protégé les Portugais contre les Castillans : mille glorieux trophées immortalisent leurs victoires. Vous n'ignorez rien de leur passé et je n'ai pas à rappeler la brillante renommée qu'ils acquirent autrefois sous les étendards de Viriatus et de Sertorius. Aujourd'hui leur vaillance affronte des entreprises plus audacieuses encore. Voyez-les sur une mince charpente s'exposer aux hasards des flots, au farouche grondement des aquilons et à la fureur des tempêtes ; non contents d'avoir soumis à leur pouvoir la plus grande partie des rivages de l'Afrique, ils prétendent pénétrer jusqu'au foyer du jour. Le destin, dont les lois sont invariables, leur a promis pendant une longue suite d'années l'empire des mers que le soleil dore de ses premiers rayons. Déjà ils ont subi sur l'onde les rigueurs d'un hiver qui les éprouve durement. A l'heure propice, nous leur ferons apparaître la terre nouvelle si ardemment désirée. Mais, dès ce jour, notre clémence exige que nous adoucissions leurs maux ; je veux qu'ils soient reçus en amis sur les rivages dont leur flotte s'approche ; après qu'un repos salutaire les aura réconfortés au sortir de ces épreuves, ils continueront leur voyage. »

Ainsi parlait le maître de l'Univers. Les dieux lui répondent tour à tour, selon l'ordre de préséance :

leurs avis sont partagés, chacun défend son opinion avec ardeur, surtout Bacchus qui s'oppose vivement aux desseins de Jupiter. Il prévoit qu'on oubliera la gloire qu'il a conquise dans l'Orient, si les Portugais y pénètrent. Il a lu dans le livre du destin que d'une contrée de l'Espagne devait sortir une race guerrière qui dompterait les flots du vaste Océan, assujettirait les côtes des Indes et, par le prestige de ses victoires, effacerait tout ce que les siècles antiques virent jamais de plus grand sur ces fertiles rivages ; c'est pour lui la source d'une âpre douleur que de perdre les temples où Nyse ¹ célèbre encore sa mémoire, temples jusqu'ici respectés par la fortune mais qui, bientôt, seront ensevelis sous des ruines éternelles et dont le Portugais anéantira jusqu'au souvenir.

C'est Vénus la belle qui plaide la cause des Portugais ; elle les aime autant qu'elle aimait jadis les Romains : elle voit entre les deux illustres peuples une ressemblance dont elle est touchée ; c'est la même intrépidité sous les armes, la même harmonie dans le langage et les mêmes conquêtes sur les bords de la Tingitane.

Un plus pressant motif l'attache encore au sort des Portugais. Les Parques lui ont appris que dans tous les pays où s'étendra leur pouvoir, ils institueront son culte. Bacchus craint la disgrâce, Vénus ambitionne la gloire, et dans l'assemblée céleste, leurs partisans

¹ Ancienne ville des Indes, consacrée à Bacchus.

les appuient. Les voix se confondent, un tumulte soudain emplît les voûtes de l'Olympe; de même, si les vents révoltés s'engouffrent dans une épaisse forêt, les airs retentissent d'un bruit terrible, les feuilles dispersées volent de toutes parts, les arbres déracinés tombent en gémissant et les échos d'alentour redisent leur chute avec d'horribles mugissements.

Dans cette dispute Mars défend la blonde déesse, soit que ses amours d'antan l'y entraînent, soit qu'il veuille favoriser une nation dont la valeur est digne de son appui. Son visage s'assombrit, présageant la colère qui l'anime; debout et rejetant sur ses reins son bouclier formidable, il relève la visière de son casque de diamant, vient se mettre en face de Jupiter avec une mâle fierté et de sa lance frappe le parvis de l'Olympe: les dieux frémissent, le soleil s'obscurcit. « Père des dieux et des hommes, s'écrie le terrible Mars, maître souverain, qui gouvernes au gré de tes désirs tout ce que ta puissance a créé; si toujours les Portugais furent tes protégés, ne permets pas, maintenant qu'ils cherchent, selon ta volonté, un autre hémisphère, que l'envie leur dérobe l'honneur de le découvrir. N'écoute plus désormais, puisque ta justice est inébranlable, des discours qui doivent t'être suspects, dans certaines bouches. Bacchus, aujourd'hui, devrait s'associer à nous, pour la gloire du Portugal, dont les peuples descendent de Lusus, son plus fidèle ami. Mais la jalousie l'en détourne, la terreur l'a affolé. La faiblesse appelle l'inconstance; mais toi,

source du courage et de la force qui animent ces héros, montre ta grandeur avec ta puissance; que Mercure, dont l'agilité surpasse le vol des flèches et de l'impétueux Borée, guide leur flotte et leur montre la terre où tu veux qu'ils apprennent, tout en se reposant, quelle est la route des Indes. Que la vertu soit victorieuse et que les décrets du ciel s'accomplissent.»

D'un signe de tête, Jupiter fait connaître qu'il approuve la demande de Mars : en même temps s'exhale à travers les cieux un parfum délicieux d'ambroisie et de nectar. L'assemblée se sépare et chaque dieu retourne vers sa sphère par la voie cristalline.

Tandis que ces événements se passaient dans le palais splendide de l'Olympe, la flotte voguait entre les côtes de l'Afrique et Madagascar; le soleil était dans la constellation radiense dont Vénus et son fils bien-aimé enrichirent le firmament quand ils se métamorphosèrent en poissons pour fuir les attentats de Tiphée. Les vents soufflaient avec douceur, l'air était serein, aucun péril ne menaçait les Portugais, aucun nuage n'annonçait de nouvelles tempêtes. Déjà ils avaient franchi le promontoire de Prasso, qui s'élève sur les côtes d'Afrique, quand de nouvelles îles s'offrirent à leur vue.

Vasco de Gama, dont le cœur indomptable semble diriger à son gré la fortune, croit d'abord que les îles sont désertes et, dédaignant le repos qu'elles peuvent offrir, veut pousser plus loin, sans s'arrêter, sa course victorieuse. Mais un spectacle imprévu l'oblige à

changer de résolution. Les Portugais voient sortir, en grand nombre, des canots d'une de ces îles. Une joie soudaine saisit leur cœur, ils se demandent tout émus quel est ce peuple, quelles sont ses mœurs, ses lois, sa religion.

Ces barques sont légères, longues et étroites, construites pour obéir aux moindres mouvements de la rame : elles ont pour voiles des nattes artistement tressées en feuilles de palmier ; ceux qui les montent ont le noir visage des peuples que brûla jadis des feux de son père l'audacieux Phaéton, à qui son imprudence causa cette chute fameuse dont l'Eridan se souvient et dont gémit toujours Lampétuse.

Sur leurs têtes sont des turbans de soie ; leurs vêtements sont en étoffes de coton de diverses couleurs, mais leur corps n'est recouvert que depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Les uns portent l'étoffe flottante, les autres la relèvent légèrement sous le bras, dans une allure libre et virile. Leurs armes sont la dague et le cimenterre : ils fendent la mer en sonnant de la trompette ; ils s'approchent en agitant leurs écharpes pour faire signe qu'ils veulent être accueillis.

Charmés de cette réception enthousiaste, les Portugais tournent vers la terre la proue de leurs navires. Le matelot était si joyeux au travail qu'il semblait entrevoir déjà le terme de ses fatigues et de ses dangers. On cargue les voiles, on baisse la grande vergue ; la mer s'entr'ouvre sous l'ancre qui la frappe, faisant jaillir l'écume.

A peine les vaisseaux étaient ils arrêtés, les insulaires s'élançaient à bord. Leur front riant annonce qu'ils viennent en amis : le capitaine les reçoit avec un air d'humanité qui n'enlève rien à sa dignité. Il fait dresser les tables, et dans le cristal brille la liqueur de Bacchus. Pendant le festin, les Maures demandent, en arabe, aux Portugais, quel est leur pays, ce qu'ils cherchent et quelles mers ils ont traversées. « Nous arrivons de l'Occident, disent-ils. Notre dessein est d'aborder aux régions fortunées où le soleil se lève. Déjà nous avons parcouru les mers qui du pôle antarctique s'étendent à l'Ourse glaciale ; nous avons suivi les côtes de Libye sur une étendue immense ; nous avons vu divers climats et des terres différentes. C'est pour obéir à notre Roi que nous avons affronté tant de périls, c'est pour proclamer sa gloire chez les peuples qui boivent les eaux de l'Indus que nous errons sur les vastes plaines de Neptune et dans ses redoutables déserts, dont l'accès n'était ouvert jusqu'à nous qu'aux monstres de l'Océan. La plus noble ambition est ce qui nous soutient. Telle est l'ardeur qui nous attache au service de ce Roi que, pour lui, nous braverions avec autant d'empressement, s'il le fallait, les eaux de l'Achéron. Mais, si chez vous la vérité ne se cache point, dites-nous à votre tour qui vous êtes, quelle terre vous habitez et quelle est la route que nous devons suivre.

— Nous ne sommes point, dit l'un des Maures, originaires de ces contrées. Dès les premiers temps

elles ont appartenu aux Cafres, race sauvage qui n'est guidée que par des instincts de brute. Quant à nous, nous suivons la loi que nous a apprise le fameux descendant d'Abraham ¹, cet illustre prophète qui, né d'une femme juive et d'un père idolâtre, tient aujourd'hui presque tout l'Univers sous son empire. L'île que nous habitons et où vous êtes maintenant s'appelle Mozambique. Elle offre un port aux marchands de notre nation qui parcourent les mers de Monbaze, de Quiloa et de Sofala; c'est l'intérêt du commerce qui y a fixé notre demeure. Puisque vous êtes venus de si loin pour aller jusqu'aux bords de l'Hydaspe, vous trouverez ici un pilote qui vous y conduira; mais nous voulons vous donner l'hospitalité et vous conduire près de notre gouverneur, qui vous fournira tout ce qu'il vous faut pour continuer votre route. »

Après cet entretien, les Maures prennent congé des Portugais; bientôt Phébus plonge dans les eaux son char lumineux et, tandis qu'il se repose, sa sœur éclaire le monde; le miroir des eaux de Neptune reflète les rayons de la déesse et ajoute à leur éclat: l'Olympe dévoile toutes les splendeurs qui en sont l'ornement. Telle une riantة prairie offre aux yeux ravis les fleurs qui relèvent le charme de la verdure; les vents restent captifs dans les antres profonds: tout est tranquille.

¹ Mahomet.

Mais les Portugais, quoiqu'ils n'aient aucun danger à craindre, passent la nuit sous les armes. Même au milieu de l'allégresse, Vasco de Gama songe à prévenir la trahison.

Sitôt que l'Aurore, annonçant le réveil du jour, eut fait flotter par les cieux l'or et les roses de sa chevelure, de riches tentures s'élevèrent sur les navires. Toute la flotte s'apprête à recevoir avec magnificence le gouverneur des Maures : il vient, apportant au capitaine divers rafraîchissements qu'il lui offre ; on le reçoit ainsi que sa suite avec de grandes marques d'amitié. Gama lui fait présent d'étoffes précieuses, de fruits confits et de liqueurs inconnues sous ces climats lointains. Le Maure accepte avec joie tous ces présents ; ses gestes et sa physionomie expriment le plaisir dont son goût est flatté. Étagés sur les cordages, les Portugais observent avec surprise les mœurs de ce peuple barbare et la rudesse de son langage ; d'autre part, le teint et les habillements des descendants de Lusus n'étonnent pas moins le Maure astucieux. Le gouverneur interroge le capitaine qui, pour le satisfaire, lui explique brièvement la religion que suivent les Portugais, l'usage des armes qu'il lui montre sans les essayer devant lui, mais en l'avertissant qu'elles sont dangereuses pour l'ennemi.

Saisi d'une haine farouche contre les Portugais, il dissimule adroitement ses pensées sous des dehors affables. Gama lui demande un pilote pour le conduire jusqu'aux Indes, l'assurant qu'il aura soin de récom-

penser dignement ce service. Le Maure le lui promet, avec une arrière-pensée infâme, tant ce spectacle et ces discours lui ont inspiré d'horreur pour la sainte religion des navigateurs. — O bonté éternelle, dont les secrets sont impénétrables, faut-il donc que les ennemis naissent toujours contre les adorateurs de tes saintes vérités ! Après avoir comblé les Portugais de trompeuses démonstrations, le Maure retourne à terre avec son escorte, accompagné par la foule jusqu'à sa demeure.

Du haut des airs Bacchus a découvert le noir dessein des Maures. Son espoir se réveille, et il conçoit l'idée de les associer à l'intrigue qui doit perdre les vaillants navigateurs. En même temps, il laisse déborder la rage qui l'obsède : « Quoi, dit-il, cette nation exécrée remporterait de tels triomphes dans les Indes, effacerait le souvenir de mes exploits, obscurcirait ma renommée, et j'y consentirais ? Je subirais cette honte, moi, qui reçus le jour du Père de la nature, et dont l'indomptable courage atteste l'origine divine ! Non, non ! Plutôt employer la force et l'artifice pour barrer à ces téméraires la route de l'Orient ! « Descendons sur la terre, attisons la haine secrète qui s'allume dans le cœur des Maures contre mes ennemis ; c'est préparer l'honneur de la victoire que de savoir saisir l'occasion propice. »

A ces mots, Bacchus, transporté de fureur, s'élance vers les rives de l'Afrique près du cap de Prasso. Là, pour accomplir son cruel projet, il prend les traits

d'un vieillard vénérable cher aux habitants de Mozambique pour sa vertu et possédant la confiance du gouverneur qu'il aide par de sages conseils. Il choisit pour aborder celui-ci l'heure où le barbare, agitant mille desseins pernicieux, tourne toute sa pensée vers la ruine des Portugais; il vient lui dire que tous ces étrangers ne sont qu'une troupe de pirates qui ravagent les ports en y pénétrant grâce à des assurances pacifiques, et qui laissent sur tous les rivages qu'ils parcourent des monuments de leur férocité, s'attachant à porter partout le fer et le feu. « La Renommée, poursuit-il, vient de me donner des nouvelles trop certaines de leurs méfaits: je sais aussi que c'est notre perte qu'ils méditent. Leur intention est de nous dépouiller et de nous exterminer, emmenant captifs nos femmes et nos enfants. Je sais aussi que dès la pointe du jour, leur chef doit descendre à terre pour faire sa provision d'eau: comme la défiance et l'inquiétude accompagnent toujours ceux qui trament de perfides complots, il sera suivi d'une nombreuse escorte et nous verrons sur nos tranquilles rivages ces bandits s'avancer en armes. C'est à toi de profiter habilement de l'avantage que te donne contre eux la connaissance du pays: guette-les sans bruit dans une embuscade où tu puisses prévenir leurs criminels attentats. Si votre malheur veut qu'ils échappent par la fuite au châtement qu'ils méritent, j'imagine une autre vengeance. Tu te réconcilieras avec cette odieuse nation, tu leur enverras pour pilote quelque

homme adroit et subtil qui les fera périr avec tous leurs vaisseaux. »

Le faux Maure ayant achevé son discours, le gouverneur l'embrasse et le remercie de son conseil avec la joie la plus vive. A l'instant il fait apprêter les armes et prend toutes ses dispositions pour noyer les Lusitains dans des flots de leur sang.

Le grand flambeau des cieus dorait de ses rayons naissants les monts de l'Arabie lorsque le capitaine et sa troupe descendirent dans trois barques pour se rendre au rivage. Leur dessein n'était que de faire provision d'eau, mais ils s'avançaient sous les armes, en bon ordre, comme s'ils eussent prévu le danger qui les menaçait.

Gama en avait quelque soupçon, ayant été peu satisfait la veille de l'attitude du gouverneur quand il lui avait demandé le pilote qui lui avait été promis. Ainsi, connaissant les malheurs qu'entraîne une sécurité imprudente, il marchait en état de se défendre.

Soudain, une troupe de Maures paraît sur le rivage; les uns sont armés de boucliers et de javelines, les autres d'arcs et de flèches dont la pointe est trempée dans des sucs vénéneux. Ils attendent que les Lusitains prennent terre pour les attirer dans une embuscade où un grand nombre des leurs se tient caché. Peu d'ennemis s'offrent aux yeux du capitaine : c'est une victoire facile, mais le piège est dissimulé sous une apparence trompeuse. La troupe mauresque insulte les Portugais, les harcèle et tourne contre eux la

pointe menaçante de ses armes. Irrités et surpris par cette attaque présomptueuse, tous s'élancent sur le sable avec la même ardeur : nul ne peut se vanter de courir le premier au devant du péril. Ainsi, lorsque dans les jeux publics un amant, pour attirer les bravos de l'amphithéâtre et les regards de sa maîtresse, s'expose dans l'arène à la furie du taureau, se place vis-à-vis de lui, saute, court, siffle et provoque le fougueux animal par des gestes qui accroissent sa rage, le taureau pousse d'effroyables mugissements, baisse fièrement sa tête armée de cornes terribles, ferme les yeux, frappe, renverse et immole tout ce qu'il rencontre. Tel, et plus vif encore, s'enflamme le courroux des Portugais : l'artillerie s'allume, le plomb part, la mort vole, l'air gémit, les antres retentissent, un soudain effroi glace le cœur des barbares éperdus. Ceux qui se sont montrés à découvert trouvent dans un prompt trépas la peine de leur audace. Ceux qui se tenaient en embuscade prennent honteusement la fuite. Le vainqueur s'abandonne au transport qui l'enflamme ; il poursuit, il presse, il ravage ; rien ne l'arrête. Les habitations sont réduites en cendres, l'île n'est plus qu'un vaste désert où le sang ruisselle et qui n'offre à la vue que des sujets de terreur.

Devant cette désolation, le gouverneur maudit la guerre qu'il a trop légèrement entreprise et dont il attendait une meilleure issue ; il s'en prend à la divinité, qu'il accuse en blasphémant. Pour retarder la poursuite de l'ennemi, les Maures tournent de temps

en temps la tête et font pleuvoir une grêle de flèches, de dards, de bâtons et de pierres ; dans leur désespoir ils font arme de tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains ; mais leur précipitation trahit leur adresse, la frayeur abat leurs bras et leurs coups impuissants ne portent plus que dans le vide. Enfin, pour échapper au glaive meurtrier qui les menace de la destruction jusqu'au dernier, ils abandonnent leur île, résolus à gagner la terre ferme d'Afrique. Les uns se sauvent en foule dans des barques dont une partie, trop chargée, s'engouffre dans les flots ; d'autres tentent de franchir la distance à la nage ; plusieurs sont engloutis dans la mer : d'autres sont repoussés par l'onde vers le rivage d'où les éloignait la peur du trépas. Les traits de feu que les Portugais lancent de la côte atteignent encore le reste de ces malheureux, ensanglantent leur suite et coulent à fond leurs dernières espérances ; c'est ainsi que ces barbares furent châtiés de leur perfidie.

Le Portugais victorieux fait sa provision d'eau sans obstacle et se retire sur sa flotte, chargé de riches dépouilles. Ceux des Maures qui ont réussi à échapper au carnage, accablés de désespoir, contemplant tristement leur disgrâce et le triomphe de leurs ennemis. La douleur envenime leur haine et dans leur cœur s'élève un désir insatiable de vengeance. Ainsi, loin de se laisser abattre par l'insuccès de leur stratagème, ils veulent en employer un nouveau. Le gouverneur, affectant un repentir qui dissimule ses desseins crimi-

nels, propose la paix au capitaine. Comme gage de cette trompeuse réconciliation, il lui envoie le pilote qu'il lui a promis, présent dangereux qui ne tend qu'à livrer les Portugais aux horreurs de la mort.

Gama, qui voit le temps serein et les vents favorables pour reprendre sa route vers les Indes, reçoit le pilote avec plaisir, accorde la paix au gouverneur et fait lever l'ancre. La flotte vole, légère, sur le territoire d'Amphitrite; les aimables filles du vieux Nérée l'accompagnent, fidèle et gracieux cortège qui veille à la sûreté des Portugais. Le capitaine, sans soupçonner les noires trahisons que le Maure médite en son cœur, s'entretient pacifiquement avec lui et s'informe de plusieurs particularités qui concernent son voyage. Cet homme qui, suivant l'inspiration de Bacchus, prépare aux Lusitains la mort ou la servitude, les amuse par des discours trompeurs sur les heureux climats où tendent leurs désirs. Il leur dit, en outre, avec cette duplicité dont Sinon¹ se servit pour perdre les Troyens, que, près de là, s'élève une île habitée par un peuple qui adore le dieu du Portugal. Gama, pénétré d'une pieuse allégresse, le prie d'y conduire ses vaisseaux et lui donne d'avance une récompense généreuse. Cette île, que le Maure annonce comme un séjour converti au culte de la plus sainte religion, s'appelle Quiloa : sa puissance et ses

¹ On sait que ce Grec, ami d'Ulysse, persuada aux Troyens de faire entrer dans leurs murs un immense cheval de bois où étaient cachés les meilleurs guerriers de l'armée ennemie.

forces surpassent infiniment celles de Mozambique : mais au lieu d'un temple de la vérité, c'est un infâme repaire des erreurs de Mahomet.

On tourne la proue vers ce rivage dangereux, mais la déesse de Cythère, voyant que la flotte s'écarte de sa route pour se précipiter dans un péril si redoutable, s'oppose à ce malheur. Elle ne veut pas que sa nation chérie soit la victime d'une si noire méchanceté : elle suscite des vents contraires aux désirs du pilote et dont le souffle éloigne les Portugais du sentier de la mort. Le traître ne se déconcerte pas et accumule perfidie sur perfidie. S'obstinant dans son funeste dessein, il assure que si les courants des mers et les frères de Borée ne permettent pas d'aborder où le souhaite le capitaine, on peut du moins faire relâche sur la côte d'une autre île voisine, peuplée moitié de Maures, moitié d'habitants qui suivent la même loi que les Portugais. Ces mensonges flattent leur crédulité. On s'approche, on se prépare à jeter l'ancre ; mais la déesse qui les protège empêche les vaisseaux d'entrer dans le port. L'onde, soulevée par une main invisible, les repousse constamment et ils sont contraints de rester en rade.

Cette île, nommée Monbaze, n'est séparée de la terre ferme que par un canal très étroit. Près du rivage s'élève une ville du même nom, solidement bâtie et dont l'orgueilleuse structure la fait découvrir de loin. Tout ce pays était alors sous la domination d'un roi que sa vieillesse seule faisait respecter. Tandis que le

capitaine s'abandonne à une joyeuse confiance, plusieurs barques légères se détachent de la côte : on vient le complimenter de la part du roi qui connaît déjà les Portugais par les secrets avis de Bacchus ; l'abord des Monbazins paraît riant et favorable, mais ces fleurs séduisantes couvrent un poison dangereux. Ainsi les périls renaissent sans cesse, se succédant comme les vagues de Neptune. O faiblesse de l'homme ! ô carrière de ses jours perpétuellement entravée par les caprices du sort ! Sur l'Océan, les flots rebelles lui déclarent la guerre ; la foudre, les vents, les tempêtes offrent à ses yeux épouvantés l'éternelle image de la mort. Sur terre, il voit sa propre espèce armée contre lui : malheureux jouet de ses passions, tyrannisé par ses frères, livré à l'indigence, aux infirmités, aux embûches, où trouvera-t-il du repos ? Quel sera le refuge de ce misérable insecte, si le ciel et toute la nature conspirent sa ruine ?

CHANT II

L'astre radieux qui marque les heures du jour touchait au terme de sa carrière lorsque les envoyés du roi de Monbaze parurent devant la flotte. « Généreux capitaine, dit un de ces traitres, s'adressant au brave Gama, le roi qui gouverne cette île m'envoie vers toi pour t'exprimer la joie profonde qu'il éprouve en apprenant ta venue. Il connaît ta valeur et les voyages merveilleux que tu as accomplis, dont le bruit s'est propagé jusqu'aux contrées barbares ; il t'admire et brûle du désir de te connaître. Son vœu le plus cher est de te faire un accueil digne de toi. Aussi te fait-il demander d'entrer dans son port avec toute ton armée, bannissant de ton cœur l'inquiétude et la défiance. Un roi magnanime t'attend, tu le verras s'empresser à prévenir tes besoins et ceux de tes compagnons. Si, lassés par une longue et pénible navigation, vous êtes tentés de vous reposer sur cette

côte pacifique, suivez le penchant de la nature qui fait désirer la terre à tous ceux qui ont éprouvé l'inconstance des flots. Si même vous devez transporter vers l'Orient les marchandises qui s'échangent dans ces pays, la cannelle, le girofle, les aromates qui sont l'agrément et la volupté du luxe, les médicaments souverains pour guérir les maux des hommes, les pierres précieuses, le rubis et le diamant, vous trouverez tous ces produits en telle abondance dans notre île que, sans aller plus loin, vous pourriez y satisfaire vos plus ambitieux désirs. »

Le capitaine répond au messager que son cœur est pénétré de reconnaissance pour les bontés du roi, que s'il retarde son entrée dans le port de Monbaze, c'est parce que le soleil est prêt à se cacher sous les ondes, et que dans les ténèbres de la nuit ses navires pourraient heurter des récifs. Mais une fois cet obstacle disparu, plein de confiance dans la parole d'un prince si généreux, il se rendra dès l'aube, le lendemain, à son invitation.

Gama demanda ensuite s'il est vrai que la religion portugaise fleurisse dans cette île, comme le nouveau pilote l'a assuré. Le perfide messager, que Bacchus inspire, confirme le récit du pilote et atteste que la plupart des habitants professent cette foi, pensant, par cette flatterie trompeuse, endormir la prudence de Gama et dissiper les soupçons qui l'empêcheraient de tomber dans le piège.

Mais Gama, toujours vigilant pour la sécurité des

siens, ne veut pas s'en tenir à cette affirmation. Il choisit, parmi les criminels qu'il a dû trainer à sa suite pour les mettre en avant dans les circonstances difficiles, en péril de mort, deux hommes adroits et alertes qu'il envoie à terre avec les Maures et leur enjoint d'étudier la ville, son étendue et sa puissance, les mœurs du peuple, la qualité du souverain et de s'informer si des temples sont consacrés au vrai culte sur cette terre barbare. Il leur remet aussi des présents pour le roi, afin de le trouver favorablement disposé.

La troupe mauresque s'éloigne de la flotte et lance ses barques vers le rivage. Les envoyés du capitaine sont accueillis dans l'île avec une bienveillance d'autant plus flatteuse qu'elle est feinte; après avoir parlé au roi et lui avoir donné les présents qu'ils apportaient, ils parcourent la ville, mais bientôt reconnaissent qu'on se cache d'eux. Leur curiosité est déçue et les Maures ne leur montrent que bien peu de ce qu'ils voudraient voir. Cette nation trompeuse est agitée par la défiance et l'inquiétude qui décèlent la perfidie, toujours accompagnée de la timidité.

Pendant que les espions de Gama s'efforçaient d'exécuter ses ordres, le dieu dont le visage est exempt des rides de la vieillesse, l'implacable Bacchus, toujours fécond en artifices, s'était introduit dans une maison où s'élevait un autel magnifique paraissant consacré aux rites du culte portugais. Diverses images en représentaient les principaux mystères; le

dieu de Thèbes, sous les traits d'un prêtre vénérable, se tenait prosterné devant elles, en faisant brûler les parfums les plus suaves de l'Arabie. Son extérieur est celui d'un des plus fermes disciples de la vérité, mais son cœur dément la piété qu'attestent ses yeux et sa bouche. Les envoyés passent une nuit paisible dans cette demeure où chacun les comble de prévenances.

Déjà les ténèbres de la nuit avaient fait place à l'épouse de Tithon, et le soleil répandait sa lumière par tout l'univers quand les Maures reprirent le chemin de la flotte, ramenant avec eux les deux envoyés du capitaine. Il apprend d'eux comment ils ont été reçus dans Monbaze, avec quel empressement, disant n'avoir trouvé chez le roi et ses sujets que des sentiments d'une joie trop sincère pour inspirer des soupçons. Ils racontent qu'ils ont vu un autel sacré et un pieux pontife rendant hommage au Créateur de la nature, enfin qu'ils ont goûté les douceurs du sommeil dans une maison où tous s'efforçaient de prévenir leurs désirs.

Rassuré par ce récit, Gama n'hésite plus à entrer dans le fleuve qui conduit au port de Monbaze. Les Maures viennent en foule sur son vaisseau, et il les accueille en amis, eux qui ne méditent que sa perte. Une joie trompeuse éclate sur leurs fronts, à la pensée que la proie convoitée ne peut plus leur échapper. Dans l'île, on court aux armes, on s'apprête à attaquer la flotte dès qu'elle aura jeté l'ancre. Par cette noire

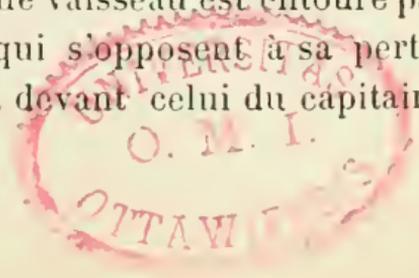
trahison, les barbares comptent détruire la troupe de Lusius et venger sur elle le traitement qu'elle a infligé aux rebelles de Mozambique.

Les Portugais lèvent l'ancre en poussant des cris d'allégresse, carguant les grandes voiles en n'abandonnant au vent que celle de la proue et s'avancent lentement vers l'ouverture du port.

Mais la belle Erycine, qui ne perd jamais de vue sa nation chérie, découvre du haut des cieux l'embuscade des barbares. Elle veut sauver les siens, et, plus légère qu'une flèche, descend dans le vaste royaume de Neptune, rassemble en hâte les aimables filles de Nérée et d'autres divinités marines qui s'empressent de répondre à l'appel de leur compatriote. Elle leur apprend comment elle a dû quitter le Palais où les immortels trônent au-dessus des astres et implore leur secours pour délivrer la flotte et l'éloigner du rivage odieux où un désastre terrible le menace.

Aussitôt les nymphes font écumer la plaine liquide en la fendant avec impétuosité. Doto nage moins qu'elle ne vole; Nérine effleure la crête des vagues; Nisa bondit; Vénus, enflammée d'une juste fureur, se fait porter par un triton qui s'enorgueillit sous le poids d'un fardeau si charmant : les ondes s'entr'ouvrent en toute hâte pour leur laisser passage.

En un instant la troupe atteint la flotte guerrière qui vogue vers Monbaze. Chaque vaisseau est entouré par des divinités protectrices qui s'opposent à sa perte. Vénus et des Néréides sont devant celui du capitaine



et lui barrent l'accès du port de telle sorte que le vent qui gonfle sa voile est impuissant. Les unes le repoussent en arrière avec leur beau sein qu'elles appuient contre la proue ; les autres le prennent en flanc, le soulèvent et le détournent de la route fatale. Comme on voit en été les laborieuses fourmis s'exercer au travail, trainer vers leurs souterrains des fardeaux qui semblent au-dessus de leurs forces, courir, s'empresser et n'épargner ni leurs forces ni leurs fatigues, telles les nymphes de l'Océan s'attachent à préserver les Portugais de la trahison préparée par les Maures. Ces perfides s'aperçoivent avec une surprise mêlée de douleur et d'effroi que le vaisseau recule ; en vain les matelots voudraient résister à ce mouvement surnaturel, leur adresse et leurs efforts sont inutiles. Leurs voix tumultueuses et le bruit de la manœuvre jettent autant d'effroi que les cris d'une mêlée sanglante parmi les Maures qui ne peuvent pénétrer la véritable cause de ce tumulte inattendu et se croient perdus sans ressource, s'imaginant que leurs complots sont découverts et qu'on s'apprête à les châtier.

Supposant donc que leurs projets criminels sont dévoilés, les barbares s'élancent précipitamment les uns dans leurs barques, les autres à la mer. De toutes parts ils fuient devant les Portugais étonnés ; leur terreur les porte à préférer le péril de se noyer au malheur de tomber au pouvoir de leurs ennemis. De même, ces peuplades qui jadis furent victimes de

la colère de Latone¹, en entendant quelque bruit sur le bord des étangs qu'ils habitent, en voyant approcher des hommes dont l'aspect les épouvante, en proie à la frayeur, s'élancent, se précipitant en désordre vers leur asile : l'onde résonne sous leur chute, et s'ils reviennent du fond de la retraite humide où ils se sont plongés, ils ne montrent hors de l'eau que leur tête craintive. Ainsi fuyaient les Maures et avec eux le pilote de Mozambique, qui avait exposé les Portugais à de si terribles dangers. Le capitaine fait jeter l'ancre pour éviter un récif qu'il voit devant son navire : bientôt le reste de la flotte se range autour de lui. Il voit clairement, à présent, par la fuite des Maures, quel accueil l'île de Mozambique réservait aux Portugais. Il devine qu'il a fallu un miracle pour détourner ses vaisseaux des funestes rivages où les poussaient les vents et le courant, et bénit la main invisible qui l'a sauvé. « O aventure prodigieuse ! s'écrie-t-il, merveille digne d'être inscrite sur l'airain ! Race infâme ! voilà comment tu trahissais l'innocence ! Qui donc échapperait à de tels attentats si le ciel abandonnait l'homme à sa destinée ? La Providence nous montre bien le peu de sûreté de notre situation parmi ces peuplades sauvages, qui nous abusaient en feignant de l'amitié, versant dans une coupe dorée un breuvage empoisonné ! Dieu puissant, qui lis dans le fond du cœur

¹ Les Lyciens, changés en grenouilles.

humain, daigne nous aider encore, et si notre prudence est en défaut pour éviter les pièges qu'on nous tend, défends des malheureux qui sont impuissants à se défendre seuls. S'il est vrai que tu compatisses à nos maux, si nos fatigues et nos souffrances touchent ta bonté paternelle, conduis-nous vers un port sûr et tranquille ou découvre-nous la terre que nous cherchons, et vers laquelle ta gloire seule nous appelle. »

Ces mots frappent l'oreille de la fille de Dioné, qui en est émue. Elle quitte les nymphes marines qui se désolent de la voir partir. Déjà, dans un vol rapide, elle a franchi les astres les plus voisins de la terre, et traversé la troisième sphère, où elle règne. Elle arrive au sixième ciel, séjour grandiose et glorieux où le Père de la nature est assis sur son trône.

En ce moment les charmes de la déesse brillent d'un éclat incomparable. La rapidité du trajet a couvert ses joues d'un feu qui embellit la beauté même ; ses yeux où l'amour est tout-puissant, ses yeux vainqueurs enflamment tout ce qu'ils rencontrent, vivifiant jusqu'aux êtres inanimés et, pour la première fois le pôle glacial s'attédie. Ne voulant rien épargner pour toucher le cœur de Jupiter, elle apparaît devant lui telle que la contempla jadis le berger qui couronna sa beauté en lui décernant la pomme d'or. Si, au lieu de Diane, c'était elle que le chasseur thébain ¹ eût vue ainsi, il n'eût péri que par la vio-

¹ Actéon, changé en cerf et déchiré par ses chiens.

lence de l'ardeur qu'il eût ressentie, et sa meute en furie n'eût pas causé sa perte. Sur la gorge de neige de la déesse retombent en boucles épaisses ses cheveux blonds : l'invisible Cupidon l'accompagne en folâtrant, effleurant ses seins qui frissonnent d'un frémissement plein de charme : un voile léger tombe de sa ceinture, ne recouvrant les lis et les roses que pour les faire apparaître plus brillants à l'imagination qui les devine. Dans le cœur de Vulcain se réveille la jalousie, et dans celui de Mars, la tendresse.

« O mon Père, dit Vénus avec un sourire plein de grâce et de langueur, j'ai toujours cru que vous m'aimiez et que vous protégiez ceux que j'aime ; mais si, sans l'avoir méritée j'ai encouru votre colère, je cède aux envieux qui m'ont attiré votre disgrâce et je me soumets à votre volonté. Je pleure, et Bacchus triomphe. Qu'il perde donc ces infortunés voyageurs qu'il exécère et, malgré les larmes que je verse pour eux, qu'il les livre à la fureur des peuples barbares : je ne puis lutter contre lui, je vois trop que mes angoisses... »

Elle n'en peut davantage : l'excès de la douleur lui coupe la parole, et les pleurs débordent de ses yeux. Sa beauté n'en est que plus touchante, comme une rose est plus brillante que jamais lorsqu'elle est enrichie des perles liquides que l'aurore verse le matin sur les fleurs.

Après un court silence elle veut reprendre la parole, mais Jupiter l'arrête : son cœur est troublé

par le chagrin de la déesse qui attendrait les monstres d'Hircanie; il essuie ses larmes, il l'embrasse, puis, jetant sur elle un de ces regards doux par lesquels il dissipe les nuées et calme les tempêtes, il lui parle en ces termes :

« Cesse, ma chère fille, de craindre pour tes Portugais, et sache que ma volonté n'a d'égard que pour les pleurs que tu verses. Tu verras, j'en fais le serment, tu verras les lauriers des Grecs et des Romains se flétrir, s'éclipser devant ceux que ton peuple bien-aimé aura conquis sur les terres d'Orient. Si le sage Ulysse a illustré son nom en échappant aux chaînes de Calypso, si Anténor s'est comblé de gloire en pénétrant jusqu'au sources de Timave et le pieux Énée en domptant les flots de Charybde et de Scylla, les héros que tu protèges s'immortaliseront en ajoutant à l'ancien monde un monde nouveau. Sous leurs mains vaillantes se dresseront des murailles invincibles, des villes et des forteresses qui braveront les plus terribles assauts de Bellone; le croissant belliqueux toujours cédera devant eux; leur illustre souverain aura pour sujets les rois de l'Inde qui vivaient dans une fière indépendance au milieu des délices et de la mollesse, et ta loi sainte s'étendra jusqu'à ces contrées qui gémirent si longtemps sous le joug de l'erreur. Tu verras ce capitaine dont la course glorieuse est entravée maintenant par tant d'obstacles, faire trembler sous lui le royaume de Neptune et les flots se soulever d'eux-

mêmes pour lui rendre hommage, sans le secours des vents et des tempêtes; tu verras cette même terre qui lui a refusé de l'eau devenir un asile sûr et heureux où les navigateurs portugais trouveront le repos dans leurs longs voyages; enfin, toutes ces côtes où se sont formées contre lui des trahisons si noires lui payeront tribut, se déclarant impuissantes à résister à ses armes victorieuses. Tu verras les habitants des rives de la mer Rouge trembler d'effroi au bruit des exploits de ton peuple, l'empire d'Ormuzd deux fois soumis à son pouvoir, et les flèches des Persans, repoussées contre eux-mêmes par d'invisibles mains, répandre dans leurs rangs le carnage et la mort; tu verras les remparts de Diu soutenir deux sièges terribles et là, pour conserver cette place importante, tes amis se surpasseront par une valeur surhumaine; Bellone en sera jalouse et le Maure terrassé maudira la faiblesse de son Prophète. Tu verras la superbe Goa, conquise sur eux, devenir la reine de l'Orient, s'élever au faite de la gloire par mille triomphes l'un sur l'autre entassés, mettre fin aux pratiques impies et opposer une barrière inviolable à tous les audacieux qui oseraient menacer sa grandeur. Tu verras la forteresse de Cananor, défendue par une petite troupe de Portugais, se maintenir contre un déluge de barbares; la puissante Calicut tomber sous tes lois, et à Cochin, l'un de tes guerriers invincibles accomplir des exploits si merveilleux que la lyre des poètes n'en

célébra jamais de pareils. Tu verras la terre et l'onde troublés par les batailles innombrables que les tiens soutiendront. Le flambeau de Bellone était moins éclatant à Leucate quand Auguste y battit le général célèbre par ses victoires et par ses faiblesses ¹, le Romain qui traînait à sa suite toutes les nations d'Europe, les peuplades de Scythie, les habitants des rives du Nil et les fiers Bactriens, esclave lui-même d'un amour funeste pour sa renommée. Tu verras les fils de Lusur soumettre la Chersonèse d'Or, pénétrer jusqu'aux confins de la Chine, découvrir une multitude d'îles que les conquérants de l'antiquité n'avaient jamais connue, enfin régner sur l'immense étendue des eaux qui séparent les rives du Gange des Colonnes d'Hercule, et les régions de Borée de ce détroit qu'un Portugais baptisera. Les siècles passés n'ont pas vu naître de héros qui égalent tes immortels favoris. »

Il dit, et aussitôt envoie le fils de Maïa vers le séjour des mortels pour préparer à la flotte l'accès de quelque port paisible et pour avertir le capitaine de s'éloigner des dangereuses côtes de Mombaze.

Mercure obéit. Il vole et descend à terre portant le sceptre fatal qui a le pouvoir de livrer les yeux de l'homme aux pavots de Morphée et de rendre la lumière aux âmes errantes dans le séjour de la mort. Sa tête et ses pieds ont des ailes; il arrive dans Mélinde, accompagné de la Renommée, dont le con-

¹ Marc-Antoine.

cours l'aidera à propager la gloire du nom portugais.

Il sait qu'une réputation brillante prévient les esprits en leur inspirant des sentiments sympathiques. Bientôt son espoir se réalise et le peuple de Mélinde, tout entier, brûle de connaître cette race si généreuse et si brave.

De Mélinde, Mercure vole vers Monbaze. Les navires étaient restés en rade près de l'île : il descend sur celui du capitaine. La nuit étendait sur le monde ses ailes sombres, et les astres qui brillent après la chute du jour avaient atteint la moitié de leur course. Las de veiller, et cédant au besoin de la nature, Gama se livrait au plaisir du repos. Mercure s'approche et, à l'aide du rêve, se présente à lui. « Homme aimé des dieux, dit-il, fuis, éloigne-toi de ces rives fatales où un chef barbare prépare ta ruine et celle de tes compagnons. Pars en toute hâte : les vents t'attendent, le temps est pur, la mer est calme et le ciel t'est propice. Un autre roi plus sincère et plus bienveillant s'apprête à t'accueillir en véritable ami : tu trouveras son royaume près d'ici, non loin de la ligne embrasée où le soleil rend la nuit égale au jour. C'est là que ta flotte trouvera le remède aux longues fatigues qu'elle a supportées, et qu'on te donnera le pilote fidèle qui te conduira aux Indes. Ici tu ne dois t'attendre qu'aux cruautés de Diomède, qui faisait dévorer les passants par ses chevaux ou aux pratiques de Busiris¹ dont les

¹ Tyran de l'époque de Diomède.

hôtes étaient immolés sur l'autel des Furies. Fuis, te dis-je, échappe à la fureur d'un peuple avide de sang. »

En achevant ce discours, Mercure réveille Gaua et disparaît. Le héros rouvre les yeux et, avec une joie mêlée d'admiration, se voit éclairé, en pleine nuit, par une lumière céleste qui rayonne autour de lui. Une ardeur nouvelle l'anime, et l'espérance renaît en son cœur. « Partons, dit-il au pilote; que toutes les voiles soient déployées à l'instant même! Le ciel nous favorise, c'est lui qui guidera notre marche: le messager des dieux m'en est venu porter lui-même la promesse! »

Tandis qu'il parlait, l'ancre était levée: la flotte voguait, les habitants de Monbaze, qui s'en étaient approchés à la faveur des ténèbres pour couper les amarres des vaisseaux qui eussent été ainsi précipités contre les côtes voisines, se lamentent de voir impuissante leur scélératesse et fuient vers leur île, avec de vains regrets pour la proie qui leur a échappé.

Délivrée de ce danger, la flotte fendait légèrement les ondes argentées de Neptune, avec un vent doux en poupe, au souffle duquel elle volait plutôt qu'elle ne voguait sur les flots. Les Lusitains s'entretenaient sans se lasser des périls qu'ils avaient rencontrés: on a peine à oublier des événements si graves et si terribles, où l'on ne trouve son salut que par une protection inespérée. Déjà le soleil avait fait le tour de l'univers et le recommençait pour la seconde fois, lorsque les

matelots aperçurent de loin deux petites barques : les croyant montées par des Maures, ils se préparent à les arrêter ; lorsqu'elles sont à peu de distance, l'une prend la fuite et se retire vers le rivage, l'autre, moins prompte ou plus hardie, tombe bientôt au pouvoir des Portugais. Toute résistance étant inutile et même dangereuse, elle se rend sans attendre que Bellone ait montré ses colères et le redoutable Vulcain ses traits de feu.

Depuis longtemps le capitaine désirait ardemment trouver un pilote capable de le guider sur la route des Indes : il pensait pouvoir le prendre parmi les Maures qui montaient la barque, mais c'étaient des gens simples et ignorants dont aucun ne savait sous quelle partie du ciel est située l'heureuse contrée que cherchent les Portugais. Tout ce qu'ils apprennent à Gama, c'est qu'il n'est pas loin de Mélinde, où les pilotes habiles et sûrs ne lui manqueront pas. Les Maures sont unanimes à louer la générosité du roi de cette ville, sa magnificence, son cœur droit et sincère, mille vertus qui augmentent le respect dû à son sceptre. Le capitaine écoute avec plaisir l'éloge de ce prince, n'y voyant aucun artifice, car il est conforme au discours de Mercure. Au comble de la joie, il retourne la proue de ses vaisseaux vers le rivage où les Maures le conduisent et où l'appelle un songe divin. C'était alors la douce saison où le char de Phébus entre dans la constellation du ravisseur d'Europe ; Flore renversait sur la terre la corne d'Amalthée ; les richesses du

printemps naissaient de toutes parts. C'est le jour de la Résurrection du Sauveur que la flotte arrive en vue des côtes de Mélinde. On la pare avec empressement de tous les ornements qui peuvent charmer les regards : les mâts sont chargés de rubans et de banderoles de pourpre qui obéissent au zéphyr en badinant : l'étendard flotte à l'air, imitant dans des replis ondoyants les flots qu'il a domptés ; la poupe et la proue sont recouvertes de festons et d'étoffes précieuses ; les tambourins et les flûtes de Biscaye témoignent la joie des matelots.

Le peuple de Mélinde accourt tout entier sur le rivage pour voir aborder cette flotte si brillante ; c'est un peuple bon, franc, affable : ce n'est plus la sauvagerie des races de l'Afrique. Dès qu'on a jeté l'ancre, le capitaine envoie au roi un de ses Maures pour le complimenter et lui annoncer sa visite. Ce sage monarque, déjà instruit par les Dieux de la noblesse et de la gloire des Portugais, répond qu'il est charmé de recevoir ces guerriers dans ses États ; il leur fait porter des moutons, des poules, des fruits de la saison : il les fait prier de se rendre à terre pour se reposer dans sa capitale, mettant toute sa volonté à leurs ordres. Ce ne sont pas là des assurances mensongères, car elles partent d'une âme droite : s'il donne beaucoup, il fait valoir ses dons par son empressement à les offrir.

L'illustre Gama reçoit avec ravissement le messager du roi de Mélinde, et lui en renvoie un autre aussitôt pour offrir en son nom au monarque un présent qu'il

croit agréable dans ces pays lointains où la rareté donne des prix aux produits de l'Europe. Ce sont des étoffes écarlates et des ouvrages de corail, plante merveilleuse que la nature produit tendre et molle sous les eaux et qui se durcit dès qu'elle est à l'air. Avec ces présents, Gama envoie au roi un homme qui possède à fond la langue arabe, à la voix éloquente et persuasive, qui doit négocier une alliance durable entre les Portugais et les peuples de Mélinde. Celui-ci arrive en présence du souverain et lui tient ce discours :

« Grand roi, qui as su t'élever à la tête d'une nation redoutable qui te craint et qui t'aime, nous nous réfugions dans ton empire comme dans un port assuré : tout l'Orient parle de ta justice et de ta clémence. Aussi nous espérons trouver près de toi le soulagement de nos épreuves ; nous ne sommes point de ces brigands qui portent le fer et la flamme au sein des villes qu'ils ont surprises et jamais la soif des richesses ne nous fait verser le sang des malheureux. Nous sommes des voyageurs qui venons des climats de la belle Europe, chercher les rivages fertiles de l'Inde pour obéir à notre roi, un des plus illustres souverains du monde. Avant toi, nous n'avons rencontré que des cœurs impitoyables. Quelle est donc cette race de tribus féroces et barbares qui, non contentes de nous fermer l'accès de leurs ports, nous ont interdit jusqu'au plaisir de nous reposer sur des sables stériles ? De quoi nous soupçonnait-on ? Notre petit nombre est-il

si menaçant qu'on doive employer contre lui la ruse et la violence? Nous aurions pu nous lasser d'une si longue série d'infortunes, si l'interprète des dieux ne nous eût révélé que tu daignerais adoucir notre sort. C'est lui-même qui nous a conduit au pied de ton trône ; aussi ne pouvons-nous douter que tu sois humain, fidèle à tes promesses et ambitieux d'une juste renommée. Ne crois pas, grand roi, que d'injurieux soupçons empêchent notre capitaine de venir te voir ; sache qu'il n'est arrêté que par les ordres de son maître, qui lui a prescrit de ne jamais s'éloigner de sa flotte. Puisqu'un devoir sacré oblige les sujets à respecter les volontés du souverain, tu peux exiger, toi qui occupes le rang suprême, que Gama désobéisse à son roi. Mais sois assuré, je te le dis en son nom aussi bien qu'au nom de toute l'armée, que tes bienfaits demeureront toujours gravés dans nos cœurs : avant que notre reconnaissance s'éteigne, les fleuves auront cessé de couler vers les mers ! »

Ainsi parla l'orateur Lusitain. Un murmure favorable s'élève parmi les Maures : ils admirent la fermeté de cette nation guerrière qui a parcouru tant de climats divers. Le roi conçoit une haute idée d'un prince que ses sujets respectent de si loin ; son front dépouille cette fière majesté qui environne le diadème ; c'est d'un air affable et simple qu'il répond ainsi au messager :

« S'il vous reste quelque soupçon, qu'il soit banni de vos cœurs et que les froides alarmes ne troublent

point la douceur du repos que vous cherchez en ces lieux. Votre gloire et vos exploits vous assurent l'estime de tous ; ce ne peut être que parmi des lâches que vous trouvez mauvais accueil. Je souhaiterais que votre chef vint avec vous à terre ; il me serait doux de vous montrer que Mélinde ne ressemble pas aux pays sauvages dont vous vous plaignez ; mais puisque les lois de votre souverain ne lui permettent pas de me donner cette satisfaction, j'approuve cette réserve et je lui sacrifie mes désirs. Demain, dès le retour de la lumière, je monterai dans une de mes barques et j'irai vers votre flotte : je vous présenterai moi-même des pilotes, j'apporterai des vivres, des munitions, tout ce qui vous sera nécessaire pour réparer vos vaisseaux si la fureur des vents et des tempêtes leur a fait quelque dommage. »

Ainsi parla le roi de Mélinde. L'aimable fils de Latone allait se cacher sous les eaux quand le messenger se retire. Les nouvelles qu'il rapporte sur la flotte répandent la joie dans tous les cœurs ; le capitaine veut donner une fête solennelle pour célébrer cette bonne fortune inattendue. Des milliers de fusées s'élèvent dans les airs, imitant les comètes ; les foudres d'airain retentissent ; le ciel en est ému, la terre en tremble et les flots s'en étonnent. En même temps sur tous les vaisseaux résonne une symphonie guerrière ; Mélinde y répond par de semblables démonstrations d'allégresse : les fusés, les serpenteaux, les girandoles ardentes dissipent l'ombre et créent un nouveau jour ;

la terre et la mer paraissent s'embraser, les acclamations des Mèlindiens se mêlent à celles des Portugais ; d'un côté et de l'autre la meilleure partie de la nuit s'écoule en réjouissances.

Déjà la rosée du matin brillait sur les fleurs et la mère de Memnon réveillait les mortels pour les appeler au travail quand le roi de Mélinde s'embarqua pour aller vers la flotte. Sur toute la côte se pressait une foule innombrable portant au lieu d'arcs de flèches et de lances, des rameaux de palmier, symboles flatteurs qui présageaient aux neveux de Lusus le triomphe dans les Indes. Le roi était dans une nef brillamment parée d'étoffes de toutes couleurs, accompagné de plusieurs illustres personnages de sa cour. Il porte un vêtement splendide et précieux, un turban de coton et de soie croisé de fils d'or, un manteau damassé de pourpre ; à son cou est un collier d'or pur dont la valeur est surpassée par la beauté du travail, et à son côté une dague dont la poignée, enrichie de diamants, jette des feux et des rayons dont l'œil peut à peine supporter la vue ; il est chaussé d'une sorte de cothurne de velours cramoisi relevé d'or et de perles. Derrière lui un seigneur de sa suite portait un riche parasol s'élevant au-dessus de la tête du roi pour le préserver des ardeurs du soleil. Le bateau vogue au son d'une musique mauresque gaie, vive et bizarre, qui traduit la joie de ceux qui y ont pris place.

De son côté, Gama vient en canot au devant du roi de Mélinde, suivi d'un cortège pompeux. Son as-

pect noble, sa parure brillante de guerrier, le signalent comme le chef de ceux qui l'escortent. Les uns et les autres sont habillés d'étoffes riches, mais de nuances diverses qui réjouissent la vue par leur agréable variété ; telle la charmante Iris lorsqu'elle déploie son arc splendide dans la suprême région des airs. Une musique plus douce encore que celle des Maures accompagne le bateau des Portugais et anime ses rameurs, qui accostent bientôt la barque de Mélinde.

En témoignage de ses intentions amicales, le roi passe aussitôt dans le canot de Gama, l'embrasse et lui exprime sa joie par des paroles bienveillantes dictées par la simple nature. Le capitaine le reçoit avec le respect et les hommages dus à son rang ; ce prince le contemple avec admiration, ne pouvant croire que c'est bien lui le héros indomptable qui vient chercher de si loin les bords de l'Inde, à travers tant de dangers et d'obstacles. Il lui offre aide et appui, l'invitant à disposer de ses richesses en maître absolu, lui disant qu'il connaît depuis longtemps déjà sa nation, et par ses louanges, qu'a chantées la Renommée et par le bruit des guerres qu'en d'autres contrées les Maures ont soutenues contre sa race magnanime ; il dit enfin que l'Afrique entière a retenti de ces exploits qui soumièrent le royaume des Hespérides à la puissance de Lusus.

« Illustre et généreux monarque, lui répond Gama, vous êtes le seul, parmi tous ceux que le soleil brûle de ses ardents rayons, qui nous ait fait un accueil

favorable. Victimes des vents et des ondes, accablés de fatigues et de maux, de toutes parts repoussés par des peuples inhumains, nous trouvons asile près de vous. Daigne l'esprit éternel qui fait mouvoir les cœurs et gouverner la terre vous donner la juste récompense de vos bienfaits puisque votre grandeur et notre faiblesse s'opposent à notre désir de les reconnaître dignement ! En quelque endroit de la terre que le devoir m'appelle, j'y publierai votre gloire et votre nom. Tant que les étoiles brilleront au champ d'azur où leur Créateur les a placées, les Portugais honoreront votre mémoire. »

Tandis que le roi et Gama parlaient ainsi, les barques arrivent près de la flotte. Le Maure se promenait avec curiosité de vaisseau en vaisseau ; il examinait tout et tout lui paraissait digne de son attention. En son honneur les Portugais font une salve de toute l'artillerie, les fanfares des trompettes s'unissent au tonnerre de Vulcain et la troupe mauresque y joint les accords de ses instruments.

Après avoir visité toute la flotte selon son désir, le roi fait arrêter la nef où il se trouve avec Gama, et ordonne de jeter l'ancre, afin qu'en profitant de la beauté du jour et du zéphyr bienfaisant, il puisse interroger le capitaine sur tout ce qui a excité sa curiosité.

« Brave guerrier, lui dit-il, instruis-nous des particularités de l'Europe, dépeins-nous ta patrie, les climats qui l'environnent, apprends-moi l'origine antique

de ta nation, la naissance de la monarchie portugaise et les exploits fameux qui l'ont élevée à un tel degré de grandeur, car, bien que je les ignore, je sais qu'ils commandent l'admiration. Fais-moi aussi le récit de tes voyages, des aventures que le sort t'a suscitées, des tempêtes qui ont assailli ta marche et des différentes mœurs que tu as observées le long des côtes de notre Afrique. Parle, contente mes désirs : le soleil n'est pas encore d'une ardeur incommode, les fiers aquilons reposent, rien ne troublera ton discours, que nous écouterons d'une oreille attentive. Nous ne sommes pas si grossiers et le radieux Apollon ne regarde pas avec si peu de bienveillance les habitants de Mélinde qu'ils ne sachent apprécier le vrai mérite. Jadis les géants voulurent escalader le palais du brillant Olympe, Pirithoüs et Thésée osèrent affronter les sombres horreurs du royaume de Plutus : ce n'est pas une moins héroïque entreprise que d'avoir bravé les orages et la fureur de Nérée ! Pour taire parler de lui, Erostrate brûla le temple de Diane, chef-d'œuvre de Ctésiphon : si parfois l'ambition d'éterniser leur mémoire a pu servir d'excuse pour les auteurs de si exécrables forfaits, combien doivent être honorés ceux que cette haute pensée a fixés dans le chemin de la vertu et qui n'ont cherché l'immortalité, comme vous, que dans des voies glorieuses ! »

CHANT III

Dis-moi maintenant, belle Calliope, tous les récits qui furent faits au roi de Mélinde par l'illustre Gama : verse en moi ta flamme, car je suis ton zélé sectateur, et prête à ma bouche l'harmonie et les accents de ta voix immortelle. Et puisse Apollon se reporter avec joie au souvenir du divin Orphée, né de vos amours, pour oublier à jamais, grâce à tes charmes, Daphné, Clytie et Leucothoé. Comble mes vœux, gracieuse nymphe, abandonnant avec lui les cimes du Pinde pour l'onde sacrée du Tage et, sans craindre un rival pour ton fils, abreuve-moi à longs traits des eaux de l'Aganippe et accorde ma lyre pour chanter les enfants de Lusus.

Dans un profond silence l'assemblée attendait la parole de Gama, qui, se recueillant un instant, s'exprima ainsi :

« Vous m'avez ordonné, grand roi, de vous racon-

ter l'origine de ma nation et ses exploits guerriers. C'est une tâche bien difficile, je le crains, et je puis me demander si l'on ne m'accusera pas d'orgueil quand je célébrerai ma patrie et le peuple dont la gloire rejaillit sur moi-même. Il me faut pourtant obéir, et j'atteste l'astre qui nous éclaire que je ne dirai rien contre la vérité. Il me faut décrire tout d'abord les principaux climats de la partie du monde que nous habitons, puis je dirai les guerres que nous avons soutenues.

« Entre la zone glaciale et le Tropique s'élève la superbe Europe : le vaste Océan l'arrose tant du côté de l'Ourse boréale que du côté où se couche le soleil. Au midi la mer Méditerranée lui paye le tribut de ses flots ; vers l'Orient elle a pour limites les rivages fameux où la vengeance des Grecs ne laissa que la place d'Ilion ; là même elle rejoint les confins de l'Asie dont elle n'est séparée que par le fleuve Tanaïs, qui descend des monts Riphéens vers le Palus Méotide. Telle est l'Europe : au nord se dressent de hautes montagnes où le farouche Éole et les mortels Aquilons ont établi leur empire : dans ce climat, si faible est la puissance du flambeau des cieux que la mer y est gelée et la terre incessamment recouverte par les neiges. Là vivent, innombrables, les Seythes, vieille nation qui jadis disputa le droit d'aïnesse aux peuples que le Nil abreuve de ses flots bienfaisants : on y trouve aujourd'hui les froides cavernes des Lapons, l'inculte Norvège et l'île de Scandinavie, fière

des lauriers que ses fils ont cueillis dans les plaines d'Italie. Ces vastes contrées sont arrosées par un bras de l'océan Sarmatique, où l'on voit naviguer le Prussien, le Suédois et le Danois, lorsque la rigueur de l'hiver ne dompte plus les flots.

« Entre cette mer et le Tanaïs vivent plusieurs nations étrangères, Russes, Moscovites, Livoniens, qui descendent des Sarmates; les Marcomans, qui habitent la forêt d'Hereynie et sont soumis au sceptre de Pologne; les Saxons, les Pannoniens, le peuple de Bohême et cent autres, qui boivent les eaux de l'Amise, de l'Elbe et du Danube, tous sujets de l'empire d'Allemagne. Entre le Danube et le détroit fameux où Hellé laissa son nom et sa vie s'étendent les plaines de Thrace, chères jadis au redoutable Mars, à présent soumises à la fierté ottomane, qui captive sous sa loi les orgueilleux sommets de l'Hémus et du Rhodope, et les remparts de Byzance. Vient ensuite la Macédoine, d'où l'on pénètre dans les fertiles régions de la Grèce, si fortunées jadis, où l'éloquence et la grandeur d'âme étaient un don de naissance qui se révélait dès le berceau, où la gloire des armes unie à celles des Muses formait ces héros dont le nom est impérissable.

« Après la Grèce on trouve les vastes plaines de Dalmatie, et dans le golfe du perfide Anténor, la superbe Venise, au milieu des eaux: Venise, qui de l'obscurité de son origine s'est élevée au plus haut degré de splendeur que son ambition pût espérer. Là s'élève et

s'avance vers les flots l'invincible Italie, mère illustre d'une nation valeureuse qui fit trembler le monde entier par ses exploits : d'un côté Neptune l'environne et, de l'autre, une redoutable chaîne de montagnes lui sert de rempart naturel. Elle est coupée dans toute sa longueur par le fier Apennin, dont le front sourcilleux s'est courbé devant la vaillance de nos pères. Autrefois, ce territoire domina tous les autres par les armes : c'est à Rome, aujourd'hui, que règne le ministre de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde.

« Des frontières de l'Italie on passe dans les Gaules, qui furent le théâtre des plus grands triomphes de César. Là les eaux de la Seine, du Rhône, de la Garonne et du Rhin enrichissent un des plus beaux royaumes qu'éclaire le soleil ; il est borné par des montagnes où fut ensevelie l'aimable Pyrène et d'où, si l'antiquité ne nous trompe pas, un embrasement merveilleux fit ruisseler jadis des torrents d'or et d'argent. Au delà de ces monts, on découvre les immenses provinces de l'Espagne, qui est comme la tête de l'Europe. Sa gloire, affermie par la valeur de ses enfants, a toujours dédaigné les caprices de la fortune et les entreprises de mille nations inquiètes, qui ne la virent qu'avec des yeux jaloux. Elle réunit divers peuples qui sont sa force et sa noblesse : l'Aragonais, fameux par la conquête de Parthénope ; les Navarrais et les petits-fils d'Astur, si redoutés du Croissant ottoman ; le Galicien, fécond en stratagèmes ; l'indomptable Castillan, les guerriers de Léon et de

Grenade, et ceux qui ensemencent les rives du Bétis.

« De l'autre côté de ce puissant empire s'élève l'Afrique Tingitane, séparée des terres d'Ibérie par le détroit fameux qui fut le dernier des travaux d'Hercule ; à l'autre extrémité les confins de l'Aragon joignent l'Espagne au royaume de Portugal, heureux royaume dont les armes protégées par le ciel font trembler jusque dans leurs brûlantes retraites les peuples de Mauritanie ! C'est là que, en naissant, mes yeux s'ouvrirent à la lumière, c'est là qu'il me sera doux de les fermer si la bonté divine permet que j'y rentre après cette épreuve si hasardeuse.

« Cette terre fortunée s'appelait autrefois Lusitanie, du nom de Lusius, qui fut un des plus aimés des favoris du fils de Sémélé, et, après l'avoir suivi dans toutes ses conquêtes, vint se fixer près des rives du Tage. En ces lieux ravissants naquit le brave pasteur dont la vigueur, dit-on, eut raison de l'aigle romaine, l'invincible Viriatus, qu'aucun héros ne peut effacer dans le temple de Mémoire. Après Viriatus les rigueurs de la fortune ont retenu le Portugal dans l'asservissement et l'isolement, mais à la fin le ciel a répandu sur lui un rayon de sa splendeur.

« Un roi du nom d'Alphonse régnait sur l'Espagne ; mille et mille victoires remportées sur les Sarrasins le rendaient fameux des sommets de Caspé jusques aux rives où naît l'Aurore ; de jeunes héros venaient de toutes les contrées de l'Europe apprendre de lui le métier des armes : ils laissaient, bouillants d'ardeur,

leur terre natale, paisible et riante, pour risquer leur vie sur les traces de ce grand prince. L'illustre Alphonse, pour les récompenser de leurs exploits, fit don au plus brave entre d'eux, Henri, second fils du roi de Hongrie, des terres du Portugal, avec la main de sa fille, la gracieuse Thérèse.

« Dans sa nouvelle patrie, Henri ne se laissa pas envahir par la mollesse : de tous côtés, les fils d'Agar succombent sous ses corps redoutables et chaque fois il recule à leurs dépens les frontières de son royaume ; bientôt, entraîné par son ardeur, il se transporte aux champs d'Idumée, vole à la conquête de Solime et, par son aide, Godefroy est vainqueur.

« De retour des bords du Jourdain, Henri meurt plein de gloire et d'années : il laisse, en mourant, un fils qui, dès sa plus tendre enfance, promet d'égaliser la vaillance de son père, dont il est l'image. Sa mère prend en main les rênes de l'État et, cédant à la faiblesse, malgré son ambition, elle se soumet à la chaîne d'une nouvelle union. Le jeune Alphonse, déshérité, ne demande qu'à son bras la réparation de l'injustice : les Euménides allument le flambeau de la guerre civile, le sang coule sur le sol des Guimariens. S'armant contre leur propre fils, la reine ne voit pas combien sa fureur outrage l'amour maternel ; un autre amour l'aveugle et ferme son cœur aux élans de la nature.

« O cruelle Progné, barbare épouse de Jason, jouis d'un spectacle trop doux pour toi, qui sur tes fils châ-

tiais la perfidie de leurs pères. Le crime de Thérèse dépasse même le tien, car sa barbarie n'est inspirée que par une passion scélérate et la plus détestable ambition : l'une fut cause de la trahison de Scylla contre son père, et l'une et l'autre firent souhaiter à Thérèse la mort de son fils. Mais ses désirs ne furent pas exaucés : Alphonse est victorieux, ses sujets réparent leurs torts en lui rendant hommage et en le proclamant leur roi légitime. Son ressentiment le porte à exagérer sa vengeance, et il fait enfermer sa mère dans une étroite prison. Cette rigueur excessive lui valut le châtiment du ciel, qui fut tardif mais non moins rigoureux.

« Pour délivrer sa fille le Castillan s'avance à la tête d'une armée redoutable ; mais malgré ses forces imposantes, il est vaincu et mis en déroute par les Portugais qui, malgré le désavantage du nombre, attaquent, écrasent et dispersent en un moment cet ennemi si terrible. Honteux de sa défaite et se flattant de la réparer, il revient à la charge, surprend Alphonse dans Guimaraens, l'assiège, le presse et le réduit à la dernière extrémité. Malgré son héroïque résistance, Alphonse eût été perdu si le vaillant Egas-Moniz, un de ses plus illustres et fidèles sujets, n'eût conjuré la tempête. Cet homme, dont toute l'Espagne respecte le courage, va trouver le roi de Castille et l'assure que son maître lui fera hommage de sa couronne. Sur la parole d'Egas, l'ennemi se retire. Alphonse, surpris de ce changement soudain, en croit

à peine ses yeux, mais en apprenant à quelles conditions l'ennemi a levé le siège, il est saisi de désespoir et refuse de se rendre. Le jour était déjà venu où, selon la promesse d'Egas, l'invincible Alphonse devait tomber sous l'inflexible loi du vainqueur l'orgueil de sa couronne, jour odieux pour un cœur jaloux de son indépendance. Egas, voyant sa parole méconnue, prévoit un nouvel orage pour le Portugal : il se dévoue généreusement à la mort pour dégager son honneur de la souillure du parjure. Espérant apaiser la colère du roi d'Espagne, il part et s'avance vers le monarque courroucé, amenant sa femme et ses enfants. « Sir, dit-il, c'est sur moi que doit retomber votre colère. Je me suis trompé en croyant que mon souverain tiendrait les engagements que j'avais pris sans son aveu. Châtiez ma témérité, vengez-vous ; le coupable vous offre sa vie en expiation de sa faute, et s'il ne suffit pas d'une victime, ma famille vient avec moi, animée d'un même esprit, subir, s'il le faut, le supplice suprême. »

« O grandeur d'âme, ô admirable fidélité d'un sujet qui se sacrifie pour son maître ! Que fit de plus le Persan qui se défigura lui-même et se meurtrit de ses propres mains pour soumettre au pouvoir de son prince une cité fameuse, par un excès de zèle que Darius regretta bien des fois en disant que son cher Zopyre lui était plus cher que la conquête de vingt Babylones ! Aux pieds du roi de Castille, Egas attendait le traitement le plus cruel et le plus funeste, ainsi qu'un

malheureux condamné à la mort par la sentence du juge et qui courbe la tête sous l'homicide acier dont le fil va couper ses jours. Mais le Castillan, touché d'une générosité si rare, laisse sa colère tomber devant la pitié qui fait battre son cœur.

« Après cet événement, qui fut suivi d'une trêve entre le roi de Castille et le prince de Portugal, celui-ci fit marcher ses troupes belliqueuses contre les fils d'Almanzor, qui habitaient les terres situées au delà du Tage. Déjà ses étendards flottaient au vent dans la plaine d'Ourique, où son camp faisait face à l'armée des Sarrasins ; comptant sur la protection du ciel, il ne se déconcerte pas devant la multitude effroyable de ses ennemis, qui sont plus de cent contre un. Cinq rois les dirigent, dont le premier est Ismar, joignant, comme les quatre autres, une vaillance héroïque à l'expérience consommée de l'art de la guerre. Aux côtés de ces chefs marchent des Amazones charmantes, qu'un amour entraînant appelle sur leurs pas, à l'exemple des filles du Thermodon et de l'intrépide Penthésilée qui osa braver la valeur des Grecs sur les rives du Scamandre.

« L'aube naissante effaçait les astres de la nuit quand Alphonse et ses troupes virent apparaître dans les nuées le puissant Dieu du Portugal, qui les animait par le feu de ses regards et les accents de sa bouche sacrée. « Seigneur, s'écrie Alphonse, je t'entends et je cours t'obéir ; soutiens mon bras et fais tomber ta colère sur les ennemis de ton culte sacré ! » Ce mi-

racle inspire aux Lusitains une force inconnue, et voyant la bonté divine se déclarer manifestement pour leur prince, ils lui donnent le titre qui manquait à sa grandeur et le proclament roi du Tage. Une douce allégresse se répand dans toute l'armée, mille voix se confondent pour porter jusqu'au ciel le nom et la gloire d'Alphonse.

« Comme on voit dans les montagnes le chien fougueux, à la voix du chasseur, s'élaner sur le taureau sauvage, s'attacher tantôt à son flanc, tantôt à son oreille, le mordre et le déchirer jusqu'à ce qu'il le tienne abattu, sans force et inanimé, tel le nouveau monarque et ses courageux sujets, enflammés d'audace par le Dieu qu'ils révèrent, fondent sur les cohortes de Mauritanie. Surprises par cette brusque attaque, les troupes d'Ismar poussent des cris perçants : l'un saisit ses flèches, l'autre sa lance ; de tous côtés les trompettes annoncent la fureur de Bellone. Ainsi, quand l'incendie, favorisé par Borée, ravage en un instant les campagnes couvertes des trésors de la blonde Cérès et consume les richesses du laboureur, au bruit de la flamme se réveille toute la famille rustique arrachée à son repos ; chacun se désole et se démène pour combattre le fléau, dont la violence les réduit à la fuite. De même les Africains éperdus courent tumultueusement aux armes et, sans savoir ce qu'ils font, s'élancent en avant, poussant leurs chevaux contre l'ennemi.

« Le Portugais impétueux affronte les soldats d'Is-

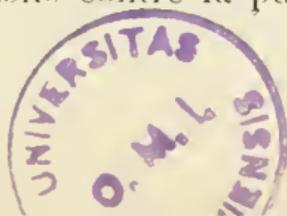
mar, les renverse et leur ouvre le corps à coups de lance : on se rencontre, on se heurte avec une furie qui ébranlerait la cime des montagnes. La terre tremble sous le sabot des chevaux fougueux ; l'impitoyable Erinnye voit des blessures énormes et des coups dignes d'elle ; les guerriers de Lusitane brisent, coupent, taillent, enfouent plastrons, armures, boucliers, cuirasses et turbans ; la Parque étend ses ailes sinistres sur les Mauritains. L'un expire en mordant la poussière, l'autre implore le secours de son prophète ; têtes, jambes et bras volent et bondissent de toutes parts, l'œil n'aperçoit que visages empreints d'une pâleur livide, corps déchirés et entrailles palpitantes !

« Après une longue résistance, l'armée ennemie perd le champ de bataille et l'abandonne teint de pourpre, ruisselant des flots de son sang. Alphonse recueille les riches dépouilles des Mauritains. Pour immortaliser sa victoire, il fait peindre sur son bouclier cinq petits écussons qui représentent les cinq rois qu'il a vaincus. Bientôt après, il reprend à Ismar la ville de Leyria, celle d'Aranjuez et l'agréable Santarem, où le Tage semble rouler ses eaux en se complaisant à travers ce beau séjour. A ces conquêtes il ajoute la prise de Mafra, et, plus rapide qu'un torrent dont rien ne peut arrêter la course, il soumet à son pouvoir la belle Cintra, si chérie de Phébé et environnée de bocages délicieux où les Nymphes restent cachées dans les sources, pour échapper aux ardeurs des Amours.

« Et toi, noble Lisbonne, brillant ouvrage du héros d'Ithaque, toi qui courbes sous tes lois le puissant Océan, tu fus aussi contrainte de te soumettre au redoutable Alphonse ! Grâce à un puissant renfort de Français, de Germains et des peuples d'Albion, il met le siège devant cette ville fameuse. Elle soutient fièrement les plus rudes attaques et cinq fois la lune a renouvelé son front d'argent sans qu'on ait pu forcer les Mauritains à se rendre. Ils succombent enfin, la place est prise d'assaut. Le carnage fut terrible, et si l'héroïsme des vainqueurs accabla les vaincus, le désespoir de ceux-ci ensanglanta les lauriers de la victoire. Ainsi furent emportés ces superbes remparts qui avaient bravé tous les efforts des Scythes et des Vandales, dont l'Èbre et le Bétis subirent jadis le joug impérieux.

« Après cette conquête, toute l'Estramadure se range sous la domination portugaise, ainsi que Torrès Vedras, Obidos et Alenquer, où des sources vives et fraîches, courant sur un fond pierreux, charment l'oreille de leur murmure. Elvas, Serpa, Moura et Alcazer ont bientôt le même sort ; et vous, terres fécondes situées au delà du Tage, vastes et délicieuses plaines où Cérès répand à pleines mains ses plus précieuses faveurs, c'est à votre maître légitime que désormais vous payerez le tribut de vos moissons.

« Je vois ailleurs le vaillant Giraldo qui soumet au pouvoir d'Alphonse les murs d'Evora, où Sertorius trouva jadis asile contre la puissance romaine et où



des centaines d'arcades superbes conduisent les eaux d'une source lointaine, roulant pompeusement sur des voûtes de marbre et de porphyre ses ondes bienfaisantes. En même temps, Alphonse, infatigable et voulant compenser par une gloire impérissable les étroites limites où le destin enferme la vie humaine, s'empare de Béjà. Animés d'une juste colère, les Portugais passent au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrent dans cette malheureuse cité, terribles représailles de la fureur que les Mauritains ont exercée sur les habitants de Françaça.

« Bientôt Cyzimbre la poissonneuse ouvre ses portes au vainqueur ; bientôt Palmella est subjuguée. Le roi de ces deux villes était un puissant prince Mauritan qui tenait sa cour dans Badajoz : dès qu'il apprend le siège de Cyzimbre, il vole à son secours ; ses troupes sont nombreuses et légères, elles s'avancent à grands pas, mais sans discipline et sans ordre. Alphonse les attaque à l'improviste au revers d'une montagne qui le dérobaient à leurs yeux, et à sa vue ils sont glacés d'effroi. Ainsi, quand un taureau s'est caché dans un bois avec la génisse sa compagne, s'il entend quelque bruit ou sent l'approche de quelqu'un, il sort de sa retraite en poussant de terribles mugissements ; le voyageur, qui ne s'attendait à rien, frémit du danger qui le menace et se fie à la rapidité de sa course pour sauver sa vie. Tels le roi de Badajoz et ses soldats sont saisis de panique en voyant paraître Alphonse : le Lusitain les poursuit avec ardeur ; leur

déroute est marquée d'une longue trace de leur sang.

« Cette heureuse victoire remportée par soixante cavaliers sur une multitude formidable, fut suivie de la conquête de Badajoz ; mais au milieu de ces rapides succès le ciel fit expier à Alphonse ses rigueurs envers sa mère qui avait succombé dans sa prison, et la malédiction qu'elle avait lancée contre lui en descendant dans la nuit du tombeau eut enfin son effet. Ainsi l'ordonnèrent les décrets immuables de l'esprit humain qui règle nos destinées ; aux yeux de cet Être parfait, le crime est toujours crime et mille vertus qui l'accompagnent ne l'embellissent pas. Tandis que le conquérant lusitain était encore à Badajoz, le roi de Léon, revendiquant cette place comme dépendant de son sceptre et non du Portugal, vint l'y assiéger. Alphonse refuse de se rendre : il sort, s'élançe au combat avec l'impétuosité d'un ouragan de feu ; mais son cheval, trop vivement poussé, lui brise la jambe contre une ferrure des portes de Badajoz ; dans ce triste état la victoire l'abandonne, les soldats de Léon s'emparent de lui ; sa captivité vengera celle de sa mère.

« O grand et généreux Pompée, ne rougis plus désormais de la victoire que César t'a ravie. Ton nom s'est rendu redoutable sur les froides rives du Phaxe, dans les brillantes campagnes de Syène, sous l'Ourse glaciale et sous la ligne de l'équinoxe ; les riches Arabes, les fiers Sarmates, les habitants de la Col-

chide, fameuse par la Toison d'or, les Cappadociens, les peuples de la Palestine, ceux de Syrie et de Cilicie, et ceux qui boivent les eaux du Tigre et de l'Euphrate ont tremblé sous les exploits; enfin des bords de la mer Atlantique jusqu'au mont Taurus, rien n'a pu te résister; mais si les plaines de Pharsale t'ont été funestes, songe, pour apaiser ta douleur, qu'Alphonse est prisonnier après que chaque jour a marqué pour lui un triomphe nouveau. La scène change; comme toi il éprouve l'inconstance de la fortune: ton beau-père te vainquit; le héros portugais est vaincu par son gendre!

« Rendu à ses États après cette infortune, l'illustre Alphonse est encore assiégé dans Santarem par les peuples des Mauritains dont la tentative ne réussit pas au gré de leurs désirs. Alphonse avait alors atteint l'âge du repos; ses lauriers n'avaient pas garanti sa tête des neiges de la vieillesse, et il songea que de plus jeunes mains devaient recueillir son épée. Le généreux don Sanche, son fils, fut chargé de punir les enfants d'Almanzor qui recommençaient à infester les plaines au delà du Tage.

« Marchant avec ardeur sur les traces de son père, ce prince en fait plus qu'on n'exige de lui: ses premiers coups teignent du sang des Maurusiens le fleuve qui baigne les murs de Séville; puis il vole vers Bèjà que le même peuple assiégeait et son bras la délivre du danger qui la menace. L'Africain, désespéré par des pertes répétées, rassemble toutes ses forces pour

tirer une vengeance mémorable des affronts dont les Portugais le couvrent chaque jour. Il appelle aux armes les habitants de cette montagne qui soutint jadis la voûte des cieux, ceux du promontoire d'Ampéluse et ceux de Tanger, séjour du cruel Antée; les bergers d'Abyla sont aussi contraints d'abandonner leurs pâturages pour prendre les armes, et la trompette guerrière anime tout le royaume dont Juba fut le maître.

« Avec cette effroyable multitude de races diverses, le roi Marocain descend en Portugal : son cortège se grossit de treize rois qui le reconnaissent pour leur chef et leur souverain maître, la terreur le précède, le carnage le suit, le fer et la flamme marquent sa route et laissent de toutes parts les monuments de sa fureur. Il met le siège devant Santarem où le brave don Sanche s'est renfermé, il lui donne des assauts continuels, et les Mauritains rivalisent de vaillance et de courage. L'impétueux bélier, la violente baliste et les mines souterraines jouent sans relâche contre les murailles de la cité, mais ce ne sont que vaines attaques. Le fils d'Alphonse pourvoit à tout : sa prudence et sa valeur rendant impuissants les redoutables efforts du Miramolin.

« Le roi était alors dans la riante Coïmbre, environnée de vertes prairies arrosées par les eaux du Mondego. Sitôt qu'il apprend que son fils est en danger, il accourt, oubliant que son âge n'est plus propice aux fatigues de la guerre et sa vieillesse n'enlève rien à

son activité. Voyez-le s'avancer contre l'ennemi avec cette troupe habituée à vaincre avec lui; voyez le père et le fils fondre en même temps sur les Lybiens, voyez les tentes abattues, les étendards déchirés, les armes et les dépouilles nageant dans le sang, les morts et les mourants s'amoncelant sur le sol; la victoire est complète. Les débris de l'armée mauresque abandonnent honteusement le Portugal, y laissant leur maître qui a perdu la vie en s'enfuyant. Délivrés de cet ennemi terrible, les Portugais adressent leurs louanges au ciel qui a combattu pour eux dans une conjoncture où toutes les forces humaines n'auraient pu les défendre!

« Le vieil Alphonse jouissait de sa gloire lorsqu'il dut payer à la nature le tribut qu'elle exige. Il fut amèrement pleuré de ses sujets; les rochers, les bois et les monts retentirent de leur juste douleur; le Tage, grossi des larmes de ses nymphes, précipita avec un murmure funèbre ses eaux vers le séjour de Neptune et longtemps l'écho redit de sa voix plaintive le nom du généreux Alphonse qui laissa, en mourant, sa mémoire éternellement gravée dans le cœur de son peuple et dans tout l'univers.

« Fidèle imitateur des vertus de son père, don Sanche monta aussitôt sur le trône; bientôt après, il assiége les remparts de Sylves, avec le puissant secours de Germain qui allaient porter leurs armes dans les plaines de Galilée sous la bannière de l'empereur Frédéric. Le but de leur expédition était de relever la

fortune du brave Lusignan dont les troupes, affaiblies par les souffrances d'une soif ardente, étaient tombées sous le fer de Saladin. Ils volaient à cette pieuse guerre quand une tempête, ou plutôt le ciel, les amena au port de Lisbonne. Don Sanche profita de leur arrivée pour s'emparer de Sylves. Aux palmes de victoire dont est paré le front du jeune héros par la défaite des Africains, se joignent les lauriers que lui cèdent les peuples de Léon. La superbe Tuy, dont il rabaisse l'orgueil, sert de trophée à son courage, et d'autres villes voisines subissent son joug, mais une mort prématurée l'enlève au milieu de sa gloire.

« Son fils, Alphonse II, prend sa place. C'est sous le règne de ce prince, notre troisième roi, que les Portugais reprirent Aleazer sur les Mauritains, qui s'en étaient emparés depuis peu. Don Sanche II lui succède : son caractère le fit haïr de ses sujets, bien qu'il ne fût coupable ni de flammes incestueuses comme Néron, ni de cruauté comme le barbare Phalaris. Son indolence était le seul crime que l'on pût lui reprocher; c'était assez pour faire enlever de ses mains les rênes de l'État. Habitué depuis longtemps à vivre sous des princes généreux, le Portugal se refuse à la loi d'un esclave couronné qui n'agit que par l'organe de ses ministres et de ses favoris.

« Las de ce joug honteux, les peuples appellent au gouvernement le comte de Boulogne. Il est proclamé roi, d'une voix unanime, à la mort du faible don Sanche, son frère. Le nouveau souverain, qui avec le

nom d'Alphonse fut illustré du surnom de « brave », ne fut pas plus tôt installé au trône qu'il résolut d'étendre les limites de son autorité, son grand cœur se trouvant à l'étroit dans les frontières du Portugal. Il reconvra sur les Maurusiens le royaume des Algarves et les chasse de toutes les terres qu'ils occupaient sans titre sur le sol de Lusit.

« Vint ensuite le sage don Denis, noble et digne fils d'Alphonse le Brave. Sa libéralité surpasse celle d'Alexandre : sous son règne fortuné la paix descend du ciel et vient fermer le temple de la guerre ; le Portugal voit fleurir les lois de la justice. La savante Coïmbre devient le séjour de Minerve et les Muses quittent l'Hélicon pour se promener dans les plaines fleuries où serpente le Mondego avec un doux murmure. Heureuse Coïmbre ! Apollon a transporté chez toi tout ce qu'il aimait dans Athènes ; sa confiance te fait dépositaire des couronnes d'or, de baccaris [†] et de lauriers immortels qu'il distribue à ses nourrissons préférés !

« L'illustre Denis ne cultiva pas moins les beaux-arts que la science ; l'architecture, nécessaire aux humains, fut une de ses plus chères préoccupations : il construisit des villes, des châteaux, de redoutables forteresses. Tout son royaume prit une face nouvelle ; le Tage, voyant ses rives parées de somptueux édifices, crut s'être égaré de son cours.

[†] Couronne des poètes. *Baccure frontem cingite.* (Virgile, Églogue IV.)

« Quand l'inflexible Atropos eut coupé la trame de cet auguste prince, son fils Alphonse IV prit en main le timon de l'État. Celui-ci regarda toujours d'un front intrépide et serein les mouvements jaloux de la Castille, et quelque sujet qu'il eût de se plaindre d'elle, il fut assez généreux pour ne pas la laisser en proie aux peuples de Lybie, qui voulaient s'emparer de toutes les routes d'Espagne. Leur multitude était effrayante : jamais les plaines arrosées par l'Hydaspe n'avaient vu des armées si nombreuses à la suite de Sémiramis, jamais le fier Attila, qui se faisait appeler la « terreur du monde et le fléau de Dieu », n'entra en Italie avec tant de troupes. Un déluge de Sarrasins inonde les vastes campagnes de Castille, les forces de Grenade s'unissent avec celles de l'Afrique et les nymphes ibériennes tremblent pour leur patrie.

« Dans cette conjoncture le Castillan frémit des malheurs qui menacent son peuple ; il craint de voir renaître les temps déplorables de l'infortuné don Rodrigue. Pour prévenir une si funeste disgrâce et pour implorer l'assistance des Lusitains, il envoie sa chère épouse vers le roi de Portugal dont elle est la fille. Elle arrive dans le palais de son père, et paraît devant son trône avec un visage accablé de douleur, mais plus belle encore dans sa tristesse. Ses yeux sont baignés de pleurs et sa chevelure tombe en désordre sur son épaule d'ivoire. Son père l'accueille avec les marques d'une vive tendresse. « Sire, dit-elle, l'empereur du Maroc vient envahir l'Espagne et traîne à sa

suite toutes les nations que l'Afrique enferme dans ses immenses provinces. La férocité qui les guide, la fureur qui les amène épouvantent les vivants et troublent les mânes du généreux Pélage jusque dans le séjour de la mort. Le prince que vous m'avez donné pour époux demeure exposé au tranchant du glaive maurusien : trop faible pour repousser cet ennemi redoutable, il met tout son espoir en votre générosité. Daignez le secourir, Sire, ou bientôt vous me verrez privée de mon époux et de cette couronne déjà chancelante et, victime d'un sort cruel, je pleurerai mon veuvage dans les ténèbres et l'affliction. O mon père, ô grand roi, dont la valeur fait trembler les Gétuliens et les Garamantes sur les rives de Molnea, si vous m'aimez et si votre bonté paternelle ne s'est pas refroidie, venez en toute hâte, les instants sont précieux. Peut-être, si vous hésitez, ne trouverez-vous plus personne qui puisse profiter de votre secours ! »

« Ainsi parlait au roi de Portugal la charmante Maria; ainsi parlait jadis au maître du tonnerre l'aimable Vénus implorant sa faveur pour Énée, son fils, en butte à l'inconstance des vents et des flots pendant ses longs voyages : Jupiter déposait ses foudres redoutables et désarmait son front de cette majesté sourcilleuse qui fascine les dieux mêmes. Alphonse oublie les griefs qu'il peut avoir eus contre son gendre, apaise sa colère et prend un visage paisible pour dire à sa fille qu'elle va être satisfaite aussitôt.

« L'acte suit la promesse et une troupe choisie

parmi les plus fameux bataillons portugais couvre les plaines d'Évora. Les armes étincelantes réfléchissent de toutes parts les rayons du soleil; les échos voisins, habitués à répéter les chants pacifiques des pasteurs, répondent avec effroi aux hennissements des chevaux qui respirent la guerre et aux accents des trompettes qui appellent le redoutable Mars. Le vaillant Alphonse marche au milieu de ses soldats, qu'il domine de sa grandeur et de la majesté de sa taille autant que par l'éclat de son rang : la noble assurance qui brille sur son front enflamme les cœurs les plus timides.

« Déjà cette belle armée est sur le sol de l'Espagne, déjà les deux Alphonse se sont rejoints dans les plaines de Tarifa et les voilà réunis en présence des Mauritains. Ces peuples, fiers de leur nombre, rient de la petite troupe de leurs adversaires et, comptant sur une victoire facile, se partagent d'avance les riches provinces d'Hispanus. Tel, le formidable géant qui faisait trembler Saïl contemplait avec mépris la fronde et les pierres du jeune berger s'avancant contre lui; mais bientôt celui-ci, qu'il jugeait indigne de ses coups, lui montra que les faibles sont toujours assez forts quand leur bras est soutenu par la faveur du ciel.

« Le Castillan fond sur l'empereur du Maroc, le Portugais attaque les Grenadins; les casques et les cuirasses retentissent au choc des lances et des épées : les cris des blessés montent jusqu'aux cieux, et si le

fer homicide n'achève pas leur vie et leurs souffrances par des coups mortels, ils meurent étouffés par les flots de sang qu'ils perdent. En peu d'instants le Lusitain défait les troupes de Grenade qui tombent et se dispersent devant lui sans que l'acier dont elles sont couvertes puisse les défendre.

« Alphonse ne se contente pas de ce succès : il vole au secours du roi de Castille, encore aux prises avec le maître du Maroc. Après cette réunion des deux souverains, la fortune ne doute plus du parti qu'elle doit suivre ; tous les descendants d'Agar sont taillés en pièces ou mis en déroute. Jamais le soleil, qui se retirait alors dans l'humide palais de Thétis, n'éclaira plus complète victoire : il périt moins de Cimbres dans la journée mémorable où Marius fit boire à ses soldats des eaux teintes du sang de leurs ennemis, et Bellone fut plus avare de meurtre et de carnage quand Annibal remplit trois boisseaux des anneaux pris aux illustres Romains qu'il avait sacrifiés à sa haine mortelle. Et toi, noble Titus, s'il est vrai qu'au siège de Solyme tes puissants efforts firent descendre aux noirs rivages du Cocyte autant d'Hébreux que vous venez d'y jeter d'Agareniens, c'est que ton triomphe, comme le nôtre, n'est dû qu'à la protection divine.

« De retour en Portugal, Alphonse s'apprêtait à jouir en paix des lauriers et de la gloire conquis, quand une catastrophe déplorable vint troubler le repos de sa vie. Étrange et funeste événement, qui fit voir aux Lusitains désolés une beauté charmante accablée sous

le poids d'une indigne rigueur pendant sa vie, et déclarée reine après sa mort. C'est toi, cruel amour, c'est toi seul qui causas son trépas, barbare tyran des humains ! Les larmes de tes sujets ne devraient-elles pas te suffire pour éteindre ta soif, et faut-il que tes autels soient arrosés de leur sang ?

« Sur la rive de Mondego, douce Inès, tu goûtais la paix solitaire et ta bouche enseignait aux échos des forêts et des monts le nom chéri que tu portais gravé dans ton cœur, le nom de ton prince dont la présence te donnait le bonheur, et dont l'absence, si courte qu'elle fût, te coûtait tant de pleurs ! Et lui, s'il ne te voyait pas, le souvenir délicieux des instants passés près de toi remplissait son cœur et te répondait de sa tendresse. Loin de tes beaux yeux, tout ce qu'il voyait lui retraçait ton image, et la nuit, le fantôme exquis de songes ravissants réveillait son ardeur, tandis que sa pensée s'envolait le jour avec ses soupirs vers tes charmes. Pour toi seule, aimable Inès, le fidèle don Pèdre refusait constamment le cœur et la main des princesses les plus illustres et des beautés les plus séduisantes. Le Roi oppose à cette passion profonde le murmure de ses sujets qui veulent voir son fils s'engager par la foi de l'hyménée, et bientôt il décide avec inflexibilité que cette tendre faiblesse est un crime. La malheureuse Inès périra puisque la mort seule peut rompre la chaîne qui tient don Pèdre captif de sa beauté ! Quelle fureur put faire tomber le bras de ce grand roi sur la tête de l'infortunée, qui n'avait

pour se défendre que ses larmes, et comment cette épée redoutée des Maurasiens n'eut-elle pas horreur de se baigner dans le sang d'une femme ?

« Les ennemis d'Inès, sans pitié, la traînent devant le roi, qui ne peut voir sans émotion sa jeunesse, ses charmes et son malheur ; déjà la compassion s'est glissée dans son cœur, mais les cris sauvages et bruyants du peuple raniment son courroux. Inès s'effraye moins de la mort que de la solitude, et du malheur qui va frapper son prince et les fruits de son amour : elle lève avec angoisse vers le ciel ses yeux baignés de pleurs, les yeux seulement, car ses belles mains sont enchaînées et restent immobiles. Elle regarde ensuite ses enfants, auprès d'elle : aussi tendre mère que vertueuse épouse, elle redouble ses pleurs à leur aspect, le sort fatal qui les menace la fait frémir, et son cœur déborde d'amertume et de douleur. Elle rompt enfin le silence et parle ainsi au roi : « S'il est vrai que la terre renferme des bêtes féroces et des oiseaux de proie qui, cruels par nature, peuvent s'attendrir pour de faibles enfants, comme la mère de Ninjas et les deux fondateurs de Rome, jetez sur ces malheureux orphelins, vous qui semblez humain, bien que vous fassiez périr une femme dont le seul crime est d'avoir obéi à qui faisait battre son cœur, un regard de pitié : que leur innocence, sinon la mienne, vous désarme. Vous m'envoyez à la mort, soyez satisfait ; mais si votre clémence égale votre vaillance, si vous savez faire grâce de la vie à ceux qui n'ont pas mérité de la

perdre, comme vous savez donner la mort aux fiers Agaréniens dans l'ardeur des combats, exilez-moi, plutôt que de verser mon sang, dans quelque misérable retraite, dans la froide Scythie, ou dans les brûlants déserts de l'Afrique, confinez-moi dans le séjour des tigres et des lions, j'éprouverai si je ne trouve pas chez eux la pitié qui m'est refusée par les hommes. Là, au milieu des pleurs et des soupirs, et le cœur plein de celui pour qui l'on me condamne au supplice, j'élèverai mes enfants ; leur vue sera l'unique consolation d'une mère plus tendre encore qu'elle n'est malheureuse. »

« Saisi d'une compassion sincère, Alphonse eût voulu pardonner à Inès, mais le peuple s'y oppose ; il faut céder au destin rigoureux qui frappe l'innocente victime : les barbares qui ont conseillé au roi ce meurtre abominable tirent leurs épées pour l'exécuter eux-mêmes ; l'aveugle fureur qui les emporte ne leur permet pas de prévoir le châtement qui tombera tôt ou tard sur leur tête. L'un frappe ce cou d'albâtre qui soutenait le plus beau visage que l'amour ait jamais adoré, l'autre perce avec sauvagerie ce sein si parfait qui eût attendri les cœurs les plus impitoyables, troupe lâche et sanguinaire qui déploie tant d'audace contre une femme ! Tel autrefois Pyrrhus porta le poignard au flanc de la charmante Polyxène, mais la cruauté du Grec fut moins odieuse, puisqu'il obéissait à l'ombre de son père.

« Astre radieux du jour, si l'horreur du festin de

Thyeste te força jadis à voiler ta lumière sous des nuages impénétrables, osas-tu assister au trépas de la vertueuse Inès ? Le crime de ses meurtriers égale celui d'Atrée ; retourne en arrière et couche-toi dans l'Orient ! Inès meurt : sa bouche froide et pâle prononce le nom de son cher don Pèdre, en exhalant le dernier soupir. Comme la fleur touchée brutalement par la bergère insouciante perd ses brillantes couleurs, ainsi le teint éclatant de la belle Inès s'efface avec la mort. Les filles du Mondégo la pleurèrent longtemps, et pour perpétuer le souvenir de sa vertu, de sa tendresse et de ses malheurs, elles firent de leurs larmes une source qui s'appelle encore la Fontaine d'Amour.

« Bientôt la mort d'Inès fut vengée ; ceux qui l'avaient causée, dès que don Pedre monte au trône, prennent la fuite et se cachent dans la Castille pour se dérober à son ressentiment ; mais Némésis, implacable, les suit à la trace ; le Castillan les livre au Lusitain qui les fait expirer dans les tortures, juste châtiment de leur barbarie. Ce roi fut la terreur et le fléau du crime : protégé par sa justice, le faible méprisa l'oppression du plus fort, et l'innocence releva le front sans craindre les noires pratiques de ses ennemis. Alcide et le vaillant Thésée se rendirent moins redoutables aux brigands dont ils purgèrent la terre, que don Pèdre à ceux dont il délivra le Portugal.

« De ce don Pèdre si vaillant et si juste naquit le faible don Fernand, prince efféminé, qui laissa son

royaume devenir la proie de la Castille. Dans ces temps déplorables les Portugais, habitués jadis aux plus pénibles conquêtes, ne retrouvaient ni la force, ni la volonté pour défendre leurs propres foyers, soit que la colère céleste voulût châtier le peuple pour la faute de son roi, qui avait enlevé à son époux légitime la charmante Léonor et s'était uni à elle par un lien sacrilège, soit qu'à l'exemple de son roi, qui sacrifiait l'honneur de son nom à une passion criminelle, ses sujets, plongés dans la mollesse, ne connussent plus le prix de la vraie gloire. Sans doute même le Portugal s'abaissa dans cette double influence : la Providence punit toujours l'adultère qui s'abrite sous la couronne royale et brave dans cet asile sacré la justice des hommes. L'enlèvement d'Hélène alluma le flambeau qui réduisit Troie en cendres ; Appius et Tarquin virent leur grandeur ruinée pour prix de leurs déportements. Et l'amour coupable énerve les cœurs des grands, mille expériences fameuses l'attestent. La valeur du fils d'Alemène s'épuise aux pieds de la belle Omphale, sous un travestissement honteux ; Marc Antoine prend la fuite, et cède la victoire avec infamie pour ne pas se séparer de son idole ; et toi, fier enfant de Carthage, tu perds tes forces dans les délices de Capoue, tu n'es plus le terrible Annibal dont le nom seul épouvantait les Romains, tes soldats ne trouvent dans leur chef que l'esclave d'une femme !

» Amour, voilà ton ouvrage : rien n'échappe à tes

traits d'autant plus sûrs qu'ils sont trempés d'un doux poison qui rend charmantes leurs piqures. Peut-on éviter les pièges que tu tends entre les roses et les lis d'un beau visage ? Moins funeste était la tête de Méduse, qui ôtait le sentiment avec la vie. Mais le charme de la beauté nous laisse vivre pour nous faire sentir le poids de la chaîne ! Malheureux don Fernand, si l'horreur de tes fautes peut être excusée, c'est par les attraits de Léonor et par ta tendresse : si tu fus coupable, l'amour seul en fut cause. »

CHANT IV

« Après les épouvantes des flots en tumulte et des mugissements de Borée pendant les ténèbres de la nuit, le matelot peut saluer avec joie l'aurore naissante présageant par ses sourires la paix d'un jour sans nuages; une douce confiance succède à ses frayeurs et l'espoir rentre en son cœur. Tels furent les Portugais quand la Parque eut mis fin au règne de don Fernand. Beaucoup déploraient les violences et l'injustice de ce faible monarque, n'aspirant qu'à secouer le joug de ces tyrans domestiques et à se venger des outrages de la Castille. Leurs vœux furent exaucés quand monta sur le trône l'invincible don Juan, fruit des amours de don Pèdre et de la belle Thérèse du Laurens.

« S'il ne tenait pas du sang son droit à la couronne, il le méritait par sa vaillance. Les dieux, qui la connaissent et qui veulent qu'elle triomphe, découvrent

aux Lusitains leur volonté, leurs desseins par des prodiges. Dans Évora, une enfant qui n'était en âge que de pousser des cris inarticulés se dresse dans son berceau et tend ses petites mains vers le ciel en prononça distinctement ces mots : « Portugal ! Portugal ! c'est le prince don Juan qui doit être ton roi ! »

« Le peuple tout entier ne respirait alors que la vengeance ; la haine et la fureur parcouraient, les cheveux épars, nos tristes provinces. Armées du flambeau des Euménides, ces divinités impitoyables se livraient sans frein et sans relâche aux barbaries les plus monstrueuses ; on massacre les amis et les parents de la reine Léonor aussi bien que ceux du comte Audeiro, qu'une intime liaison attachait à cette princesse depuis que la mort du roi son époux lui laissait la liberté du veuvage. Le comte même est massacré sous les yeux de sa maîtresse qui s'épuisait en vains efforts pour le sauver. Sa mort est suivie de celle de plusieurs autres ; le feu terrible allumé dans Lisbonne n'épargne rien de ce qu'il atteint ; l'un est précipité du sommet d'une tour comme autrefois le malheureux Astyanax ; l'autre, après être resté longtemps la risée de la populace, est mis en pièces et déchiré dans les rues. Sous prétexte de purger l'État des favoris qui le tyrannisent, chacun satisfait ses inimitiés privées : des milliers d'innocents en deviennent les victimes : la piété, la vertu, la sainteté des mœurs sont une faible sauvegarde.

« On peut oublier désormais les cruautés dont Rome

fut le théâtre au temps du féroce Marius et du sanguinaire Sylla : les atrocités qui désolent le Portugal sont encore plus néfastes. Léonor ne peut subir le meurtre de Fernand sans avouer publiquement les liens qui l'unissaient à lui : son désespoir éclat , et elle appelle sur les bords du Tage, pour se venger, le Castillan, l'époux de sa fille Béatrix, à qui cette alliance donne des droits à briguer la couronne de Lusuz.

« Le roi de Castille saisit l'occasion et fait proclamer que sa femme est la seule héritière du trône de Portugal, comme fille unique de don Fernand et de Léonor. Pour appuyer ses prétentions, il rassemble sous sa bannière tous les peuples de son vaste empire, ceux qui habitent les provinces conquises sur les fils d'Agar par le fameux cid Ruy-Diaz, ceux de Léon, renommés pour leur science de l'agriculture et surtout pour leur courage, dédaigneux des périls redoutables de la guerre ; les Vandales accourent en même temps des plaines qu'arrose le Guadalquivir ; leur front rappelle la valeur de leurs aïeux. La colonie renommée des Tyriens prend aussi les armes et envoie ses soldats au roi de Castille avec des étendards où sont peintes les colonnes d'Hercule. Il en reçoit encore de Tolède, l'antique et illustre cité qui voit couler doucement au pied de ses remparts les eaux du Tage descendues en bouillonnant des monts du Cuença, et vous, Galiciens, race turbulente et inculte, vous n'êtes pas effrayés en marchant contre les Lusitains, dont vous avez souvent mesuré la vaillance ?

Viennent ensuite les Biscayens, troupe au langage barbare, mais vive, ardente, incapable de supporter l'injure : la terre de Guipuseoa et les Asturies fournissent à leurs fils le fer que produit leurs mines ; tout vole sur les pas des furies qui président à la guerre : nul de ceux qui peuvent supporter les fatigues de Mars ne reste en Aragon ni dans la ville qui doit son origine aux Scipions non plus que dans la fière Barcelone. C'est avec cette foule rassemblée que le Castillan court sus aux Portugais.

« Don Juan, qui possède en son cœur une source inépuisable d'énergie et de courage, comme autrefois l'Hercule de Palestine les tenait de sa chevelure enchantée, le brave don Juan ne s'étonne pas du nombre de ses ennemis ; il s'apprête à combattre et à vaincre avec des troupes qui ne paraissent qu'un faible détachement des armées de Castille. Mais, décidé déjà, il s'ouvre aux principaux seigneurs de son royaume, moins pour profiter de leurs conseils que pour pénétrer intimement leur pensée et s'assurer de la loyauté de leurs intentions.

« Chacun donne son avis suivant son sentiment personnel ; les uns blâment la guerre et veulent qu'on se soumette aux lois de la Castille ; ils ne s'inspirent point de l'antique valeur de Lusus, et, glacés de frayeur, ils désavouent leur patrie et leur roi : s'il le fallait, ils renieraient le dieu qu'ils adorent. L'intrépide Nun-Alvare s'indigne de leur lâcheté ; un généreux courroux s'allume en son cœur et fait briller ses

yeux qui semblent menacer la terre et les cieux. En vain voit-il ses frères et la plus haute noblesse du Portugal se ranger à l'avis opposé aux désirs de don Juan, rien ne l'arrête; il leur parle avec dureté et sans apprêt, mais avec cette franchise et cette fierté militaire qui charme l'oreille de Mars. Il tient à la main son épée redoutable qui fut dès son enfance tout son amour et tout son plaisir; il l'agite d'une façon terrible et apaise ainsi sa fureur : « Quoi! la noblesse portugaise refuse de prendre les armes pour sa patrie? Quoi! cette nation, qui fut la première de toutes pour sa valeur et ses exploits, aura donné le jour à des fils qui n'osent mettre à son service ni leur force ni leur courage, et, par pusillanimité, laisseront leur mère livrée à un joug infâme! Allons! n'êtes-vous plus les descendants de ces héros qui, sous la bannière du glorieux Henri, vainquirent les plus braves guerriers de la Castille et, pour marquer leur triomphe, traînèrent captifs à leurs chars tant d'illustres adversaires? Avec quels bras, sinon avec ceux de vos pères, le sage Denis et son noble successeur avaient-ils donc terrassé ces mêmes peuples qui vous font trembler d'effroi? Ah! si don Fernand, par sa faiblesse ou par son crime, a pu amollir votre courage, montrez-vous au moins dignes de ce nouveau prince! Marchez sur ses pas à la victoire, et cette multitude qui vous paraît si redoutable se dispersera devant vous. Mais si l'honneur ne vous touche plus, si rien ne peut calmer vos vaines alarmes, fuyez, enchainés par une terreur ser-

vile, et ce que vous n'osez essayer je l'entreprendrai seul, assisté de mes vassaux et à l'aide de cette épée vengeresse, — il tire le fer hors du fourreau en disant ces mots : — Je serai seul à défendre cette terre et, avec une fidélité que vous n'aurez pas déployée à son service, je la délivrerai des dangers qui la menacent. Vous n'en serez que les témoins. Sans vous on peut vaincre, sans vous l'orgueil de la Castille sera humilié, et quiconque s'élèvera contre son roi expiera sa témérité ! »

« Scipion ne parlait pas avec moins de véhémence quand il voyait la jeunesse, réfugiée dans Canuse après la cruelle défaite de Cannes, se résigner à capituler devant Annibal. Il sut combattre l'affolement de cette troupe débandée et la forcer à jurer sur son épée qu'elle ne déserterait jamais l'aigle romaine et qu'elle succomberait jusqu'au dernier pour la défendre. Le discours du vaillant Nun-Alvare a le même succès ; les derniers mots raniment le courage ébranlé dans le cœur des Portugais et remplace la terreur qui les glaçait par l'audace bouillante. Ils montent à cheval et, agitant avec fierté leurs armes et leurs javelots, ils s'élancent en criant : « Vive le roi glorieux qui sauve la liberté de la Patrie ! »

« Le peuple s'apprête avec ardeur à combattre, chacun se hâte et se met à l'œuvre : l'un nettoie ses armes qu'une longue paix a couvertes de rouille, l'autre garnit son casque et l'orne d'un panache neuf ; l'autre éprouve la force de sa cuirasse ; les amants prennent

les couleurs de leur maîtresse et font broder sur leurs vêtements les devises de l'amour.

« Don Juan quitte avec ses troupes la charmante ville d'Abrantès, où les eaux du Tage, qui la baignent au sortir de leur source, tempèrent par une délicieuse fraîcheur les feux de la canicule. L'avant-garde marche sous les ordres d'un homme digne de commander les armées innombrables qui passèrent l'Hellespont avec Xerxès. C'est Nun-Alvare, le fléau des Castillans, comme Attila fut jadis celui des Franes et des Italiens. L'aile droite a pour chef un guerrier du nom de Rodrigue de Vasconcellos, la gauche est dirigée par Vasquez d'Almada : le royal fanion s'élève majestueusement dans les airs près de l'invincible don Juan, qui conduit le centre et l'arrière-garde. Rassemblées sur les murailles de la ville, les mères, les sœurs, les tendres maîtresses et les pieuses épouses s'abandonnent à la douleur en voyant partir ce qu'elles aiment. La crainte les torture, l'espoir les soulage, et leurs vœux mille fois répétés implorent la conservation des être chéris dont elles redoutent la perte.

« Déjà nos escadrons belliqueux sont en présence de l'armée castillane, qui pousse un cri formidable en nous voyant approcher. En se mesurant du regard, chacun doute déjà de l'issue de la lutte : le Portugais, en présence du nombre des Espagnols, l'Espagnol, en constatant l'intrépidité des Portugais. C'était dans la saison brûlante où le soleil visite la belle constellation d'Astrée : Cérès avait renfermé ses richesses

dans les granges du laboureur et Bacchus annonçait au vigneron l'heureux moment de presser le raisin. Les trompettes, les fifres, les tambours donnent, des deux parts, le signal du combat. Un bruit sinistre, affreux, terrible, s'étend et se répand dans toute la région; le sommet du mont Artabre en est ébranlé, la Guadiana, saisie d'effroi, remonte vers sa source, les eaux du paisible Douro s'arrêtent comme celles du Tage et osent à peine poursuivre leur cours vers le royaume d'Amphitrite. Les mères, éperdues, serrent leurs enfants contre leur sein; on dirait que la nature entière s'écroule.

« Combien de visages pâlisent! Combien de guerriers, et des plus braves, se sentent pénétrés d'une secrète horreur aux approches de cette lutte épouvantable! C'en est fait! les deux armées sont aux prises: les uns sont animés par l'ambition d'une glorieuse conquête; les autres sont enflammés d'ardeur pour la défense de leur patrie. Nun-Alvare, le premier, fond sur les troupes de Castille; le premier, il signale sa valeur. Tout ce qu'il frappe tombe; bientôt le sol est jonché, autour de lui, d'Ibériens morts ou mourants. Une nuée de flèches s'abat et, renversés pêle-mêle, hommes et chevaux font gémir la terre à force de chutes.

« De nouveaux combattants remplacent sans relâche ceux que Nun-Alvare a immolés. Il voit, spectacle funeste, ses propres frères s'avancer contre lui; mais il oublie les liens du sang qui l'unissent à ces traitres,

qu'il ne reconnaît plus pour des frères depuis qu'ils sont les ennemis de son souverain. D'autres rebelles sont au premier rang de l'armée espagnole; ainsi, sous les étendards de César et de Pompée, les plaines de Pharsale virent jadis la nature étouffée par les fureurs de la guerre civile. O Sertorius, ô brave Coriolan, ô fier Catilina! vous tous qui conspiriez la ruine de votre patrie, si les supplices que vos forfaits vous condamnent à subir au sombre séjour des mânes vous semblent trop sévères, apprenez à l'affreuse Tisiphone que le Portugal a produit des traîtres qui vous égalaient!

« La multitude d'ennemis qui se succèdent constamment, comme des flots, rompt enfin cette avant-garde. Nun-Alvare est enveloppé et harcelé de toutes parts. Le lion d'Afrique, attaqué dans les monts de Centa par la foule des chasseurs maurusiens, indomptable, semble se recueillir en lui-même pour ranimer sa colère : il promène fièrement sa vue autour de lui, puis, rugissant de fureur et devenu plus terrible encore par le danger qui le menace, il ne fuit pas, mais se jette sur la forêt des lances hérissées contre lui. Tel Nun-Alvare apparaît au milieu des Espagnols : plus il rencontre d'ennemis, plus il en abat; beaucoup de ses compagnons succombent : contre une telle multitude la vaillance est en défaut.

« Un javelot mortel perce la poitrine de Gyalde, malgré le bouclier qu'il vient d'arracher à Pérès, un des enfants de la Castille les plus courageux; Pérès, en

mordant la poussière, voit expirer son vainqueur. Don Duarte et don Pedro succombent après s'être longtems signalés sur les Brigiens ; Bragance les vit naître ; tous les deux sont jeunes, avides de gloire ; amis inséparables pendant leur vie, la Parque ne les sépare pas ; le coup fatal les fait tomber l'un sur l'autre, et c'est dans les bras l'un de l'autre qu'ils rendent le dernier soupir. Lope et Vincent de Lisbonne avaient résolu de mourir ou d'effacer par leurs exploits tous les héros qui s'illustreraient dans cette guerre : ils sont victimes de leur noble ambition. Alphonse, monté sur un cheval blanc fougueux, répand autour de lui le carnage et l'effroi ; enfin, cinq Espagnols l'accablent et le livrent aux mains de cinq autres des leurs qu'il a tués. Trois coups de lance étendent à terre le fameux Hilaire ; l'approche de la mort ne trouble pas son grand cœur, et s'il regrette la vie qu'il perd au printemps de ses années, c'est parce qu'il ne verra plus la belle Antonia dont il est éperdument amoureux. Une vapeur glacée obscurcit ses yeux ; il veut prononcer le mot de celle qu'il adore, mais la moitié est coupée et il emporte la fin en mourant.

« Don Juan est partout, voit tout et s'expose à tout pour encourager les siens par sa présence et par ses discours ; il découvre bientôt le péril extrême qui menace Nun-Alvare. Il en frémit : il s'élanee à la tête d'une compagnie belliqueuse attachée à ses pas. La lionne est moins terrible lorsqu'elle a perdu ses petits, enlevés par un berger, pendant qu'elle cher-

chait leur nourriture. Écumant de rage et furibonde à cet aspect, elle oublie tout et court à la poursuite du ravisseur; ses rugissements font trembler les sept montagnes jumelles qui s'élèvent dans les plaines de la Massylie. Tel l'invincible don Juan vole au secours de son avant-garde, qui va succomber sous le nombre des Espagnols. « Chers et vaillants soutiens
« de ma couronne, s'écrie-t-il, généreux guerriers,
« c'est en ce jour qu'il faut déployer votre courage. La
« liberté portugaise est entre vos mains; songez à la
« défendre. Voyez votre roi, maintenant votre cama-
« rade, se jeter au milieu des lances, des épées, des
« flèches, et suivez-le dans la route qu'il vous trace. »

« Il dit, et, d'un bras dont les coups sont inévitables, il pousse son javelot contre le fier Maldonat. La mort part avec le trait : Maldonat tombe frappé d'une large blessure et son cheval se renverse sur lui.

« L'exemple et les paroles de don Juan animent les Portugais : une noble honte répand son feu sur leurs visages; ils rougissent de penser que leur valeur ait pu faiblir un instant. Tous se disputent la gloire d'affronter les périls de Bellone; ils rompent mailles et cottes, percent et déchirent la poitrine de leurs ennemis; le fer étincelle sur les armures qu'il atteint. Mars s'irrite, la mêlée devient acharnée; les fils de Lusitane donnent et reçoivent des coups mortels avec la même indifférence que si le jour leur devenait un objet de mépris. Le grand maître de Compostelle et celui de Calatrava, après s'être distingués par des

exploits incroyables, descendant en frémissant aux sombres rivages; ils y sont suivis bientôt par les traîtres Percires, qui expirent en maudissant le ciel et la fortune. Velasquez et Sanchez, natifs de Tolède, l'un habile aux exercices de Diane, l'autre à ceux d'Apollon; Gabbès, dit le Soldat-sans-Peur; Montanches, Oropesa et Mondenedo, tous les six d'une valeur éprouvée, périssent de la main du jeune Antonio, qui porte dans le combat plus d'adresse ou plus de bonheur qu'eux. Guevara, homme vain et nourri dans l'indolence, se teignait les bras et le visage dans le sang des morts qu'il trouvait étendus sur la poussière; à l'abri de cette misérable feinte, il prétendait passer pour un guerrier redoutable et publiait à haute voix le nombre des ennemis qu'il avait abattus; don Pedro l'interrompt d'un coup d'épée; Guevara perd la vie, sa tête, pleine des fumées d'un orgueil ridicule, bondit loin de son corps, qui reste noyé dans son propre sang, juste et terrible châtiment de ses impostures. Carrillo, Robledo, Juan de Lorca, Salazar de Séville et d'autres dont la renommée n'a pas conservé les noms, tombent en foule dans les abîmes ténébreux où Cerbère effraye les ombres par ses aboiements. Le démon de la guerre, pour mieux humilier en ce jour la fierté des Espagnols, renverse l'étendard royal de Castille aux pieds des Portugais; cet étendard fameux, redoutable, est honteusement foulé aux pieds par le vainqueur.

« Alors les Ibériens, exaspérés, recommencent la

lutte avec une nouvelle ardeur : la rage, le désespoir, les cris, le sang, la mort qui déchaîne sa fureur de mille manières diverses font contempler au soleil un tableau plus hideux même que l'enfer. Malgré tous ses efforts, le Castillan succombe enfin ; sa défaite ruine ses ambitieux desseins et il abandonne le champ de bataille, déroband par une fuite rapide sa vie au glaive exterminateur qui la menace. Les débris de son armée le suivent ; la crainte leur donne des ailes ; abattus, mornes, consternés, ils emportent au fond du cœur un regret amer des richesses, des parents et des amis qu'ils ont perdus dans cette fatale journée, et soupirent de honte et de colère. Les uns maudissent et couvrent d'imprécations celui qui, à l'enfance du monde, enseigna aux humains le funeste usage des armes ; d'autres accusent la soif de régner qui sacrifie le misérable peuple à la grandeur des princes, soif déplorable qui plonge dans la douleur éternelle tant de mères et d'épouses. Selon l'usage, don Juan reste sur le champ de bataille, et rend grâce de sa victoire au Dieu puissant qui la lui a décernée. L'infatigable Nun-Alvare, qui ne respire que la guerre et ne connaît d'autres moyens que les armes pour illustrer son nom, traverse le Tage, cueille de nouveaux lauriers dans les plaines de l'Andalousie et fait tomber devant lui les étendards de Séville avec ceux d'autres provinces que Mars livre à ses coups. Accablés par tant d'orages, les Espagnols gémissaient sous le poids de leur malheur, quand un doux hyménée vint enfin

rétablir la concorde entre les deux couronnes. Les deux rois épousèrent deux sœurs illustres et gracieuses nées sur les rives de la Tamise ; à leur aspect, Bellone se replonge dans les abîmes de l'enfer, et la paix longtemps souhaitée par les malheureux peuples leur prodigue à pleines mains l'abondance et les plaisirs qu'elle fait éclore.

« Mais don Juan, qui méprisa toujours le repos et la mollesse, souffre avec impatience que son courage reste oisif à l'ombre des oliviers ; n'ayant plus d'ennemis à combattre en Europe, il va en chercher d'autres sur les côtes de l'Afrique : c'est le premier de nos rois qui ait porté la guerre jusque dans les brûlantes retraites des Lybiens ; il couvre de ses vaisseaux l'humide séjour de Thétis et s'avance vers le détroit fameux où Alcide fixa les limites de ses travaux et de sa gloire. Bientôt ses étendards victorieux se déploient sur la cime du mont Abyla ; bientôt la noble Ceuta lui ouvre ses portes ; le Maure, impuissant à la défendre, l'abandonne en frémissant de honte et de fureur. Désormais, cette heureuse conquête garantit l'Espagne contre tous les perfides qui voudraient imiter la trahison de Julien.

« Jalouse du bonheur des Lusitains, la Parque ne leur laissa pas aussi longtemps qu'ils le désiraient ce héros magnanime. Il meurt plus chargé de lauriers que d'années, et va prendre sa place à la cour de l'Olympe parmi les dieux. Ses enfants héritent de ses vertus ; mais don Édouard, qui lui succède, n'hérite pas de sa

fortune : son règne est marqué par des revers, selon l'arrêt du destin, qui ne permet pas que les hommes jouissent d'une félicité constante : l'amertume suit le bonheur, la vie, comme une onde changeante, passe aisément du calme à la tempête. Don Édouard voit son généreux frère, le glorieux et brave Fernand, languir dans l'horreur d'une funeste captivité. C'est l'amour de la patrie qui a jeté dans les fers ce prince se livrant lui-même aux Sarrasins pour sauver les Portugais d'une perte irréparable ; moins soucieux de sa générosité que de la paix publique, il se condamne à ne jamais briser ses chaînes plutôt que de rendre Ceuta aux petits-fils d'Agar. Codrus et Régulus se sacrifièrent à l'intérêt d'Athènes et de Rome ; Codrus donna sa vie et Régulus sa liberté. Fernand immole l'une et l'autre pour la gloire de sa patrie ; Curtius et les Décius, que l'univers admire, n'en firent jamais autant.

« Ceignant le diadème après l'infortuné don Édouard, Alphonse soutient par de brillants exploits un nom qui fut toujours heureux pour le Portugal ; il marche sur les traces du héros de Tyrinthe et soumet par les armes les lieux où les Hespérides cultivèrent jadis des jardins célèbres par leurs fruits d'or. Les Mauritains gémissent encore aujourd'hui sous le joug dont les chargea le conquérant ; les palmes et les lauriers immortels qui parent son front sont la marque des victoires qu'il remporta sur les peuples belliqueux lorsqu'ils essayèrent de défendre contre lui les redou-

tables remparts d'Alcazer, de Tanger et d'Arzille, témérité vaine, dont ils subirent la peine en voyant les tours de leurs forteresses s'abaisser devant le vainqueur. Cette expédition ajouta un éclat nouveau à la gloire des Portugais : plusieurs firent des prodiges qui ne peuvent être dignement célébrés que par les Muses elles-mêmes.

« De retour des rives d'Afrique, Alphonse tourna ses armes contre don Fernand d'Aragon : tous deux prétendaient au trône de Castille et leur ambition fit d'eux des rivaux. Digne fils d'Alphonse, don Juan ne peut se résigner à languir dans le repos, pendant que son père affronte les dangers : il quitte le palais où les délices l'environnent, il vole au secours de l'auteur de ses jours. Bientôt les deux armées se rencontrent et se heurtent l'une à l'autre avec une égale impétuosité : le succès de la bataille est douteux ; les troupes dirigées par Alphonse sont mises en fuite, celles qui marchent sous les ordres de don Juan rompent les rangs des Espagnols et les massacrent ; aucun des deux partis ne peut se plaindre d'un revers complet, ni d'un avantage décisif. Le roi se retire avec perte et le prince triomphant passe une journée entière sur le champ de bataille. Ainsi Octavien fut vaincu jadis tandis que son collègue Antoine restait vainqueur dans les plaines de Philippes où tous deux luttaient pour venger la mort de son père.

« Quand la Parque eut voilé d'une nuit éternelle les yeux d'Alphonse, don Juan lui succéda et devint notre

treizième roi. Il fut le premier qui, pour sauver sa mémoire des ténèbres de l'oubli, conçut la haute pensée de découvrir les contrées où se lève l'aurore et où je dois aller. Animé de cette noble ambition, ce prince cherche de tous côtés des lumières pour préparer ses plans : ses envoyés parcourent l'Espagne, la France et l'Italie et s'embarquent enfin dans le port de cette cité fameuse où Parthénope reçut la sépulture et qui fleurit aujourd'hui sous la domination espagnole après avoir longtemps été le jouet des caprices du sort. En quittant Naples, les voyageurs portugais fendent les flots de la mer Sicilienne et vont relâcher sur les rivages qui furent témoins du meurtre de Pompée. De là ils se rendent à Memphis, traversant les heureuses contrées où les débordements du Nil font naître l'abondance ; ils pénètrent en Éthiopie où ils voient avec une agréable surprise des autels élevés au dieu qu'ils adorent, puis ils voguent sur les ondes Érythrées, que les enfants d'Héber franchirent sans navire, en laissant derrière eux les monts Naba-théens, antique séjour du premier fils d'Ismaël, les plaines de Saba, que la mère d'Adonis enrichit de ses précieux parfums, et les trois Arabies ; ils entrent dans le golfe Persique, où le nom de Babel subsiste encore malgré tant de siècles accumulés l'un sur l'autre. C'est là que le Tigre et l'Euphrate, qui se glorifient de leur source, unissent pompeusement leurs eaux. Parvenus dans ces contrées fameuses, les Lusitains retournent sur le vaste Océan, bravant les périls

qui firent reculer Trajan. Enfin, après avoir vu les Caramans, les Gédrosiens et d'autres nations inconnues en Europe, ils meurent avant de pénétrer jusqu'aux bords de l'Inde, et la rigueur du sort ne laisse rentrer aucun d'eux dans sa patrie!

« La faveur divine réservait, paraît-il, l'honneur de cette entreprise au généreux Manuel, qui règne après lui sur le Portugal et qui a hérité des vertus de don Juan en même temps que de sa couronne. Dès qu'il fut élevé au rang suprême, la noble ambition d'illustrer sa mémoire s'empara de son cœur. Une nuit où il méditait divers moyens d'augmenter son empire et de remplir dignement les devoirs de sa naissance, le sommeil vint lui fermer les yeux à l'heure où les étoiles commencent à disparaître pour faire place à l'aurore. Tandis que ses yeux étaient assoupis dans le repos, son esprit veillait toujours; Morphée lui apparut sous une forme mystérieuse qui cachait d'importantes vérités. Il lui sembla d'abord qu'il s'élevait si haut que sa tête atteignait les sphères célestes; de là il voyait différents mondes et des peuples étranges qui excitaient son admiration. Ayant tourné ses regards du côté des pays orientaux, il découvrit deux fontaines abondantes et limpides qui prenaient leur source dans deux montagnes escarpées dont la cime s'élevait jusqu'à la région des nuages. Une multitude prodigieuse d'oiseaux et d'animaux de toute espèce habitait ces montagnes qui étaient recouvertes de pâturages et de forêts aux profondeurs inacces-

sibles, véritable séjour du silence et de la solitude ; on comprenait bien qu'aucun mortel n'y avait pénétré depuis l'âge d'or.

« Du sein des fontaines le roi vit sortir deux vieillards qui s'avançaient vers lui avec majesté. Leur aspect était vénérable, mais inculte et sans parure ; ils avaient le teint brun, la barbe longue, hérissée ; de la pointe de leurs cheveux tombaient des gouttes d'eau qui ruisselaient sur tous leurs membres ; leurs fronts étaient couronnés de feuillage et de plantes qui ne poussent pas sous le ciel de l'Europe. Un d'eux semblait fatigué ; son air annonçait qu'il venait de plus loin que du lieu apparent de sa source ; tel Alphée, se rendant des plaines d'Arcadie en Sicile, sous la terre, pour aller embrasser la gracieuse Aréthuse.

« Celui-ci, qui était le plus grave, éleva sa voix et parla au généreux Manuel en ces termes : « Prince, à qui le destin promet l'empire d'une grande partie de l'univers, il est temps que nous recevions ta loi et que nos tributs t'enrichissent. Nous sommes les fleuves fameux dont la renommée célèbre les merveilles. Jusqu'à ce jour, nous ne fûmes jamais complètement domptés ; c'est à toi que les dieux réservaient l'honneur de nous assujettir. Je suis le Gange ; mes eaux prennent leur source dans la contrée délicieuse où devaient s'écouler sans trouble et sans amertume les jours du premier homme ; celui qui m'accompagne est l'Indus, le père et le roi des plus

illustres naïades de l'Orient. Il t'en coûtera du sang pour conquérir son rivage ; mais enfin ta persévérance triomphera et tous les peuples que tu vois subiront le joug de Lusus. »

« L'auguste fleuve, achevant son discours, disparaît ainsi que son compagnon ; Manuel, au réveil, ne peut surmonter son étonnement et son émotion ; en même temps Phébus dissipe les ténèbres qui enveloppaient la terre et, du haut des cieux, ajoute un nouvel éclat aux richesses de Flore. Le roi fait assembler son conseil et lui fait part de ce qu'il a vu en songe ; chacun est pénétré d'admiration, de joie et d'espérance ; on se décide à suivre l'avis des dieux : on équipe une flotte et Manuel me désigne pour la commander. Vit-il sur mon visage l'expression de l'ardeur qui m'animait ? Je l'ignore ; depuis longtemps ma pensée s'élevait vers cette entreprise et mon cœur m'en faisait présager le succès. « Gama, me dit le roi, les chemins de la gloire sont hérissés de peines, de fatigues et de travaux ; qu'importe ! pour acquérir un grand nom, il est beau d'affronter les redoutables périls. Quand la Parque nous arrête dans la brillante carrière de l'honneur, la courte existence que nous perdons est suivie d'une immortalité mille fois plus précieuse. C'est sur toi que j'ai jeté les yeux pour t'envoyer à la découverte des Indes. Les dangers qui t'attendent sont dignes de ton courage et tu les braveras sans hésitation, j'en suis sûr, pour me satisfaire. — Sire, dis-je à ces mots en interrompant mon souverain, le fer, la

flamme, la glace, rien ne peut me troubler quand votre service me réclame ; si j'ai quelque regret à exprimer en raison de la faveur que vous m'accordez, c'est de n'avoir qu'une vie à exposer pour vous. Imaginez des travaux pareils à ceux dont Enrysthée chargea le fier Alcide ; ni le lion de Cléone, ni les oiseaux de Stymphale, ni l'hydre de Lerne, ni le sanglier d'Erymanthe ne pourraient m'intimider. S'il le fallait, vous me trouveriez prêt à descendre au sombre séjour où le Styx arrose l'empire de Pluton ; mon cœur et mon bras, je le sens, demanderaient des épreuves plus terribles encore pour la gloire de mon roi. »

« L'illustre monarque, touché de mon zèle, me témoigne sa munificence et sa bonté, applaudit à mon empressement, et chacune de ses paroles porte au fond de mon cœur un trait de flamme qui m'anime d'une ardeur nouvelle. Mon frère bien-aimé, Paul de Gama demande à m'accompagner ; le brave Coello imite son exemple. Tous les deux aiment la gloire, tous les deux sont infatigables au travail, expérimentés dans les armes et d'une prudence consommée.

« Bientôt, je réunis une troupe nombreuse de jeunes gens qui brûlent de signaler leur valeur en partageant les périls que je dois courir. Manuel leur prodigue ses bienfaits à pleines mains et les soldats, jusqu'au dernier, reçoivent des marques de sa libéralité. Il les exhorte, avec cette douce parole qui donne tant de charme au langage des rois. On accourt, on se

hâte de mettre la flotte en état, comme jadis les Minyens, pour conquérir la Toison d'or, s'embarquèrent sur ce vaisseau fameux qui rendait des oracles et qui affronta l'Euxin.

« Déjà les vaisseaux sont prêts dans le port de Lisbonne, où les eaux pures du Tage se mêlent au flots salés de Neptune. Je vois sur les rivages un mouvement qui réjouit les cœurs avides d'honneur et de gloire : tous jurent de me suivre jusqu'aux confins de l'univers. Notre commune audace redouble à l'aspect des navires légers et bien équipés : leurs bannières et leurs pavillons voltigent magnifiquement au gré d'un vent paisible, comme s'ils devaient aller briller un jour au rang des astres avec le vaisseau de Jason.

« Munis de tout ce qui nous est nécessaire pour un tel voyage, nous implorons le secours du ciel contre les périls qui mettent sans cesse l'image de la mort devant les yeux du marin. Nous offrons notre encens et nos prières à la divinité souveraine dont les regards sont chers aux habitants des cieux, la suppliant de nous guider et de protéger notre entreprise. Pénétrés d'un zèle surhumain, nous sortons enfin du temple ; au moment de nous embarquer, un spectacle qui nous frappe jusqu'au fond de l'âme s'offre à nos regards. Je m'en souviens encore, grand roi, et à ce souvenir j'ai peine à retenir mes larmes. Tout le peuple de la ville accourait vers le rivage, s'attristant sur notre sort et nous considérant comme perdus

à jamais. Mères, amis, parents, épouses, nous arrêtent et nous embrassent. Les femmes pleurent, les hommes soupirent ; plus les uns et les autres nous chérissent, moins ils espèrent nous revoir ; leur affection craintive envisage sous un aspect lugubre les périls qui nous menacent. Ici c'est une mère désespérée qui s'écrie d'une voix lugubre : « Je t'ai élevé, ô mon fils, pour être le soutien et la consolation de ma vieillesse ; il m'était doux de penser que je mourrais entre tes bras. Pourquoi m'abandonnes-tu, cher enfant ? Tu vas être la proie des rencontres de la mer, et moi, en mourant, je subirai un supplice plus cruel que la mort même ! » Là, une jeune épouse, les cheveux en désordre, exhale sa douleur devant son mari : « Unique et cher objet de mon amour, ne sais-tu pas que sans toi la lumière du jour m'est odieuse ? Où veux-tu courir ? Reste, ne risque pas sur les flots une vie qui m'appartient plus qu'à toi. Tu me quitterais pour une gloire vaine et douteuse ? Les vents qui vont t'emporter loin de moi vont emporter aussi tout notre bonheur. Oublies-tu donc si vite, cruel, ces tendres instants, ces transports pleins d'ardeur qui faisaient tes délices et les miennes ? »

« Tels étaient les discours que nous entendions de tous côtés. Les enfants et les faibles vieillards joignaient leurs plaintes à celles des autres, l'humanité, l'amour et la nature provoquaient autour de nous les plus affectueuses démonstrations, et nous osions à

peine lever les yeux de peur de regarder ces êtres qui ne pouvaient que nous attendrir et ébranler nos résolutions. Enfin, après nous être arrachés des bras de ceux qui nous étaient si chers, nous arrivons à nos vaisseaux ; les montagnes d'alentour retentissent alors des gémissements de la foule et un déluge de pleurs court sur le sol.

« L'ancre n'était pas encore levée quand un vénérable vieillard, resté sur le rivage, tourna les yeux vers nous et, d'un air désolé secoua par trois fois la tête et éleva la voix en tremblant pour tirer de son cœur les paroles suivantes : « O fatale ambition, soif déplorable de la renommée fugitive, nourrie au souffle de l'erreur populaire, que ton pouvoir est despotique ! A quelles tempêtes, à quels genres de mort n'exposes-tu pas ceux qui suivent tes étendards ! Source de tourments et de crimes, monstre ingénieux à ravager les provinces et à ruiner les empires, tu te pares des dehors de l'honneur, mais tu n'en es que le fantôme. Si tes brillantes apparences abusent le vulgaire, c'est en profitant de son ignorance. Dans quel abîme de maux vas-tu jeter les fils de Lusur : tu leur promets un grand nom, des trésors, des trophées, des palmes éternelles, mais que de poisons et d'amertume cachent ces trompeuses perspectives ! Aveugle nation, enfants infortunés de ce fou dont la désobéissance interrompit le cours du siècle d'or pour livrer les humains aux rigueurs du feu et de l'horrible Bellone ! Si l'ambition est si puis-

sante sur vos cœurs, si vous prenez pour la vertu l'audace cruelle des guerriers et si vous attachez au mépris de la vie, ce bien précieux, une gloire éclatante, ne trouverez-vous pas près d'ici des périls dignes de vous ? Le Mauritan est à vos ports, si vous voulez combattre pour la foi ; il suit une religion qui n'est pas la vôtre. Si vous prétendez acquérir des richesses et des conquêtes, il possède des cités et d'immenses territoires ; s'il vous faut même des victoires dont l'éclat s'augmente des obstacles à surpasser, sa vaillance vous garantit que vous ne vaincrez pas sans peine. Quelle folie de chercher si loin des ennemis ! Je vois se dissiper les ténèbres de l'avenir. Je vois, malheureux Portugal, ton peuple qui t'abandonne ; je te vois affaibli par la désertion de tes fils ; tu demeures exposé aux envieux de ta gloire pendant que ceux qui ne devraient songer qu'à te soutenir trahissent tes véritables intérêts pour te parer d'un titre fastueux, pour que tu sois appelé le dominateur de l'Inde, de la Perse, des Arabes vagabonds et des noirs Éthiopiens ! Maudit soit le premier qui exposa sa vie sur un fragile navire et, par une témérité digne des plus durs supplices de l'enfer, brava les caprices des flots et l'inconstance des vents ! Que son nom reste à jamais ignoré, qu'il soit enseveli dans l'horreur du tombeau et qu'aucune Muse ne l'en retire par ses divins chants ! Plût aux dieux que Prométhée n'eût pas dérobé le feu du ciel et n'eût pas donné la vie à la statue ! Le cœur des

hommes serait moins sensible aux élans de l'ambition ; Phaéton n'eût pas tenté de conduire le char de son père ; Bédale n'eût pas vu tomber son fils du haut des airs dans l'abîme de Neptune, et les Lusitains, tranquilles, se contentaient de vivre dans l'antique séjour de leurs aïeux ! »

CHANT V

« Tandis que le vénérable vieillard traduit sa douleur dans ce langage terrible, nous déployons nos voiles, pour les livrer au souffle du zéphyr. Accompagnés des vœux de la foule qui nous souhaite un heureux voyage, nous quittons enfin le port de Lisbonne la superbe. L'éternel flambeau qui répand la lumière du jour entraine alors dans le signe du Lion de Némée, signe glorieux pour la mémoire d'Hercule et de bon augure pour les imitateurs de ce héros. Peu à peu nous perdons de vue le sommet de Cintra et des autres montagnes du Portugal ; nous n'apercevons plus que le ciel et la mer ; nos yeux s'étendent en vain sur les vastes plaines d'Amphitrite, ils ne peuvent aller jusqu'à notre chère patrie, mais, privés de la voir, nous l'emportons avec nous au fond de nos cœurs.

« Bientôt nous rencontrons des îles découvertes il y a peu de temps par le généreux Henri. Nous laissons à

gauche les côtes de Mauritanie, lieux fameux où le cruel Antée tint autrefois sa cour. A droite n'apparaît aucune terre, mais on suppose que Neptune n'occupe pas toute cette partie de l'occident du monde, et l'on croit qu'il s'y trouve des pays habitables. Nous côtoyons ensuite la vaste et plaisante Madère, une des îles les plus belles que nos colons aient peuplée dans l'Océan et qui mériterait bien que Vénus abandonnât pour ses riants bocages le séjour d'Amathonte. Le Massylien nous voit passer devant les déserts où il fait paître ses troupeaux ; déserts brûlants et stériles que Pomone n'enrichit jamais de ses trésors et à qui les naïades refusent les bienfaits de leurs fraîches fontaines. Les autruches, oiseaux terribles qui ont la force de digérer le fer, partagent avec quelques bergers cette région désolée dont les limites séparent les plaines de Barbarie de celles des Nigritiens.

« Ayant dépassé les Canaries et les bornes que la nature a fixées au char du Soleil vers le Septentrion, nous découvrîmes les vastes contrées habitées par les successeurs d'Ethiops. C'est là que le Sénégal roule avec impétuosité ses ondes douces qui abreuvent diverses races ; c'est là que s'élève le promontoire fameux d'Arsine, qu'on nomme aujourd'hui cap Vert : nous y voguions à travers les îles fortunées où les aimables filles d'Hespérus se retirèrent jadis, quand nous aperçûmes des merveilles qui nous transportèrent d'admiration. La beauté des rivages et un vent propice nous invitaient à descendre sur la terre qui

s'offrait à nos yeux : nous avons, en outre, besoin de fraîcheur et nous abordâmes dans une de ces îles, qui porte aujourd'hui le nom du guerrier céleste ¹, dont le secours miraculeux donna si souvent la victoire aux Espagnols contre les Maurusiens.

« Ayant satisfait notre curiosité, nous remontons sur la mer où Borée nous rappelle, poursuivant notre route en nous dirigeant constamment vers les côtes orientales de l'Afrique. Là, nous découvrons l'immense pays de Jalof, habité par divers peuples nègres, et les vastes plaines de Mandingue, où se trouve à profusion ce métal qui fait la misère et les délices de l'avare, où les yeux charmés voient serpenter le fleuve Gambéa, qui, après d'agréables détours, va se jeter dans les flots de la mer Atlantique.

« Nous passons ensuite devant les Dorcades, funeste séjour des filles de Phorcus, dont la plus belle vit ses beaux cheveux, chers à Neptune, transformés en hideuses vipères. Laissant derrière nous la haute et rude montagne de Sierra Leone, le promontoire des Palmiers et l'île honorée du nom de ce pieux incrédule, qui douta que notre divin Maître fût revenu triomphant des ténébreuses régions de la mort, nous trouvâmes le grand royaume de Congo, arrosé par le Zaïre, fleuve inconnu de nos anciens géographes.

« Déjà nous avons franchi la ligne brûlante qui divise le monde en deux parties égales ; bientôt le pôle arctique disparut, et nous vîmes la lumineuse Callisto,

¹ Saint Jacques.

malgré la fureur jalouse de Junon, se baigner dans les eaux de Thétis¹. Parvenus dans un nouvel hémisphère, nous prîmes pour guide une nouvelle constellation qui s'incline vers le pôle austral, où le ciel est moins riche en étoiles, moins brillant que le nôtre. Nous ne connaissons pas encore ces climats du Midi, et nous ignorons si la nature les a cédés entièrement aux monstres marins, ou si sa puissance y établit des continents qui bornent le vaste empire des flots.

« Ce serait un long et ennuyeux récit que celui des accalmies, des tempêtes et des accidents qui ont accompagné notre course dans ce pénible voyage : le ciel m'eût-il accordé une voix infatigable, je ne saurais retracer tous les sujets d'horreur et d'admiration que la mer a offerts à nos regards, ces phénomènes dont les causes échappent à la raison de l'homme, ces bourrasques subites, ces noirs ouragans, ces nuits ténébreuses, ces funestes sillons de feu, brûlants avant-coureurs de la foudre, qui enflamment l'air, et ces éclats de tonnerre dont le bruit épouvantable fait trembler la machine du monde. J'ai vu ces spectacles que les simples marins regardent comme des miracles ; j'ai vu distinctement cette lumière qu'ils croient sacrée, et qui leur apparaît comme l'étoile du salut, quand à travers une tempête elle entoure les mâts de leurs navires.

« Puis nous vîmes, frappés d'étonnement, les nuages

¹ On a donné le nom d'une des filles de Lycaon, roi d'Arcadie, tuée par son fils Arcas, à une des étoiles de la Grande Ourse.

pomper les eaux d'Amphitrite : ce prodige s'est accompli sous mes yeux, et ils n'ont pu me tromper par une illusion. C'était une buée légère, une fumée subtile qui montait de la surface des flots. Un tourbillon de vent l'emportait jusqu'aux suprêmes régions des airs et lui donnait l'apparence d'une colonne torse ; on la voyait s'élever et s'abaisser tour à tour avec les vagues dont elle suivait les mouvements ; à chaque instant elle augmentait de volume et, au-dessus d'elle, le nuage s'agrandissait en même temps, en aspirant l'eau qu'elle tenait en réserve. Ainsi la sangsue, attachée au flanc de la génisse qui boit au clair ruisseau, se remplit et se gonfle à mesure qu'elle suce le sang de l'animal et tombe enfin, repue et satisfaite ; tel le nuage, dès qu'il a contenté son avidité, absorbe en lui la colonne dont le pied trempait dans la mer : il se résout alors en pluie, et rend ainsi aux ondes ce qu'il a reçu d'elles. Mais ce qui paraîtra plus prodigieux encore, c'est que l'eau était salée en montant, et qu'elle est douce en retombant : le nuage, en la filtrant, lui a ôté le sel amer dont Neptune l'avait empoisonnée. Que de brillants ouvrages n'écriraient-ils pas, ces philosophes qui parcouraient jadis tant de pays pour découvrir les secrets de la nature, s'ils voyaient toutes les merveilles qu'elle nous a montrées pendant nos voyages ! Que de signes célestes, que de raretés et de forces mystérieuses, ne décriraient-ils pas sans avoir besoin pour embellir leur tableau d'y ajouter l'artifice de l'invention !

« Cinq fois l'astre qui réside au premier ciel avait recommencé son cours, depuis que nous fendions les plaines salées, quand un des matelots, du haut de la lune, nous cria : « Terre! Terre! » Saisis de joie et d'émotion à cette nouvelle, nous accourons tous sur le tillac et nous tournons nos regards vers l'orient où nous voyons des montagnes semblables, dans le lointain, à des nuages. On cale les voiles, on apprête l'ancre, on aborde et l'on débarque dans une baie spacieuse. Les marins et les soldats se dispersent çà et là, pour découvrir quelque particularité de ce pays, que n'avait jamais atteint jusqu'ici aucun peuple d'Europe. Quant à moi, je reste avec mes pilotes sur le rivage ; désirant savoir exactement en quelle partie du monde je me trouve, j'emprunte le secours de l'astrolabe, instrument nouveau dont les services rendent impérissable le nom de ses inventeurs. J'examine la hauteur du soleil et je mesure la carte qui m'offre en raccourci l'image fidèle de l'univers. Nous constatons bientôt que nous avons entièrement franchi le cercle du Capricorne et que nous sommes entre lui et le pôle austral.

« Pendant mon travail, plusieurs de mes compagnons m'amènent un nègre qu'ils ont fait prisonnier sur une montagne voisine où il recueillait du miel. Notre aspect nouveau pour lui, la violence qu'on lui fait le jettent dans un trouble effrayant ; son front est plus farouche que celui du cruel Polyphème : il ne nous comprend pas et nous ne pouvons davantage

traduire les sons barbares qui sortent de sa bouche. Je lui offre des pièces du précieux métal qui brillait sur la Toison de Colchide, des ouvrages d'argent fin et des liqueurs savoureuses que j'avais emportées de Lisbonne, mais rien ne paraît l'émouvoir; je lui fais montrer des grelots, des sonnettes, un collier de verre, une toque rouge; ces objets le ravissent, et je lui en fais don en le renvoyant vers ses compatriotes.

« Le lendemain nous vîmes descendre du sommet des montagnes d'autres sauvages, nus et noirs comme le premier, amenés par l'intérêt, espérant obtenir aussi des présents: bientôt ils s'enhardissent et se familiarisent si bien que Fernand Veloso, un des nôtres, se fiant à leurs bienveillantes dispositions, les suit dans leurs habitations, voulant reconnaître la nature du pays. Ce présomptueux n'a pas pris garde à sa sûreté, et, saisi d'inquiétude sur son sort, je compte les instants de son absence, guettant sans cesse son retour; nous l'apercevons enfin sur la pente d'une coline, courant vers le rivage avec plus de vitesse qu'il n'était parti; le bateau de Coello se détache pour le recueillir, mais il n'a pas encore atterri qu'un nègre plein d'audace et de vigueur saisit le fugitif et arrête sa course; d'autres surviennent, il est pressé de toutes parts: je vole à son secours, et pendant que mes matelots font force de rames, je vois s'avancer contre nous une nouvelle troupe d'ennemis: une grêle de pierres et de flèches fond sur nous, bles-

sant quelques-uns des miens, et je suis grièvement atteint à la jambe. Justement irrités de cette attaque, nous faisons aux nègres une réponse si meurtrière qu'ils se dispersent, marquant leur fuite d'une longue trainée de sang, en remportant au fond de leurs cavernes le juste châtiment de leur trahison. Veloso est sauvé du péril où l'a jeté sa témérité ; nous remontons à bord, sans avoir pu obtenir de ce peuple inhospitalier quelques renseignements sur les Indes dont nous nous voyons encore bien éloignés ; nous mettons à la voile et gagnons la haute mer.

« Les camarades de Veloso s'étaient divertis de sa terreur quand il s'était vu poursuivi par les sauvages : ils lui demandent s'il ne faisait pas mieux descendre les collines que les monter. — Oui, dit-il en riant comme eux, je m'en suis aperçu ; mais si je suis revenu si précipitamment, c'est en me rappelant que vous m'attendiez et que mon bras vous manquait pour repousser ces misérables qui accouraient vers le rivage pour vous attaquer. » Par une réplique de soldat, il désarmait la raillerie et faisait oublier son imprudence ; il nous apprit que derrière cette colline, pendant sa disparition, les nègres l'avaient menacé de mort s'il ne retournait sur ses pas, ajoutant qu'au lieu de le laisser opérer sa retraite, il avait vu ses ennemis se mettre les uns à sa poursuite, les autres en embuscade. Ils voulaient donc nous attirer en rase campagne pour protéger Veloso et en même temps qu'ils se seraient jetés sur

nous, ils eussent tenté de nous massacrer pour pouvoir ensuite piller la flotte sans danger.

« Le père du jour avait éclairé le monde pour la cinquième fois depuis que, loin de cette race perfide, nous poursuivons notre voyage, aidés par un vent favorable, quand une nuit que nous veillions sur la proue, un nuage épais, surplombant nos têtes, vint nous cacher la vue des astres. C'était une ombre, une apparition formidable et sombre dont le seul aspect faisait frémir d'horreur les plus intrépides. En même temps, un bruit affreux, semblable à celui que font les vagues en heurtant les récifs, frappa nos oreilles, bien que le ciel et la mer ne fissent présager aucune tempête. « O souverain arbitre de notre sort ! m'écriai-je, de quoi nous menaces-tu, Dieu puissant ? N'y a-t-il pas cette fois quelque mystère de la nature que ton impénétrable sagesse a voulu réserver à ces vastes solitudes et dont ta volonté interdit la connaissance aux mortels profanes ? Le prodige dont nous sommes témoins nous annonce un événement plus terrible que la colère de Neptune et d'Éole !

« Tandis que je parlais, nous vîmes s'élever dans les airs un fantôme d'une grandeur extraordinaire ; la difformité de son visage répond à l'immensité de sa taille. Le fameux colosse de Rhodes, qui fut une des sept merveilles du monde, n'égalait pas en hauteur ce spectre redoutable : ses membres hideux semblent animés d'une force invincible ; l'horreur, la brutalité, la cruauté, sont répandus sur toute sa personne ; ses

traits sont lugubres et sombres, sa tête s'affaisse tristement sur sa poitrine ; sa barbe est épaisse, longue et inculte ; ses yeux étincellent, comme enfoncés dans une fosse obscure d'où partent des flammes livides, pâles, plutôt sanglantes que brillantes ; il a le teint pâle et terreux, les cheveux crépus, les lèvres noirâtres et les dents jaunes. Il pousse un affreux mugissement qui semble sortir des plus profonds abîmes de la mer : nos cheveux se hérissent ; sa voix et son aspect ont glacé le sang dans nos veines. « Lusitains, s'écrie-t-il, nation la plus téméraire de toutes, peuple orgueilleux qui méprises toutes les douceurs du repos et qui cours après une vaine gloire, à travers tant de peines, de périls et de fatigues, puisque tu oses franchir les bornes où la faiblesse humaine devrait se renfermer, puisque tu défies la fureur de ces eaux qui m'appartiennent et que j'ai défendues pendant des siècles sans nombre sans qu'aucun mortel ait eu l'audace d'affronter mon courroux, enfin puisque tu veux porter tes regards indiscrets jusque dans le sanctuaire de la nature et pousser tes découvertes sur l'élément liquide plus loin que les dieux ne l'ont permis aux héros qui t'ont précédé, apprends de ma bouche les malheurs que le destin te réserve sur les flots et sur la terre, pour prix de ton ambition. Sache que tous les navires qui suivront la même route que toi auront pour ennemis implacables les récifs et les rochers de cette côte ; sache que la première armée qui traversera désormais ces lieux

funestes deviendra la proie des tourbillons et des vagues tumultueuses que je déchainerai pour ta ruine. Alors, si mon espoir n'est pas trompeur, je me vengerai d'avoir vu mon asile découvert. Tremble, malheureux Lusur! tu éprouveras chaque année de nouveaux effets de ma haine; chaque année tu pleureras tes naufrages et les désastres de tes enfants; je leur infligerai des maux qui leur feront souhaiter la mort, j'ensevelirai dans le gouffre un vaillant héros dont la prospérité et les triomphes seront anéantis par moi; une forêt de lauriers, mille victoires remportées sur les successeurs d'Ottoman ne pourront racheter la fatalité qui te menace : Monbaze et Quiloo tressailliront de joie en voyant périr leur destructeur. J'attends aussi un noble et généreux amant qui viendra en ces lieux avec l'objet de sa tendresse : un sort funeste les appelle sur mes rivages, la tempête n'épargnera leur vie que pour les plonger dans un abîme de maux qui me font presque frémir moi-même; ils verront mourir de faim les chers enfants nés de leur union, élevés dans les délices et avec les soins les plus attentifs, destinés, selon toute apparence, au bonheur; ils se verront dépouillés par les Cafres qui les laisseront tous les deux dans une nudité insupportable; l'époux verra le corps de l'épouse, si beau, si charmant, exposé aux injures de l'air, brûlé par un soleil ardent, glacé par le froid de la nuit; enfin, après de longues souffrances, lorsqu'ils auront essuyé les plus cruelles rigueurs du sort, ces

malheureux amants expireront en se tenant embrasés et en versant l'un pour l'autre des larmes qui attendriront les cœurs les plus insensibles. Si quelques-uns de leurs compagnons d'infortune survivent à cette catastrophe lamentable, ce ne sera que pour aller en porter la nouvelle sur les rives du Tage, et les pleurs de tous les Portugais me réjouiront.

— Qui donc es-tu? criai-je en interrompant les prédictions du monstre? Ta taille nous étonne, mais tes menaces ne peuvent nous intimider.

« A cette demande, il jette sur nous un regard farouche et funeste, tordant la bouche en un rictus effrayant, et, prenant un accent qui montre sa colère devant mon audace : « Je suis, dit-il, ce vaste promontoire que vous appelez, Portugais, le cap de la Tempête; Ptolémée ni Plinè, Strabon ni Pomponius, ne m'ont jamais connu. C'est moi qui borne ici la terre d'Afrique du côté du pôle austral. Je fus frère d'Encélade, de Briarée et des autres géants que la terre enfanta; mon nom est Adamastor. Je me signalai dans la guerre que nous entreprîmes contre les dieux : ce ne fut pas en accumulant montagne sur montagne pour escalader le ciel, mais en parcourant avec une flotte puissante les immenses plaines de la mer où je cherchais Neptune pour le combattre. L'ambition seule ne remplissait pas mon cœur; une fatale passion l'obsédait, ne me laissant aucun repos. Je vis, un jour, la belle Thétis qui folâtrait toute nue, au bord de l'Océan, avec les filles de Nérée : du premier coup

d'œil je fus subjugué, je l'adorai; devant elle, je méprisai les plus charmantes déesses de l'Olympe. Le temps n'a pas éteint mon amour; en vain me suis-je efforcé de lui plaire, mes tentatives sont restées vaines, tant ma taille la terrifiait. J'osai recourir à la violence et je fis part de mes projets à la vieille Doris, qui, intimidée par mes menaces, me promit de me seconder. Elle parle, et Thétis lui répond en souriant doucement : « Quelle disproportion entre
« l'amour d'une nymphe et celui d'un géant! Puis-je
« être jamais sensible aux désirs d'Adamaster?
« Tâchons cependant de l'amuser par des apparences
« aimables et employons la ruse pour calmer sa
« fureur et arrêter les brigandages qui troublent la
« paix de mon liquide domaine. »

« Confiant dans la réponse favorable que rapportait Doris, je ne soupçonnais aucun artifice; les amants sont crédules et leurs yeux sont couverts d'un voile épais! Mon cœur s'abandonna aux plus douces espérances et je mis bas les armes pour complaire à la beauté vers laquelle j'étais attiré. L'épouse de Nérée m'accablait de promesses séduisantes : une nuit, enfin, assuré par elle que ma passion serait satisfaite, j'aperçois, ou plutôt je crois apercevoir de loin mon aimable nymphe; je m'élançai en ouvrant les bras et, transporté d'un violent délire, je cours à elle, je l'enlace tendrement, baisant ses beaux yeux, son front, sa chevelure... O rage, ô désespoir! Comment puis-je prêter ma bouche à ce récit qui renouvelle

mes douleurs? Je m'imaginai tenir Thétis entre mes bras, et ce n'était qu'une montagne dont la cime affreuse recevait les caresses que mon amour destinait au visage qui m'avait charmé!... Que devins-je en reconnaissant mon erreur? Éperdu, muet, immobile! J'étais comme un rocher qui s'unit à un autre rocher! — O barbare Thétis! m'écriai-je enfin, je vois trop qu'il m'est impossible de vaincre ton indifférence! Et toi, destin cruel, puisque tu refuses de couronner mes ardeurs par le vrai bonheur, pourquoi m'enlèves-tu la douce illusion qui m'a trompé? — A ces mots, rougissant de fureur et de honte, je fuis les lieux témoins de ma déconvenue et je cherche, sous un hémisphère nouveau, quelque retraite sûre où je puisse maudire de loin l'ingrate qui rit de ma douleur.

« Vers ce temps-là mes frères furent vaincus par les dieux : les uns foudroyés, les autres captifs sous le poids des plus hautes montagnes. Ayant partagé leur crime, je fus puni avec eux. Les forces humaines sont toujours impuissantes contre le ciel; sa vengeance m'atteignit dans la solitude où je ne songeais qu'à pleurer mes malheurs. Une métamorphose soudaine me dépouille de mon premier être, ma chair devient un horrible amas de terre, mes os se changent en roc; enfin, par un juste arrêt du Destin, mes membres forment ce promoteur redoutable que vous allez bientôt contempler. Les flots de Thétis m'entourent et me narguent incessamment; leur aspect éternise les maux que j'endure! »

« Il dit et disparaît. Un gémississement lugubre se fait entendre; les vagues y répondent par un bruit plus sinistre encore et la nuée se dissipe. J'élève vers la voûte du palais céleste mes mains suppliantes et je conjure les immortels d'empêcher l'accroissement des prédictions qu'Adamastor vient de fulminer contre nous.

« Phlégon et Pyroïs, avec les deux autres chevaux du Soleil, traînaient déjà son char lumineux quand nous vîmes le promoteur que le géant nous avait annoncé. Sitôt que nous en eûmes doublé la pointe, nous entrâmes dans les mers du Levant. Après y avoir navigué quelque temps, en suivant toujours la côte, nous prîmes terre pour la troisième fois depuis le commencement de notre voyage. Les peuples qui habitent ce pays sont Éthiopiens. Nous les avons trouvés plus accessibles et plus traitables que ceux chez lesquels Fernand Veloso a couru un si grand péril. Dès qu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en dansant et en nous témoignant une vive allégresse; ils conduisaient des troupeaux nombreux et bien nourris; leurs femmes les accompagnaient, montées sur des bœufs paisibles qui, parmi tous les animaux domestiques, sont ceux que cette nation estime le plus. Toute la bande formait un concert champêtre : les uns chantaient, les autres jouaient du flageolet. Nous nous procurâmes chez eux les rafraîchissements dont nous avons besoin et nous leur donnâmes en échange des marchandises qui leur plurent. Voyant

ensuite qu'il nous était inutile de nous arrêter plus longtemps en cet endroit, n'entendant pas leur langage et ne pouvant obtenir d'eux aucun renseignement sur les contrées que nous cherchions, nous reprîmes le cours de notre périlleuse expédition.

« Ayant fait encore un long circuit autour des côtes d'Afrique, nous nous rapprochâmes de la ligne d'équinoxe en nous éloignant du pôle antarctique. Nous laissâmes derrière nous une petite île qui fut le terme des découvertes d'une autre armée portugaise qui nous a devancés dans ces lointains climats¹. Jusqu'alors nous avons marché sur les traces des autres, mais, ce point franchi, c'étaient des routes nouvelles inconnues des Européens. Nous voguions à l'aventure, tantôt battus par les tempêtes, tantôt arrêtés par le calme et toujours entourés de périls effroyables. L'empire de Neptune est sujet à mille changements divers : à chaque instant on rencontre des obstacles inattendus. Nous nous sommes vus repoussés par des courants terribles qui nous barraient le passage ; les eaux s'opposaient avec fureur aux progrès de notre route ; leur violence triomphait des vents qui nous poussaient. Enfin, celui dont les rapides tourbillons sortent des cavernes australes s'irrita de se voir vaincu ; il rappelle ses forces, il redouble d'impétuosité, les flots cèdent et nous passons.

¹ L'île Sainte-Croix, où Barthélemy Díaz termina son expédition.

« Le soleil faisait luire alors sur nos têtes ce jour célèbre où trois rois d'Orient vinrent adorer notre Maître au berceau; c'est en ce jour que nous entrâmes dans un large fleuve que nous avons nommé le fleuve des Rois, en souvenir de cette fête, une des plus saintes de notre religion. Là, nous abordâmes chez un peuple nègre qui était pour nous aussi muet que les précédents. N'ayant pu tirer de ces sauvages aucun indice qui nous facilitât la route vers le Gange, nous reparâmes bientôt le cœur plein d'amertume, d'inquiétude, heureux d'avoir pu trouver là quelques provisions nouvelles et de l'eau fraîche.

« Imaginez, grand roi, les difficultés qu'il a fallu surmonter dans ce pénible voyage; tantôt interrogeant des êtres grossiers qui ne pouvaient nous répondre, tantôt nous adressant à des barbares qui s'armaient contre nous. En vain, nous cherchions les Indes de port en port; les Indes fuyaient, tout semblait conspirer notre ruine; les tempêtes étaient encore le moindre de nos supplices. Las de nourrir un espoir toujours déçu, souffrant sans cesse de la faim et de la soif, empoisonnés par des vivres corrompus, errant sous un ciel nouveau dont la température nous accablait, privés même de toute consolation, nous ne nous attendions plus qu'à périr misérablement loin de notre patrie. J'ose le dire aujourd'hui à l'honneur de mes compagnons, seuls ils étaient capables de demeurer fidèles à leur roi et à leur chef à travers un enchaînement si long et si pénible de calamités; toute autre

nation eût arboré l'étendard de la rébellion et le capitaine eût été la première victime.

« Un jour, après avoir évité le golfe dangereux qui forment les rivages d'où la superbe Sofala tire son or et ses richesses, nos yeux furent frappés d'un spectacle qui ranima notre courage. Comme nous nous étions rapprochés de la côte, après avoir vogué quelque temps en pleine mer, nous découvrîmes un sol fertile, des campagnes riantes, des vallons agréables et un fleuve qui, par une embouchure spacieuse, payait à Thétis le tribut de ses eaux. Sur ce fleuve étaient des barques munies de voiles; ce fut pour nous un sujet de grande joie. Nous osâmes espérer que nous apprendrions quelques nouvelles des Indes, puisqu'enfin nous atteignons un pays où l'on connaissait la navigation.

« Cette terre est encore habitée par des nègres, mais plus polis et plus civilisés que tous les autres : leur langage est entremêlé de plusieurs termes arabes; ils portent sur la tête des turbans de coton et à la ceinture une draperie couleur bleu de ciel. Notre illustre Fernand Martinez, qui sait parfaitement l'arabe, s'entretient avec eux, ils lui disent que leurs mers sont fréquentées par des vaisseaux aussi grands que les nôtres qui viennent des régions que le soleil honore de ses premiers rayons; ils ajoutent que là on trouve des peuples qui nous ressemblent pour la blancheur du visage. Cette heureuse nouvelle nous causa la joie la plus vive; nous voulûmes la consacrer

en donnant au fleuve où nous les recevions le nom de « fleuve des bonnes nouvelles » et nous élevâmes sur le rivage une colonne surmontée du signe sacré de notre religion.

« Nous trouvant en un port sûr, avec un peuple humain et honnête, nous résolûmes de prendre quelques jours de repos. Nous employâmes une partie de nos loisirs à nettoyer nos navires qui étaient imprégnés de vase, de sable et de coquillages. Pendant ce temps nos hôtes nous fournirent en abondance le nécessaire, nous ne constations chez eux aucune marque de duplicité, leur attitude était franche et ingénue. Mais nous ne pûmes goûter sans amertume les douceurs de cette retraite et des espérances heureuses qu'on nous y donnait. C'est un arrêt irrévocable prononcé sous le ciel, que les hommes n'auront jamais une joie parfaite. La fière Némésis mêle les peines aux plaisirs, mais telle est notre condition que les plaisirs fuient d'une aile rapide tandis que les peines sont toujours plus durables. Un mal horrible, un mal qui sort des gouffres de l'enfer, attaque notre armée; l'effet en est aussi surprenant que funeste. On refuserait de le croire si l'on n'en avait été témoin : la bouche se contracte affreusement, les gencives se gonflent et se gangrènent, exhalant une odeur exécrationnable qui infecte l'air; l'adresse et la science des enfants de Podaliré ignorent quel est le remède à opposer à ce fléau particulier. On coupe, on taille les chairs qui en sont atteintes : rien n'y fait, je perds

plusieurs de mes compagnons qui s'étaient signalés par un courage invincible dans les circonstances les plus tragiques. Nous les inhumons sans faste et sans pompe dans le sein d'une terre barbare. Ah ! que la mort rabaisse l'orgueil des hommes ! Que faut-il pour ensevelir ceux qui se trouvent trop à l'étroit dans la moitié du monde ? Un peu de sable ou les flots reçoivent les plus grands héros et les plus grands monarques aussi bien que ceux de mes soldats !

« Pénétrés d'une profonde tristesse et les yeux baignés de larmes, nous quittons cet asile où restent en dépôt les cendres de mes amis. Une chère espérance nous rappelle sur l'élément perfide qui nous a tant de fois trahis. Nous avançons en côtoyant les rivages qui s'offrent à nos regards et en cherchant toujours de nouveaux indices pour découvrir les Indes. Nous atteignîmes enfin le port de Mozambique. Vous n'ignorez pas, grand roi, l'odieux stratagème qu'ont employé les peuples de cette île pour nous perdre ; vous savez aussi, sans doute, quel funeste accueil nous réservaient les habitants de Monbaze ; la proximité des lieux vous a fait apprendre ces événements. Après tant d'infortunes et de traverses, nous voici dans un port sûr et fidèle que nous a ouvert votre générosité. C'est la compassion divine qui nous a guidés vers vous ; vous nous consolez, vous tranquillisez nos cœurs, en un mot, vous nous rendez la vie.

« Voilà, seigneur, toute l'histoire que vous m'avez demandée. Jugez maintenant si jamais Énée ou l'élo-

quent Ulysse firent pareil voyage. Un de ces héros que les Muses ont comblé d'éloges immortels a-t-il vu seulement la huitième partie des mers orageuses et des vastes contrées qui ont été témoins de notre constance ?

« Que le poète à qui l'auguste Calliope versait dans une coupe d'or la liqueur d'Hippocrène et dont sept villes fameuses voulurent chacune être le berceau ; que le chantre divin qui, par la douceur du chalumeau pastoral, endormait le fleuve de Mantoue et enorgueillissait celui de Rome par les sublimes accents de sa lyre, épuisent l'un et l'autre leur génie pour célébrer les héros dont ils ont consacré la mémoire ; qu'ils imaginent des merveilles brillantes, qu'ils mettent en scène des enchanteresses, des Circé, des Cyclopes redoutables, des sirènes dont la voix séduit le nautonier crédule ; qu'ils dépeignent avec de vives couleurs les funestes rivages des Ciconiens et la terre où les soldats d'Ithaque perdirent le souvenir de leur patrie en savourant un fruit délicieux ; qu'ils nous représentent un dieu qui jette le pilote dans la mer, les vents renfermés dans des outres de cuir, les amours de Calypso, la voracité des monstres de Stymphale, la descente des vivants dans le royaume des morts, enfin toutes les fictions que Phébus inspire à ces grands esprits : nos aventures, racontées sincèrement et sans ornement, l'emporteront toujours sur ces pompeux mensonges ! »

Ainsi finit le discours de Gama. Le roi de Mélinide, qui l'avait écouté avec une admiration profonde, élevait jusqu'au ciel la grandeur des souverains du Portugal et la fidélité de leurs sujets. Le peuple maure n'était pas moins frappé d'étonnement, l'un disait à l'autre ce qu'il avait trouvé de plus remarquable dans le récit du capitaine et tous fixaient les yeux sur cette nation qui sait concevoir de si hauts desseins et les exécuter avec un tel courage. Puis, comme l'aimable dieu de Délos faisait pencher son char vers l'Occident pour se reposer dans les bras de Thétis, le roi reprit le chemin de son palais.

Que la louange est douce, surtout quand elle est vraie ! Quelles délices pour un noble cœur d'entendre retentir la gloire de ses hauts faits ! Alexandre prisait moins les exploits d'Achille que son bonheur d'avoir été célébré par la muse d'Homère. Thémistocle écoutait avec jalousie l'éloge du vainqueur de Marathon. Vasco de Gama veut attester qu'aucune expédition n'est comparable à la sienne et il a raison ; mais il faut, pour constater hautement cette vérité, qu'elle soit chantée par une bouche mélodieuse. Chez nos guerriers portugais, la rudesse et l'ignorance accompagnent la bravoure : ils méprisent les sœurs d'Apollon, et cet injuste dédain retombe sur eux-mêmes. Le tombeau qui cache leur cendre ensevelit aussi leur mémoire. Aucun Homère, aucun Virgile ne leur consacre ses accords ; les déesses du Pinde sont muettes pour leurs dures oreilles. Jamais l'enfant

•

de Mantoue n'eût embouché la trompette de Calliope pour élever jusqu'aux cieux le nom d'Énée si les faveurs et l'estime d'Octave ne l'eussent obligé à quitter ses chalumeaux. Pour moi, c'est l'amour de la patrie qui seul m'inspire, c'est le désir d'immortaliser ma belliqueuse nation. Je travaille pour la renommée d'un peuple qui m'est cher malgré son ingratitude. Que Gama rende donc grâce à mes veilles, à cet amour si grand et si pur; ceux qui sortent aujourd'hui du sang de ce héros ne méritent pas que, pour leur plaisir, les Muses abandonnent un moment leur paisible retraite.

CHANT VI

Le roi maure n'épargne rien pour témoigner son estime aux Portugais et s'attirer l'amitié de leur souverain : son désir est d'établir et de faciliter des relations commerciales avec eux, et il envie les Agariens, que la fortune a placés près des colonnes d'Hercule. Pendant toute la durée du séjour des voyageurs sur ces côtes ce ne furent que fêtes et danses à la mode des peuples de Mélinde, parties de pêche aussi plaisantes que celle où Marc-Antoine et la fille de Legus rivalisaient d'adresse, festins et banquets magnifiques où le roi déployait une pompe incomparable, offrant aux Portugais les fruits, les poissons et les oiseaux inconnus en Europe.

Le capitaine songe enfin à partir ; les moments sont précieux, et son grand cœur dédaigne le repos et les délices. S'étant muni d'un pilote et des vivres nécessaires, il prend congé du roi. Le bon prince as-

sure les Portugais qu'il leur conserve une amitié durable, les prie de fréquenter ses ports qui seront pour eux des asiles où l'on s'empressera toujours à prévenir leurs désirs. Il joute que ses vœux les plus chers sont de recevoir chez lui une nation si grande et qu'il sera prêt à se mettre au service du peuple de Lusius aussi longtemps qu'il jouira de la lumière du ciel. Gama lui exprime une vive reconnaissance et ils se séparent avec des marques d'une vive sympathie.

Poussés par un vent favorable, les vaisseaux s'avancent dans la direction de l'aurore. Le pilote de Mélinde les conduit avec prudence : aucune pensée de trahison ne souille son esprit, et il est animé d'un zèle sincère. Grâce à son adresse, les Portugais échappent à bien des périls redoutables qu'ils n'eussent pas évités sans lui.

Déjà l'océan Indien semblait conquis par leurs proues victorieuses ; déjà ils apercevaient le berceau du soleil ; mais, toujours ennemi de leur gloire et de leur prospérité, l'implacable Bacchus a rallumé son courroux en les voyant approcher des fertiles contrées dont il voudrait leur interdire l'accès. Il gémit de honte et de rage ; il blasphème ; il se désespère. Reconnaissant enfin que les remparts d'Ulysse vont devenir une nouvelle Rome, selon l'arrêt écrit au livre du Destin, et que Jupiter conspire avec les Lusitains, il descend de l'Olympe pour chercher un remède au noir chagrin qui le consume. Il entre dans le sein des ondes et pénètre à la cour du dieu puis-

sant à qui la voix du sort a confié le sceptre des mers.

Neptune, les gracieuses Néréides et tous les dieux marins, habitent le fond des profonds abîmes de l'Océan, qui absorbent les eaux et les rejettent avec fureur quand les fiers aquilons troublent la surface des flots. Là, sur des sables d'argent qui ne furent jamais atteints par les rayons du soleil, s'élève un splendide palais, défendu par de hautes tours; les murs sont d'un cristal plus étincelant que les plus rares diamants; les portes, d'or pur, sont incrustées de perles, de corail et d'autres pierres précieuses formant, par leur combinaison, des tableaux merveilleux.

Le fils de Sémélé y voit en mille couleurs entremêlées, l'image de l'ancien Chaos d'où le monde est sorti; de cette masse informe surgissent les quatre éléments, se distinguant par leurs attributs spéciaux. Le feu se place au-dessus des trois autres dans une sphère brillante où il s'alimente lui-même : c'est là que l'audacieux Prométhée déroba jadis un rayon de la céleste flamme dont les douces chaleurs animent la nature entière. Au-dessous, l'air occupe l'espace : léger, invisible et pénétrant, il se répand en tous lieux, et les ardeurs du Midi, pas plus que les frimas du Nord, ne peuvent le contraindre à laisser aucun vide dans l'univers. Vient ensuite la terre, parée de forêts, de pâturages et de fleurs, hérissée de montagnes et couverte de différentes espèces d'animaux

qui trouvent leur nourriture dans les biens qu'elle prodigue. Elle est entrecoupée par les fleuves et bordée par les eaux de la mer où l'œil croit suivre le mouvement des poissons, les uns qui nagent, les autres qui s'élancent au-dessus de leur humide demeure. L'art avait figuré aussi sur les portes du palais la guerre des géants contre les dieux. Typhée, accablé sous le poids du mont Etna, semblait encore braver ses vainqueurs en vomissant des tourbillons de feu qui menaçaient le ciel ; de l'autre côté, la terre, ébranlée par le trident de Neptune, produisait un cheval belliqueux, le premier que connurent les humains ; Minerve leur faisait don de l'olivier pacifique, qui venait de naître grâce à elle.

Sans s'arrêter à contempler ces merveilles, Bacchus entre et Neptune vient à sa rencontre, accompagné des nymphes de la mer. « Souverain arbitre des flots, dit Bacchus, que mon arrivée dans ton empire ne te surprenne point ; j'y cherche du secours contre une fatalité cruelle qui m'afflige. L'injustice du sort n'épargne personne ; ses revers accablent également les grands et les petits. Pour apprendre la cause de mes tourments, assemble autour de toi les dieux et les déesses qui habitent ton immense royaume ; c'est devant eux que je dévoilerai des infortunes qui te feront frémir. Il faut que tous m'entendent, car mon malheur est commun à tous. »

Vu la gravité de l'affaire, Neptune ordonne à Triton de convoquer tous ses sujets. Triton est le jeune dieu

marin, fils du roi des eaux et de la nymphe Salacie et messenger de son père. Il a la taille gigantesque, le teint brun, le regard dur et le visage d'une laideur sinistre ; sa barbe et ses cheveux longs ressemblent aux herbes fangeuses qui naissent au fond des plaines salées ; sa tête est couronnée d'une carapace de langouste énorme ; le reste du corps est nu, pour nager avec aisance. Déjà, soufflant avec impétuosité dans sa conque, il fait retentir toute l'étendue des mers ; à ce signal, les divinités qu'il appelle se rendent en foule au palais de leur maître.

On voit arriver le vieil Océan avec ses enfants ; le père Nérée avec Doris, son épouse ; dont la fécondité donna cette prodigieuse multitude de nymphes au royaume des flots. Après eux vient le sage Protée qui n'ignore pas les desseins de Bacchus, car ses yeux pénètrent tous les secrets du présent et lisent dans les plus obscures ténèbres de l'avenir. D'un autre côté apparaît l'aimable Thétis, au visage empreint de grâce et de majesté ; les ondes s'arrêtent pour admirer ses charmes. Elle est vêtue d'une tunique riche et transparente, recouvrant ses beautés sans les voiler. L'agréable Amphitrite, dont le teint fait pâlir les plus brillantes fleurs, vient aussi à l'assemblée, suivie du fameux dauphin qui lui conseilla de céder aux désirs de Neptune et lui devint par là si cher qu'il a le privilège de rester toujours auprès d'elle. Les deux déesses se tiennent par la main, marchant d'un pas égal, unies l'une et l'autre par les liens de l'hyménée avec le sou-

verain des mers. Ino conduit l'enfant divin¹ qu'elle a sauvé des fureurs d'Athamas ; Glaucus vient, pleurant le triste sort de sa maîtresse². La troupe immortelle entre dans la salle grandiose où brûlent dans des casolettes cette substance précieuse que la mer renferme dans son sein et dont la douceur surpasse les plus rares parfums de l'Arabie. Neptune partage son trône avec Bacchus, les autres dieux prennent place sur des sièges en cristal et les déesses sur de riches gradins. A peine le silence s'est-il établi dans l'assemblée que Bacchus prend la parole pour dévoiler les angoisses qui lui rongent le cœur, et, pour mieux émouvoir ses auditeurs, pour les exciter plus vivement contre le peuple qu'il persécute, il voile son regard et charge son front d'une tristesse qui n'est pas moins expressive que l'accent de sa voix.

« O, Neptune, s'écrie-t-il, souverain maître des flots, qui te rendent hommage de l'un à l'autre pôle ; toi, qui renfermes les humains dans les limites où ils devraient contenir leur ambition, et toi, père Océan, dont les bras opposent une éternelle barrière à ces audacieux pour leur montrer que, suivant les justes décrets de la nature, chacun doit vivre dans son élément ; et vous, nobles divinités de ce vaste empire, vous qui tenez entre vos mains le châtement toujours

¹ Mélicerte, enlevé par sa mère Ino, femme d'Athamas, à la cour de son père et qui périt dans les flots avec elle.

² Scylla, changée en rocher par les enchantements de Circé, sa rivale. (Ce passage est un peu abrégé dans la traduction.)

prêt pour ceux qui vous offensent, à quoi songez-vous aujourd'hui? Quel sortilège peut endormir cette inflexible sévérité dont votre sagesse frappait les attentats des mortels? N'avez-vous donc pas vu ces profanes escalader le palais de l'Olympe et, guidés par une rage effroyable, affronter la fureur de la mer avec des voiles et de fragiles avirons? N'avez-vous pas vu et chaque jour ne voyez-vous pas les flots et le ciel livrés aux outrages de la terre? Bientôt, si le cours du mal n'est arrêté, l'homme va s'élever jusqu'au rang des dieux et les dieux descendront jusqu'à celui des hommes. Tournez aujourd'hui vos yeux vers cette misérable nation qui a emprunté son nom à un de mes vassaux; voyez avec quelle audace et quelle insolence elle brave votre puissance et la mienne et toutes les forces de l'univers. Elle viole vos lois, elle domine vos plaines; jamais Rome ne porta si loin son ambition. Borée, avec ses frères, combattit les Argonautes qui, les premiers, s'ouvrirent une route à travers les ondes; si les fils d'Éole vengèrent alors l'insulte faite à leur pouvoir, qu'attendez-vous donc, vous qu'une telle injure touche de plus près, à cette heure? pourquoi différer le châtement d'une race qui vous défie?

« Ne croyez pas que pour vous entraîner je ne sois venu ici qu'en songeant à vous seuls; nos intérêts sont les mêmes, et votre gloire n'est pas moins menacée que la mienne. Les Portugais vont abattre tous ces monuments fameux, tous ces brillants trophées

qui m'ont été dressés dans les Indes quand je les ai conquises, mais en même temps que le thyrsé de Bacchus ils arrachent à Neptune son trident ; le destin l'a ordonné, Jupiter et les autres dieux du ciel suivent le torrent de la fortune. A son exemple ils élèvent aux honneurs suprêmes ceux qui en sont si indignes. C'est ce qui m'a conduit devant vous, quittant le séjour des astres, pour savoir si votre appui raffermira mes autels chancelants et me rendra le repos que j'ai perdu..... »

Il ne peut achever : ses larmes l'interrompent. L'assemblée est profondément émue ; une fureur [qui ne souffre ni retards ni conseils s'empare de tous ; on fait ordonner au redoutable Éole, au nom de Neptune, de lâcher les Aquilons pour qu'ils déchainent une tempête où périront les navigateurs portugais.

Protée voulait s'opposer à cette injuste violence : on l'empêche de parler. Des voix tumultueuses s'élèvent contre lui et Doris lui crie avec indignation que Neptune sait ce qu'il doit faire. Éole ouvre aussitôt la prison des Vents et les excite à bouleverser toute la nature. Ils s'élancent impétueusement dans les contrées voisines et, prenant à chaque pas de nouvelles forces, ils préludent à leur rage en renversant les maisons, les tours, les montagnes sur leur passage.

Tandis que Bacchus descendait du sommet des airs jusqu'au fond des abîmes de Neptune et implorait le secours des dieux marins, la flotte, poussée par un vent propice, poursuivait joyeusement sa route. Les

ondes étaient tranquilles, l'hémisphère oriental jouissait de la nuit la plus belle que les Portugais pussent souhaiter dans leur voyage. Ils veillaient tour à tour, selon l'usage que l'on suit sur les navires ; mais Morphée les gagnait peu à peu et ce n'était pas sans peine qu'ils résistaient à ses douceurs. Pour ne pas succomber, ils se mirent à conter des récits. — N'est-ce pas le seul moyen de tromper le temps ? dit l'un d'eux. — Sans doute, répond le galant Léonard, qui brûle pour une maîtresse que l'absence n'efface pas de son cœur ; mais quelles seront ces histoires ? Si vous m'en croyez, elles seront consacrées à l'amour. — Non, répliqua Fernand Veloso ; les idées de plaisir ne sont pas de saison dans une situation aussi périlleuse que la nôtre ; le langage efféminé sied mal dans la bouche du soldat et du matelot ; ces vaines délicatesses ne conviennent point aux travaux de la mer et à ceux des armes. Évoquons plutôt des exemples de valeur et que nos entretiens servent à relever nos courages. Si mes pressentiments ne m'abusent point, il nous reste bien des périls à surmonter, bien des fatigues à subir encore. »

On se range à l'avis de Veloso ; on lui demande de raconter lui-même quelque grande action digne d'être imitée. « Je vous contenterai, dit-il ; ce ne sera pas en vous retraçant les merveilleuses impostures de la fable, car la simple vérité sera l'ornement de mon récit. Pour exciter ceux qui m'écoutent à s'illustrer par de brillants exploits, je ne leur proposerai d'autres

modèles que des héros de notre patrie, les héros fameux dans nos annales sous le nom des douze champions d'Angleterre.

« C'était don Juan, fils de don Pedro, qui présidait avec sagesse au gouvernement du royaume. Libre d'inquiétude et couronné par la victoire, il ne craignait plus la puissance de son redoutable voisin et le peuple jouissait d'une paix profonde, lorsque l'affreuse Érinnye fit naître en Angleterre des disputes qui devaient répandre sur le Portugal une nouvelle splendeur. Quelques chevaliers anglais avaient insulté les plus belles dames de leur île, soit qu'ils eussent été abusés à leur égard, soit qu'ils se fissent un coupable plaisir de calomnier l'innocence. L'injure fut atroce ; ces dames virent leur honneur terni pour tout l'univers. Les chevaliers s'offrirent à maintenir contre tous venants la vérité de leurs discours, soit avec la lance, soit avec l'épée, en champ clos ou en rase campagne. Elles implorèrent le secours de leurs amis, de leurs parents ; personne n'osa les défendre, tant était respectée l'autorité des accusateurs. Réduites au désespoir et le visage baigné de larmes, elles vont toutes ensemble trouver le duc de Lancastre. Ce vaillant prince s'était signalé en combattant contre la Castille avec les Portugais ; depuis cette guerre, il connaissait le courage des fils de Lusius : l'épouse du roi Jean était sa fille.

« Ne pouvant entrer en lice en faveur des dames sans provoquer une discorde violente chez les An-

glais, le duc leur conseilla de s'adresser aux Portugais. « Vous trouverez parmi eux, dit-il, de généreux guerriers qui se feront gloire de prendre les armes pour vous. Si vous le désirez, je leur enverrai des ambassadeurs qui leur porteront votre demande d'appui et ils y répondront, n'en doutez pas. »

« A ces mots il leur donne les noms de douze héros, la fleur des chevaliers lusitains. Les dames victimes de l'offense étaient du même nombre; chacune d'elles eut son défenseur, selon la désignation qui en fut faite par la voie du sort. Déjà, l'ambassadeur atteignait la Lusitanie, chargé des lettres que le valeureux Lancastre et les belles Anglaises écrivaient au roi et aux douze chevaliers. Cette nouvelle imprévue surprend toute la cour : le roi voudrait marcher à la tête des siens pour partager avec eux l'honneur de cette brillante entreprise, mais l'impérieuse majesté de la couronne lui interdit de donner libre carrière à son courage. Tous les courtisans rivalisent d'ardeur; chacun voudrait voler sur les bords de la Tamise, chacune envie la chance de ceux que le duc a choisis.

« On équipe un navire dans le port de la ville fidèle d'où le nom de Portugal est tiré; les chevaliers, adoptant des devises ingénieuses, pourvus de chevaux, d'armes et de vêtements magnifiques, prennent congé du roi. Entre eux, il n'y a pas de différence pour la valeur ou l'adresse : tous sont favoris de Mars, et, égaux entre eux, supérieurs au reste des hommes.

Magrice, un d'entre eux, s'adresse ainsi à ses compagnons :

« Le ciel comble mes vœux les plus chers ; je désirais depuis longtemps parcourir des pays étrangers, et non content de ne voir que des provinces baignées par le Tage et le Douro, je voulais connaître les lois et les mœurs des autres nations. Puisqu'enfin l'occasion désirée m'est offerte, souffrez, chers et braves amis, que je fasse le voyage par terre ; ma curiosité n'affaiblira ni l'honneur, ni le devoir ; je vous rejoindrai dans les plaines d'Albion ; la mort seule pourrait m'en empêcher. En ce cas, vous soutiendriez bien sans moi la gloire de notre patrie ; mon absence ne refroidirait pas votre courage ; mais si mon cœur ne me trompe pas, et si je ne suis pas abusé par une espérance trop ambitieuse, la fortune et ses fureurs jalouses ne m'opposeront que de faibles barrières et j'irai partager vos lauriers. »

« On accepte la proposition de Magrice ; ses amis ne veulent pas le contredire ; il les embrasse et, se séparant d'eux, prend sa route par les royaumes de Léon et de Castille, où il voit de redoutables cités qui éprouvèrent jadis la valeur portugaise ; il franchit la Navarre et le périlleux sommet des Pyrénées ; il admire les beautés de la France et se rend enfin dans les fertiles plaines des Belges. Lui survint-il là quelque accident ou fut-il amené à ralentir sa course ? Il s'y arrêta plus longtemps que ne semblaient le permettre les intérêts de celle dont il était nommé dé-

fenseur, pendant que ses compagnons sillonnaient les flots de la mer du Nord. Ceux-ci abordent enfin aux rivages d'Angleterre et vont droit à Londres où ils sont reçus avec honneur par les dames et le duc de Lancastre.

« Quand arriva le jour fixé pour le combat, les chevaliers des deux partis revêtirent leurs brillantes armures, et les belles Anglaises, parées de bijoux précieux, vêtues de robes d'or et de soie, vinrent s'asseoir dans un cirque où était le roi d'Albion avec toute sa cour. Seule, la dame qui avait fondé ses espérances sur Magrice portait une robe noire, en signe de sa tristesse de ne pas voir paraître son défenseur; en vain, pour calmer son anxiété, les Portugais lui disaient que l'absence de Magrice ne retarderait pas leur victoire et que, leur manquât-il encore deux ou trois de leurs compagnons, ils n'entreraient pas dans l'arène avec moins de confiance.

« Les douze chevaliers anglais se présentèrent fièrement au combat contre les onze Portugais : dans les mouvements des uns et des autres éclatent la force, l'audace et l'adresse. Jamais l'astre du jour n'éclaira duel plus terrible et plus brillant ; les coursiers impétueux rougeaient leurs freins d'or blanchis d'écume, les rayons du soleil frappaient les armes qui jetaient des traits de feu comme si elles eussent été de cristal ou de diamant. L'inégalité du nombre faisait murmurer l'assistance ; mais les guerriers du Tage n'en étaient pas troublés. Le choc allait com-

mencer quand un tumulte soudain s'éleva parmi la foule : chacun porte ses regards vers l'endroit d'où part le bruit ; on voit paraître un chevalier monté superbement qui s'avance vers l'arène et, saluant le roi et les dames, va se joindre aux Lusitains ; c'est le vaillant Magrice qui vient partager les périls de ses amis. Celle qui pleurait son absence, retrouve un visage riant et change en toute hâte ses vêtements de deuil pour une robe superbe.

« Bientôt la trompette donne le signal du combat. Anglais et Lusitains piquent leurs chevaux belliqueux des deux éperons et, mettant fièrement leurs lances en arrêt, courent à toute bride les uns contre les autres. La terre tremble, le gravier étincelle et les spectateurs frémissent. L'un est renversé de son cheval ; un autre tombe avec le sien en roulant sur la poussière ; plusieurs voient leur sang ruisseler sur leur cuirasse ; d'autres ferment leurs yeux qui ne se rouvriront plus. Malgré leur orgueil, les tenants sont réduits à la défaite ; deux ou trois prennent la fuite ; les autres , qui ont recours à leur épée, n'éprouvent pas un meilleur sort. La Victoire, de ses palmes immortelles, couronne le front des Portugais ; ils triomphent ; les accusées sont rétablies dans leur réputation qui reçoit un éclat nouveau de la honte des accusateurs.

« Le duc de Lancastre emmena les vainqueurs dans son palais et, pendant plusieurs jours, leur offrit des divertissements et des festins somptueux ; les dames ne furent pas moins reconnaissantes. Ainsi, nos che-

valiers goûtèrent d'innombrables plaisirs jusqu'à leur départ : Magrice, au lieu de retourner dans sa paisible patrie, chercha, dit-on, de nouvelles aventures en Flandre et put heureusement mettre sa valeur, non sans gloire, au service de ce pays ¹. Il défit en champ clos un Français des plus braves, et reçut pour prix de sa victoire, des mains de la princesse, un riche collier dont elle était parée. Un autre des douze champions se jeta en Allemagne, et y soutint un combat périlleux contre un traître qui voulait le surprendre par la ruse. C'était Alvaro-Var d'Almada... »

Les auditeurs de Fernand Veloso voulaient connaître de plus longs détails, mais le récit fut interrompu. Le pilote, observant les astres et les variations du temps, donne un coup de sifflet pour avertir les matelots d'être attentifs à la manœuvre. — Apprêtez-vous, dit-il, à déployer tout votre courage et toute votre adresse. Je vois que le vent va devenir furieux ; voici une nuée qui ne présage rien de favorable. » A ces mots, il ordonne d'amener les petites voiles. A peine l'ordre a-t-il été exécuté, il faut en donner un autre, car à chaque minute la tempête augmente de violence. « Calez, crie le pilote en élevant la voix, calez la grande voile !... » Mais le vent n'attend pas

¹ Certains chroniqueurs ont prétendu qu'Isabelle de Portugal, femme de Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, envoya comme champion Magrice contre un chevalier français, désigné par le roi Charles VII, auquel elle avait refusé de rendre hommage.

qu'elle soit abaissée ; elle est mise en pièces avec un bruit si terrible qu'il semble que le monde va s'érouler.

Devant cet accident, les matelots poussent jusqu'au ciel des cris lamentables ; ils se troublent, un effroi soudain saisit leurs cœurs et les empêche de concerter leurs mouvements. Le vaisseau s'incline et reçoit sur son bord une énorme masse d'eau. « Qu'on jette à la mer d'inutiles marchandises ! dit rudement le pilote. En même temps courez à la pompe ! à la pompe ! nous sombrons ; l'eau nous envahit de toutes parts ! » On se précipite, on travaille, mais le roulis est si violent que ni soldats ni matelots ne peuvent se tenir debout. Trois hommes vigoureux ne peuvent arriver à maintenir le gouvernail : en vain on y attache des câbles puissants, les flots s'en rendent maîtres et le font mouvoir au gré de leurs caprices, qui mettent en défaut l'habileté et la force des marins. Les fils d'Éole auraient attaqué la tour de Babel avec moins de fureur s'ils avaient eu à la renverser ; le puissant navire de Gama est enlevé par les ondes jusqu'à la région des nuages, et le reste de la flotte le contemple avec effroi.

La situation n'était pas moins sinistre pour les vaisseaux commandés par l'illustre Paul de Gama et le brave Coello ; leurs mâts fracassés, leurs cordages brisés les laissaient en proie à toute la colère de Neptune. Tantôt ils touchaient le ciel, tantôt ils retombaient dans des gouffres qui confinent au royaume des morts. Les vents du septentrion et du midi, ceux

de l'orient et ceux des climats où le soleil disparaît, semblaient se disputer l'honneur de replonger la nature dans l'antique chaos. Les ténèbres d'une nuit lugubre couvraient l'univers et, par instants, la foudre qui grondait sur la côte des Lusitains faisait briller à leurs yeux une lueur sinistre et menaçante mille fois plus cruelle que l'ombre même.

L'horreur qui pénétrait chacun était encore accrue par les gémissements qui sortaient de toutes parts, et auxquels répondaient les Aleyons par un chant terrible. Cette funeste tempête leur rappelait les anciens malheurs de Célyx, et leur concert affreux, s'étendant aux côtes voisines, redoublait l'épouvante des matelots. Les dauphins s'enfuyaient dans leurs grottes, où ils ne se croyaient même pas à l'abri des fureurs de l'ouragan. Jamais le forgeron des dieux ne fabriqua des foudres si terribles pour châtier l'audace des géants, et le courroux de Jupiter fut plus humain quand il suscita sur la terre le déluge qui n'épargna que Deucalion et son épouse. Combien de rochers les ondes n'abattent-elles pas, combien de chênes qui semblent inébranlables cèdent au choc des aquilons ! Les Dryades, éperdues, voient les racines de leurs arbres chéris retournées vers le ciel, et les nymphes de la mer voient avec surprise le sable bouleversé monter du fond de leur demeure jusqu'à la crête des vagues.

Gama se voit près de périr, et de périr aux portes de l'Inde. Désespéré, pénétré de douleur et perdant

toute espérance, n'attendant plus de secours de l'adresse ni de la force humaine, le généreux Gama, dans cette effrayante conjoncture, implore Celui dont le pouvoir ne trouve rien de difficile : « Souverain maître des esprits célestes, grand Dieu qui tiens sous ta domination la terre, l'Océan et les deux pôles ; toi qui donnas au peuple d'Israël un refuge paisible dans la mer Rouge ; toi dont la bonté sauva, dans une arche fragile, des eaux qui submergeaient toute la terre, l'homme saint qui devait la repeupler, pourquoi m'abandonner, quand tu m'as tant de fois déjà délivré des plus redoutables périls ? Puisque c'est à ta gloire que tend mon entreprise, pourquoi cesser de me protéger quand je touche au moment de la couronner par le succès ? Heureux les guerriers portugais qui ont trouvé le trépas au milieu des lances maurusiennes en combattant pour leur foi ! Leurs exploits sont connus ; le souvenir n'en est pas éteint dans l'obscurité : ils ont, pendant la vie, conquis une renommée immortelle, au prix de laquelle la mort était douce ! »

Pendant qu'il parlait ainsi, la tempête augmentait, les vents mugissaient comme des taureaux furieux ; des milliers d'éclairs embrasaient continuellement le ciel ; le tonnerre retentissait de toutes parts et à son bruit formidable on eût cru que le palais de l'Olympe allait écraser de sa chute la terre tout entière : une horrible discorde armait tous les éléments les uns contre les autres. Mais déjà l'étoile du matin bril-

lait à l'horizon et montrait son visage bienfaisant qui annonce aux mortels le retour de Phébus. La déesse qui conduit cette étoile charmante aperçoit aussitôt la situation terrible de la flotte qu'elle protège; elle voit la mer troublée de fond en comble, et les vaisseaux qui n'attendent plus que l'instant d'être engloutis dans les abîmes de Neptune. Elle frémit de colère et d'effroi devant ce spectacle terrible. « Je reconnais ici, dit-elle, la main de Bacchus, mais c'est en vain qu'il s'oppose à mes justes désirs; ses criminels desseins ne réussiront pas et je les découvrirai toujours avant qu'il puisse les achever. »

Ayant dit ces paroles, Vénus descend dans la mer : Les gracieuses nymphes attachées à son service la suivent et, par son ordre, parent leur tête de guirlandes de roses; elles entrelacent d'autres fleurs dans leurs blondes chevelures, et, rendues plus charmantes par ces ornements, elles accompagnent leur maîtresse. Elle veut arrêter la fureur des vents en leur faisant voir ces aimables nymphes dont les regards attendrieraient les cœurs les plus féroces. Ses désirs sont exaucés : à peine les fils d'Éole ont-ils jeté la vue sur cette troupe divine, leur rage s'apaise, la discorde qui les troublait fait place à de plus doux sentiments et ils abandonnent la lutte pour obéir aux lois de la déesse de Cythère.

Alors la charmante Orithie, qui dans le fond de son cœur aime l'impétueux Borée, lui adresse des reproches. « Est-ce ainsi, dit-elle, ô cruel ! que tu prouves

ton inclination pour moi ? La douceur est la véritable marque de l'amour : un amant généreux ne se livre pas à une telle férocité ; tu mériteras désormais toute ma haine, si tu ne cesses de persécuter cette flotte. » Ainsi parlait au vent du midi la belle Galathée, et aux autres vents les nymphes qui les charmaient par leurs attraits. Quelle éloquence possède la bouche qui sait plaire, et qu'elle a de force pour persuader ! Les nymphes parlent, les vents obéissent : tous font à Vénus le serment de ne plus arrêter la course de Gama et, pour les récompenser, elle promet de leur être toujours favorable.

Déjà le soleil éclairait la cime des montagnes, au pied desquelles coulent les eaux du Gange quand, du haut de la hune, les matelots aperçurent la terre : l'ouragan venait de cesser ; l'air et les ondes étaient calmes, l'effroi de la mort ne troublait plus le cœur des Lusitains. En ce moment le pilote de Mélinde, transporté de joie, s'écrie : « Si mon art ne me trompe pas, c'est le royaume de Calicut qui est devant nous ! Les voilà, ces Indes que vous cherchez, et votre ambition sera satisfaite si votre unique vœu est de les atteindre ! » Gama n'en écoute pas davantage : il se prosterne à genoux et, levant ses mains vers le ciel, il témoigne sa reconnaissance au maître des Dieux ; il lui rend grâce, comme il le doit, non seulement d'avoir échappé, contre son attente, aux rigueurs d'une mort cruelle, mais de voir les contrées fortunées pour lesquelles son courage a surmonté tant de fatigues, tant

de périls divers ! Pénétré d'une vive allégresse, il oublie les souffrances passées, car il ne les entrevoit plus que comme un rêve affreux dont l'horreur disparaît dans un réveil bienfaisant.

Poursuis, vaillant Gama : que rien n'arrête ta brillante carrière ! C'est par des voies pénibles que les amis de la gloire s'élèvent à l'immortalité : l'honneur n'est pas fait pour ces lâches qui s'endorment à l'ombre d'une antique noblesse, dans les lits dorés et sur de riches fourrures de Moscovie, ni pour ces efféminés qui passent leur vie dans les festins et les délices, refusant tout à la vertu, pour ne rien dérober aux passions. Mais affronter courageusement les fureurs de Bellone, veiller, s'endormir sous le poids des armes, résister aux tempêtes, surmonter les rigueurs des saisons, et les intempéries des climats ; se contenter d'une nourriture frugale, éviter le faste qu'inspirent aux âmes vulgaires les dons de la fortune, enfin, être roi de soi-même en réduisant ses désirs et ses pensées au joug de la raison, voilà ce qui fait le héros, voilà ce qui l'exalte jusqu'au sommet de la véritable grandeur, d'où il voit au-dessous de lui les égarements et la bassesse des faibles humains : cet homme n'aura pas besoin de briguer des dignités dans un empire où présidera la justice ; elles viendront à lui sans qu'il les cherche et son mérite sera récompensé comme il doit l'être.

CHANT VII

Enfin l'armée portugaise était arrivée, selon ses vœux, à la hauteur de cette terre féconde qui, depuis tant de siècles, a excité l'ambition des plus illustres conquérants. Gama tressaillait de joie en voyant les plaines merveilleuses qui s'étendent des rives du Gange jusqu'aux bords de l'Indus. Guerriers intrépides, qui brûlez d'une ardeur si pure pour la belle gloire, animez-vous ici d'un nouveau courage : voilà l'objet de vos nobles désirs ; devant vous sont ces pays qui vont produire une riche moisson de palmes pour vous couronner !

C'est à toi que je m'adresse, brave postérité de Lusitane, à toi qui, formant une si petite fraction du monde, faible partie du petit troupeau que le divin Pasteur renferme dans son bercail, méprises les dangers les plus redoutables, quand il s'agit de porter le flambeau de la vérité chez des peuples qui ne la con-

naissent point. Alors la faiblesse de ton pouvoir ne t'arrête pas ; ta valeur supplée aux forces qui te manquent, et au prix de ton sang, tu fais fleurir les lois augustes de la religion. Tandis que, guidée par le ciel, tu pénètres jusqu'aux confins de l'univers, pour détruire le culte du mensonge, les Germains, cette superbe nation, qui domine sur de si vastes provinces, s'abandonnent aux erreurs les plus détestables, et, pour les soutenir, prodiguent leur sang dans une guerre criminelle, quand ils pouvaient tourner leurs armes contre les fiers Ottomans. L'Anglais, qui se qualifie de roi de Jérusalem, laisse cette ville sainte gémir sous l'oppression des Ismaélites ; plongé dans les délices, il goûte, au milieu des neiges du Nord, les infâmes voluptés des Assyriens ; s'il tire l'épée c'est contre les partisans de la vérité ! Que dirai-je de vous, Français, dont la droiture et l'équité faisaient jadis la plus éminente qualité ? Voici que l'ambition vous domine : vous vous forgez des droits chimériques sur des États qui ne vous appartiennent pas ; si la grande étendue des vôtres ne peut vous suffire, que n'allez-vous signaler votre courage sur les rives du Nil et du Cyniphe ? C'est là que vos conquêtes seront légitimes et non quand elles seront dirigées contre les territoires de vos voisins, qui adorent le même Dieu que vous ; si vous avez hérité du royaume de Charles et de Louis, cessez la guerre injuste commencée avec eux.

Que dirai-je de toi, malheureuse Italie, terre si respectable jadis, aujourd'hui noyée dans un déluge de

vices ! Je vois tes fils efféminés par le luxe et la mollesse ; vils esclaves des trésors qu'ils accumulent avec une honteuse passion, je les vois traîner lâchement leur vie dans l'oisiveté. Chez eux l'artifice a remplacé cette valeur triomphante qui soumit presque tout l'univers aux lois de leurs ancêtres. Ce serait peu s'ils se bornaient à vivre en paix ; mais, conspirant sans cesse la ruine les uns des autres, ils déchirent les entrailles de leur patrie par leurs tristes rivalités. Oh ! misérables Européens ! êtes-vous donc sortis des dents du dragon de Cadmus ? Quelle rage vous anime contre vos frères ? Tournez vos yeux vers le tombeau de votre législateur ; voyez-le en proie aux barbares enfants d'Israël. Ces peuples sont toujours unis pour vous défier ! Alecton vous souffle sans doute l'esprit de discorde : combien de périls vous environnent et par quelle fortune échapperez-vous aux malheurs qui vous menacent si vous vous détruisez vous-mêmes pendant que les Musulmans méditent votre perte ?

Vous faut-il des richesses immenses ? le Pactole et l'Hermus roulent leurs sables d'or ; les Lydiens et les Assyriens filent ce précieux métal et l'Afrique en cache d'abondantes veines dans son sein. Ces contrées offrent à vos conquêtes un champ libre. Faites, pour acquérir des trésors, ce que vous refusez de faire pour l'intérêt de vos autels ! Votre artillerie, cette invention terrible qui semble mettre la foudre aux mains des hommes, doit tonner contre les murs de Byzance : délivrez-la des usurpateurs qui l'occupent ; qu'ils laissent l'Europe en

paix et retournent sur les monts Caspiens, dans les autres de la froide Sythie. Les Grecs, les Thraces, les Géorgiens et les Arméniens réclament votre secours. Accablés sous le poids d'un joug tyrannique, ces peuples vous crient qu'on leur enlève leurs enfants, non seulement pour en faire des esclaves, mais pour les abreuver du poison de l'erreur et de l'impiété. Voilà de justes sujets de guerre; piquez-vous de valeur et de prudence pour châtier la barbarie des Ottomans et non pour opprimer ceux qu'une même loi doit liquer avec vous!

Mais c'est en vain que les pieuses déesses du Parnasse prétendraient effacer les divisions de l'Europe, leur voix n'est pas écoutée; ce sont les Euménides qui triomphent. Je ne vois que les enfants de Lusus qui courent à leur véritable gloire. Déjà ils occupent les ports de la côte d'Afrique : l'Asie leur obéit, le Nouveau-Monde les appelle; que la terre s'agrandisse encore, ils en atteindront les limites.

Aidé par un vent propice, Gama s'approche des côtes qu'il vient de découvrir; bientôt il rencontre des barques de pêcheurs qui lui enseignent la route de Calicut. Les Portugais, enchantés, tournent la proue de leurs navires vers cette ville, la capitale du Malabar, dans laquelle résidait le souverain de ce vaste empire. Au delà du fleuve qui donne son nom aux Indes, et en deçà du Gange, s'étend une terre fameuse, baignée au midi par les eaux de Neptune et bornée au septentrion par les monts Emodiens. Cette terre se divise en plusieurs

royaumes, les uns infectés des erreurs de Mahomet, d'autres adorant ou des idoles ou des animaux nés dans ces contrées livrées aux ténèbres de la plus superstitieuse ignorance.

Les deux fleuves sortent du mont escarpé qui sert de rempart à toute l'Asie et qui reçoit différents noms, suivant les divers lieux qu'il occupe, parcourent une étendue immense de campagnes délicieuses, et payent ensuite à l'Océan le tribut de leurs eaux : ils forment ainsi de la terre qu'ils entourent une péninsule qui se termine en une sorte de pointe pyramidale vers l'île de Ceylan.

Des milliers de peuples divers habitent les pays arrosés par l'Indus et par le Gange : près des lieux où celui-ci commence son cours, la nature a placé, dit-on, une nation qui ne se nourrit que du parfum des fleurs. Plus loin on rencontre les Delhis et les Patanes, fiers de leur nombre et de l'étendue de leurs pays : les Decaniens, les Oriens, qui se purifient en se baignant dans l'eau du Gange ; les Bengalais, dont les champs sont plus fertiles qu'aucune contrée de l'univers. On trouve en suite le belliqueux royaume de Cambaye, qui obéissait jadis à Porus, celui de Narsingue, riche en or et en pierreries, mais qui acquiert une fâcheuse renommée par la mollesse de ses habitants ; enfin le Malabar, défendu contre les incursions du Canara par une haute montagne dont la cime frappe de loin les yeux des matelots.

Au pied de cette montagne, que les habitants nom-

ment Gate, s'étend une langue de terre que les flots battent constamment. Là est situé Calicut qui, par ses richesses, par sa grandeur et par sa beauté, surpasse toutes les autres villes du Malabar. Le prince qui gouverne ce puissant empire porte le titre de Samorin.

Dès que les vaisseaux eurent jeté l'ancre, Gama fit partir un Portugais pour annoncer au roi l'arrivée de sa flotte. L'envoyé monte en canot et entre dans un fleuve paisible dont les eaux se confondent avec celles de la mer. La nouveauté de son air et de son costume attire un énorme concours de population : dans cette foule il se trouve un Maure originaire du pays qui rendit jadis si redoutable la fureur d'Antée ; il connaissait la nation lusitaine, soit que, favorisé par le voisinage, il eût entretenu quelque commerce avec elle, soit que dans les dernières guerres ses yeux eussent été témoins des brillantes conquêtes qui soumièrent aux lois du Portugal les côtes de Barbarie. Une joie mêlée de surprise éclate sur son visage à l'aspect du messager de Gama : il lui demande d'où il vient et par quelle aventure la fortune a pu le conduire si loin des bords du Tage. Le messager lui répond : « Nous sommes parvenus jusque dans ces climats en nous frayant à travers les flots une route que jamais les mortels n'ont suivie. Nous cherchons les Indes et c'est par ordre du ciel que nous avons entrepris cette dangereuse expédition. » L'Africain, qui s'appelait Monzayde, demeura saisi d'admiration quand le Portugais lui apprit les

fatigues et les maux que la flotte avait subis pendant ce long voyage.

Comme le roi n'était pas encore à Calicut, Monzayde invita le messager à venir se reposer chez lui. « Ma maison vous est ouverte, lui dit-il. Veuillez y goûter un repas modeste, tel que mes moyens me permettent de vous l'offrir; nous irons ensuite trouver votre capitaine. Pendant ce temps le bruit public portera au Samorin la nouvelle de votre arrivée, et je ne doute pas qu'il ne hâte aussitôt son retour. En attendant, apprenez-moi quel est le héros qui vous conduit et quels sont les illustres compagnons qui partagent votre gloire. Rien n'est plus heureux que de rencontrer des compatriotes ou des voisins loin des lieux où l'on a reçu le jour. »

Le Portugais accepte les offres du Mauritan; ils se mettent à table avec autant de confiance et de sympathie que s'ils étaient de vieux amis; ils prennent tous les deux ensuite le chemin de la flotte et se rendent au vaisseau de Gama. On reçoit Monzayde avec de grandes marques d'allégresse. Le capitaine l'embrasse et, l'ayant fait asseoir près de lui, l'interroge sur les différentes particularités qui concernent le Malabar. Charmé de trouver sur ces rivages inconnus un homme dont ils peuvent comprendre le langage, les soldats et les matelots se rangent autour de Monzayde, montrant tous un égal empressement à ne perdre aucune de ses paroles. Ainsi le mont Rhodope vit autrefois les ormes et les chênes des forêts voisines s'attrouper autour

d'Orphée lorsque le célèbre chanteur faisait résonner la lyre au nom de la douce Eurydice.

« O peuple illustre, dit le Maure, peuple magnanime, que la nature a placé sous le même ciel que celui de ma patrie ! le Souverain maître de l'univers fonde sans doute sur votre courage des desseins dignes de sa grandeur, puisqu'il vous a fait triompher des tempêtes, puisqu'il vous asservit les éléments et que d'une extrémité du monde il vous amène jusqu'à l'autre par une route inaccessible aux hommes ! Sachez que vous êtes dans les Indes, dont les vastes plaines sont habitées par plusieurs nations, les plus riches et les plus heureuses qui soient sur la terre. Ici les diamants, les saphirs et les émeraudes brillent de toutes parts ; l'or est un produit vulgaire ; les aromates naissent sans culture ; un parfum exquis embaume constamment l'air qu'on respire. Cette province où vous venez de prendre terre, et qu'on appelle le Malabar, est infectée du culte des idoles. Plusieurs rois l'occupent aujourd'hui, mais jadis elle n'en reconnaissait qu'un : Sumara-Périmal fut le dernier qui la posséda tout entière. Sous son règne, quelques étrangers, venus du golfe d'Arabie, apportèrent dans l'Orient la loi de Mahomet. Leur éloquence et leur sagesse convertirent Périmal : il embrassa les croyances qu'ils enseignaient et sa faveur fut telle qu'il résolut d'abdiquer sa couronne pour consacrer le reste de sa vie à des exercices de piété.

« Il équipa donc ses vaisseaux qu'il chargea de tré-

sors immenses destinés à enrichir le temple de la Mecque où est la sépulture du législateur que nous révérons. Avant son départ, il partagea son royaume entre ses favoris, n'ayant pas d'héritiers qui fussent de son sang. L'un eut la province de Cochin, l'autre, celle de Cananor; un autre obtint la principauté de Chaul: un fut créé souverain de l'île Pimante; le trône de Coulam fut attribué à un autre; le dernier eut le sceptre de Cranganor. Quand il eut donné presque tous ses domaines, un jeune homme, qu'il affectionnait vivement, se présenta devant lui. Il ne restait pour ce dernier que la ville de Calicut et le petit territoire qui en dépendait: Périmal les lui accorda avec le titre d'empereur, titre auguste et respectable qui met les Samorins au-dessus de tous les rois du Malabar.

« Ayant ainsi disposé de tous ses États, le vertueux Périmal se retira dans l'asile sacré où il voulait passer ses derniers jours. Telle est l'origine des Samorins de Calicut, où les naturels du pays, les plus pauvres comme les plus riches, ne couvrent leur nudité qu'à partir de la ceinture; tous sont d'un caractère vain et orgueilleux à l'excès. On les distingue en deux tribus: l'une composée de nobles, nommés Nayres, l'autre comprenant la populace, appelée la tribu des Poléens. Ceux-ci ne peuvent jamais s'unir en mariage qu'avec leurs pareils; une loi rigoureuse leur interdit toute autre alliance. Les arts se perpétuent dans leurs familles et le fils exerce toujours la profes-

sion du père. La noblesse méprise tellement le peuple qu'elle regarde comme une souillure honteuse pour un Nayre d'être touché par un Poléen. Aussi les premiers ont-ils grand soin d'éviter cette honte, et s'ils la subissent, ils se purifient le corps à l'aide de cérémonies étranges, comme les Juifs quand ils étaient en contact avec un Samaritain.

« Vous verrez encore dans Calicut d'autres coutumes qui vous surprendront davantage. Les Nayres ne s'occupent que d'exercices guerriers ; on les voit sans cesse l'épée nue à la main droite et le bouclier passé dans le bras gauche. Ils ont seuls le privilège de garder le roi et dans les combats ce sont eux qui sont rangés à ses côtés pour le défendre. Ceux qui se consacrent au culte des autels s'appellent brahmanes, nom antique et respectable dans tout l'Orient : ils suivent les préceptes du docteur de Samos, qui donne aux savants le nom de philosophes, au lieu du titre de sages qu'ils portaient avant lui. Tout ce qui respire est sacré à leurs yeux : ils considèrent comme un crime d'ôter la vie au moindre des animaux. Convaincus que l'usage de la viande est impie, ils ne se nourrissent que des fruits de la terre, mais la tempérance est leur seule vertu. Sobres à table et voluptueux partout ailleurs, ils se livrent sans retenue aux plaisirs de l'amour. L'hyménée à Calicut n'oblige pas les femmes à une fidélité inviolable ; ainsi ce peuple ignore, heureusement, le cruel supplice de la jalousie.

« Telles sont les coutumes et les mœurs que vous

trouverez dans le Malabar ; la terre y est d'une fertilité incomparable, et en dehors de l'abondance naturelle, le luxe des habitants y réunit tout ce que l'orgueil et la noblesse ont inventé de plus riche et de plus agréable depuis les bords du Nil jusque chez les industrieux artisans de la Chine. »

Tandis que le Maurusien conversait ainsi avec Gama, la Renommée fendait rapidement les airs et publiait dans le Malabar l'arrivée des Portugais. Le roi, aussitôt informé de la nouvelle, envoie les plus hauts personnages de sa cour au devant du capitaine pour l'inviter à venir dans son palais. Ils partent et s'avancent vers le rivage, suivis d'une multitude de gens de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Dès que Gama eut appris que le Samorin lui permettait de prendre terre, il revêtit un costume magnifique pour s'attirer les regards et l'attention du peuple chez lequel il allait paraître ; de même, il en fait faire autant à douze des siens qu'il choisit pour escorte. Sous cet appareil magnifique, ils descendent dans le canot ; la rame ouvre les flots avec un mouvement mesuré, dont la gravité solennelle annonce aux Indiens qu'ils vont contempler le vainqueur des vents et de Neptune.

La barque entre dans le fleuve ; on aborde, on met pied à terre. Vasco trouve sur le rivage un officier supérieur appelé Catual dans la langue du pays. Entouré de Nayres, il attendait impatiemment les Portugais, et, dès qu'il les vit débarqués, il courut

embrasser le capitaine. Après l'avoir comblé d'honneurs et d'égards qui ne sont pas usités chez ce peuple orgueilleux, il le prie de monter dans une sorte de litière où les grands seigneurs du Malabar se font porter par leurs serviteurs.

Ainsi, le héros Lusitain et le Catual, chacun dans son palanquin, marchent aux côtés l'un de l'autre et s'avancent vers Calicut. Les autres Portugais, à pied, sont rangés en colonne, se tenant fièrement sous les armes. Le peuple, qui les suit en foule, brûle de les interroger sur bien des choses qu'il voudrait apprendre de leur bouche; mais sa curiosité est déçue, car la différence du langage empêche toute démonstration. Pour le Catual, il avait le plaisir de converser avec Gama, par l'entremise de Monzayde, qui leur servait d'interprète.

En marchant ainsi, l'on arriva dans un lieu où s'élevait un temple, construction admirable; Portugais et Malabarais y pénétrèrent tous ensemble. Là, en diverses attitudes, des statues de bois et de pierre représentent les divinités fabuleuses qui ne doivent qu'à la vaine imagination de l'homme l'encens qu'elles reçoivent; le ciseau et le pinceau offrent aux yeux des horreurs monstrueuses. Les Portugais, accoutumés à concevoir une idée sublime du Maître de l'univers, ne peuvent voir sans surprise et sans tristesse cette idée avilie par des images grotesques, plus ridicules et plus repoussantes que la Chimère. Une de ces idoles avait des cornes menaçantes et ressemblait

au fameux Ammon, jadis adoré par les peuples de l'Afrique; une autre montrait plusieurs visages, à peu près comme l'antique Janus; une autre était armée d'autant de bras que les fictions grecques en donnent à Briarée; une autre portait une tête de chien, comme Anubis.

Lorsque les Calicutiens eurent fléchi le genou devant leurs divinités, on se remet en marche et, sans aucun autre arrêt, on se dirige vers le palais du Samorin. A chaque pas, la foule grossissait : de tous côtés on accourait pour voir passer le capitaine et ses braves compagnons de fortune; les rues devenaient étroites, les fenêtres des maisons étaient remplies et les terrasses couvertes de spectateurs.

On arrive enfin au palais, dont la structure est imposante, et bien qu'il ne soit pas flanqué de tours comme ceux du Portugal, il ne laisse pas d'avoir un aspect grandiose qui annonce la majesté et la puissance du prince. Cet édifice occupe le centre d'une vaste enceinte qui renferme des jardins parés de fleurs odoriférantes et des bosquets dont les ombrages sont à l'épreuve des ardeurs du soleil. Tout, en cet agréable séjour, respire la mollesse et invite à la volupté. C'est là que demeurent les souverains de Calicut; c'est là qu'ils trouvent les délices de la campagne au milieu des plaisirs de la ville.

Les portes de ce palais superbe étaient enrichies de sculptures où l'art de Dédale semblait avoir épuisé son adresse. On y voyait représentée l'antique his-

toire des Indes d'une façon si vive et si brillante que l'œil était tenté de prendre l'art pour la nature. Dans les plaines qu'arrose l'Hydaspe se développait une immense armée, conduite par un capitaine qui portait une lance ornée de feuillages de vigne; près de là s'élevaient les remparts de Nyse qu'il avait fondée sur le bord de ce fleuve. On ne pouvait méconnaître les traits de ce conquérant; si Sémélé l'eût vu, elle se serait écriée que c'était bien son fils.

Plus loin, on voyait une autre armée dont les soldats desséchaient un fleuve en apaisant leur soif. Cette innombrable multitude était commandée par une femme, qui fut la plus belle de son temps, mais dont le cœur renfermait plus de vices encore que son visage n'avait d'attraits. A côté d'elle était un cheval sur lequel ses yeux s'attachaient avec une tendresse qui révoltait la nature et qui pouvait aisément rendre croyables pour la postérité les flammes incestueuses dont cette princesse brûla pour son fils. D'un autre côté, le ciseau avait retracé les guerriers de Macédoine qui poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux rives du Gange. Ils avaient pour chef un jeune héros couronné de palmes triomphales, l'audace peinte dans le regard, l'orgueil imprimé sur le front, tel, enfin, qu'il paraissait dédaigner le sang de Philippe pour s'attribuer une origine céleste.

Les voyageurs de Lusius contemplaient avec admiration ces monuments antiques, lorsque le Catual dit au capitaine : « Bientôt viendra le temps où de nou-

velles victoires abattront les trophées qui occupent aujourd'hui votre vue; une nation que nous ne connaissons pas gravera ses exploits à la place de ceux-ci; nos mages l'ont prédit en expliquant les mystères de l'avenir. Toute notre résistance, ils le prévoient, sera inutile, parce que la force et l'industrie humaine sont toujours faibles contre les décrets du ciel, mais les oracles ajoutent que ces étrangers brilleront avec tant d'éclat dans la guerre et dans la paix que le nom des vainqueurs sera la consolation et même la gloire des vaincus. »

A ces mots, il introduit enfin Gama dans la salle où le puissant empereur du Malabar était couché sur un divan dont rien n'égalait jamais le travail et la richesse. Son visage, empreint de majesté, inspire le respect; une superbe étoffe d'or lui couvre la ceinture et sa tête est ornée d'une parure de pierres précieuses qui jettent autour de lui des feux plus brillants que ceux du soleil. Près de son lit de repos se tenait, à genoux, un vieillard vénérable, qui lui donnait de temps en temps des feuilles de béthel, herbe aromatique que les Orientaux portent sans cesse à la bouche.

Un brahme s'étant avancé lentement et avec déférence vers la porte à la rencontre du capitaine, le présente au Samorin. Ce prince fait signe à Gama de s'asseoir près de lui; les autres Portugais restent debout un peu plus loin. Le Samorin les regardait tous avec une attention extrême; le héros de Lusitane prit gravement la parole et lui adressa ce discours :

« Un grand roi de l'hémisphère où le soleil se couche a souhaité d'acquérir votre amitié : les glorieux éloges que la renommée a faits de vous et de votre couronne ont retenti jusqu'aux extrémités de l'Occident ; nous savons que les Indes vous rendent hommage et qu'elles goûtent, sous vos lois, les douceurs d'une paix parfaite. C'est ce qui porte notre auguste monarque à désirer d'entretenir avec vous un commerce qui fasse le bonheur de ses sujets et des vôtres ; il m'envoie en ces lieux pour vous annoncer que son empire abonde en richesses de toutes sortes et qu'on y trouve tout ce que produisent la terre et la mer depuis les rives du Tage jusqu'à celles du Nil, depuis les froides régions du Nord jusqu'aux climats où la ligne de l'Équinoxe brûle les Éthiopiens. Si vous acceptez son alliance avec autant de loyauté qu'il en met à vous l'offrir, si vous l'observez constamment, vous en recueillerez bientôt les bienfaits, précieux pour l'un et l'autre peuple. Les Indiens y gagneront des avantages et les Portugais de la gloire ; notre roi sera toujours prêt à vous secourir au milieu des plus cruels revers qui troubleraient votre repos ; ses flottes et ses soldats n'hésiteront jamais à braver pour vous les fureurs de Mars et de Neptune. Enfin, vous aurez un frère qui, s'il le faut, exposera sa vie et sa couronne pour vous défendre ; tels sont ses sentiments. C'est à vous maintenant de me dire quelle réponse je dois lui rapporter de votre part. »

Lorsque Gama eut terminé son discours, le Mala-

barais lui dit qu'il se tenait pour honoré de recevoir des ambassadeurs d'une nation si éloignée des Indes, mais qu'avant de conclure un traité d'alliance, il voulait prendre l'avis de son conseil et se donner le temps de connaître plus à fond le roi et le peuple de Portugal. En attendant, les Portugais pouvaient se délasser dans Calicut des longues fatigues de leur voyage, et bientôt il leur ferait connaître ses intentions.

Le jour touchait alors à sa fin : la nuit ne tarda pas à suspendre les travaux des hommes et Gama se retira avec sa suite dans le palais du Catual, où ils furent traités avec une magnificence extrême, selon les ordres de l'Empereur. Le Catual était chargé d'examiner en secret les moindres actions des Portugais et de n'épargner rien pour s'instruire du pays d'où ils venaient, de leur religion et de leurs lois. Dès qu'il vit paraître l'aurore, il envoya chercher Monzayde pour l'interroger sur ce qu'il voulait apprendre. « Ne me cachez, lui dit-il, aucune des particularités qui concernent cette nation ; elle doit vous être connue, puisque sa patrie est voisine de la vôtre. Vous rendrez ainsi au Samorin un important service ; songez que c'est d'après votre rapport qu'il réglera la conduite qu'il doit tenir envers ces étrangers. — Seigneur, répondit le Maure, je vous parlerai sans feinte et sans détour : si je ne vous donne pas toutes les lumières que vous souhaitez, ce sera seulement l'effet de mon ignorance. Les Portugais habitent une partie de

l'Espagne, vaste et puissant royaume qui, comme ma terre natale, est baigné par les flots où se couche le soleil au déclin de sa course. Ils obéissent aux lois d'un Dieu qui fut engendré par un esprit divin descendu des cieux dans le corps d'une vierge. Leur redoutable valeur a plusieurs fois été fatale à mes ancêtres, et les champs libyens sont tout couverts de leurs trophées. Jadis, par des exploits dignes d'une renommée éternelle, ils nous ont contraints à quitter les bords du Tage et de la fraîche Guadiana, puis, ardents à nous poursuivre jusqu'au fond de nos retraites, on les a vus traverser les vagues orageuses et venir nous combattre dans nos propres foyers sur les terres d'Afrique, enlevant des villes et des forteresses que nous jugions imprenables.

Ils n'ont pas montré moins de courage dans toutes les guerres qu'ils ont soutenues, soit contre les belliqueuses nations d'Espagne, soit contre les autres peuples de l'Europe; on ne peut citer aucune circonstance où leur grand cœur ait été vaincu, ce sont des Annibals qui ne craignent pas de Marcellus. Si ce que je viens de vous dire ne suffit pas, interrogez-les vous-même, ils ne vous mentiront pas, car leur caractère fut toujours éloigné de l'imposture; visitez leur flotte, examinez leurs armes, leur artillerie et leur manière de vivre, vous aurez lieu d'être satisfait de votre curiosité. »

Le Catual s'empresse de suivre le conseil du Maure; il exprime au brave Gama son désir de voir la flotte.

On équipe plusieurs bateaux, on s'embarque : une troupe de Nayres accompagne le magistrat indécis. Ils arrivent ; ils montent sur la capitane, où Paul de Gama les reçoit, en rendant au Catual les honneurs que méritent ses fonctions. Le vaisseau est orné de tapis de pourpre et de bannières de soie qui représentent, avec de riches couleurs, divers exploits fameux, des aventures mémorables, des batailles, des duels et mille autres sujets dignes d'attirer les yeux de Mars. Le Catual, contemplant avec admiration ce spectacle enchanteur, en demandait l'explication. Vasco de Gama l'interrompit en le priant de se mettre à table et d'accepter un festin qu'on avait apprêté pour lui ; mais le Catual refusa, la loi qui gouverne les idolâtres de Calicut leur défendant de manger avec ceux qui ne sont pas de la même religion qu'eux. On n'épargne rien pour le combler d'honneurs : les trompettes aux accents belliqueux évoquent l'image de la guerre au sein de la paix, le canon tonne et fait retentir les plaines de Neptune. L'Indien observait tout, mais son attention se fixe surtout sur des bannières où il voit, retracées en abrégé, diverses actions héroïques ; ne pouvant contenir son admiration, il quitte son siège et se lève pour voir de plus près ce qui excite sa curiosité. Les deux Gama, Coello et Monzayde se lèvent en même temps.

L'Indien attache d'abord ses yeux sur un vieillard vénérable dont le nom ne disparaîtra jamais dans les ténèbres de l'oubli. Il était habillé à la grecque et

portait un sceptre paré de feuilles dont la riante verdure...

Mais quelle erreur est la mienne ! Quelle témérité ! Muses divines du Tage et du Mondego, n'allais-je pas entamer sans votre appui une matière sublime qui dépasse mes forces ? Venez-moi en aide, votre faveur m'est indispensable. Je navigue au milieu du vaste Océan, les vents me sont contraires et ma barque est destinée à sombrer si vous ne daignez la conduire ! Considérez que depuis si longtemps que je chante la gloire du Portugal et les deux fleuves que vous chérissez, la fortune m'entraîne de disgrâce en disgrâce sans m'accorder aucune trêve : à peine échappé aux périls de la mer, je me vois livré aux fureurs de Mars. Déjà la funeste Parque fermait ses ciseaux cruels pour couper le fil de ma vie ; à peine ai-je évité son atteinte fatale, un nouveau gouffre de malheurs s'ouvre sous mes pas : tantôt victime d'une terrible misère dont le poids insupportable rabaisse les plus nobles esprits, tantôt méprisé injustement dans des palais où cette même fortune qui me persécute élève des idoles qu'elle orne trop souvent aux dépens de la vertu, hier abreuvé d'un espoir séducteur, aujourd'hui sevré de ces douces illusions par des chagrins réels, je ne vois aucun terme à mes souffrances, les unes naissent des autres et ne tarissent jamais. Cependant, malgré cette trame ininterrompue de pratiques et d'agitations odieuses, je n'ai jamais cessé d'écrire, tel que la triste Canacée qui, prête à se percer

le cœur, tenait d'une main un poignard et de l'autre une plume ! Chastes nymphes, que j'implore, n'était-ce pas assez pour moi d'être en butte à tant d'orages ? fallait-il, pour comble de douleur, que ceux mêmes qui sont célébrés dans mes vers fussent les artisans de ma ruine et me portassent les coups les plus terribles au lieu de me parer des lauriers que j'attendais de leur reconnaissance ? Jugez par là combien fausse est la grandeur des demi-dieux qui naissent à présent sur les bords de votre Tage, eux qui payent d'une si noire ingratitude les chants consacrés à l'honneur de la patrie, honneur qui rejaillirait sur eux si leur conduite ne les en rendait indignes ! Quel exemple pour avertir les enfants d'Apollon de ne point prodiguer la louange !

Aimables et charmantes déesses, ne m'abandonnez pas au milieu des maux qui m'aceablent, rallumez mon ardeur, surtout aujourd'hui que je dois proportionner ma voix aux actions les plus belles qui puissent exciter l'admiration de l'univers ; en récompense, j'en fais le serment, mon encens ne fumera jamais pour ceux qui ne le mériteront pas.

CHANT VIII

Le Catual regardait attentivement l'auguste vieillard représenté sur une des bannières du vaisseau de Gama, dont la main tenait, comme symbole, une sorte de sceptre garni de feuillage; il demanda enfin quel était ce personnage : « Seigneur, répondit le frère du capitaine, toutes les figures que vous voyez sont celles de héros fameux; s'ils vous paraissent intrépides, ils le furent à un degré bien plus haut. La Parque, depuis longtemps, les a moissonnés, mais ils vivront toujours, malgré elle, dans le temple de la Gloire. Celui-ci est le célèbre Lusus, qui donna au royaume appelé aujourd'hui Portugal le nom de Lusitanie; il fut le compagnon, peut-être même le fils de Bacchus; après de grandes conquêtes, après de longs voyages, il s'arrêta dans les plaines fécondes qu'arrosent le Douro et la Guadiane. C'est là qu'il reçut la sépulture; c'est de lui ou de son frère Lysias que ces lieux tirèrent le

nom de Champs-Élyséens, qu'ils portèrent si longtemps. Il a pour sceptre le thyrsé de Bacchus, pour montrer à la postérité ou que notre fondateur doit sa naissance au dieu de la vigne, ou que ce dieu doit à notre fondateur une partie de ses victoires.

« Voyez cet autre héros : il est arrivé sur les bords du Tage après avoir essuyé, pendant un long voyage en mer, toute la fureur des flots et des vents. C'est Ulysse ; il a ruiné la ville de Troie, en Asie ; il fonde, en Europe, les superbes remparts de Lisbonne, et dédie à Minerve un temple magnifique en reconnaissance du don de l'éloquence qu'il a reçu d'elle.

— Quel est, dit le Catual à son tour, ce guerrier redoutable qui jonche la terre de morts et de mourants, qui met en déroute des armées nombreuses dont les étendards sont des aigles ?

— C'est le grand Viriatus, dit Paul de Gama. Il fut d'abord pasteur, puis il se consacra aux travaux de Bacchus. Ses victoires firent pâlir la gloire des Romains ; aussi furent-ils moins généreux envers lui qu'ils ne l'avaient été pour le roi de l'Épire. Viriatus était trop redoutable : n'ayant pu le réduire par la force, ils s'en défirent lâchement par la trahison.

« Voici un autre capitaine qui vint se liguier avec nous contre les tyrans de sa patrie : c'est le brave Sertorius. Observez avec quelle adresse il s'attache l'amitié de notre peuple ; cette biche, qui semble lui parler à l'oreille, lui découvrait, disait-il, les mystères de l'avenir. Nos aïeux crurent à cette fable, et,

profitant de leur simplicité, il les mena au combat, pour triompher avec eux de la nation formidable qui était victorieuse de toute la terre.

« Cette autre bannière représente le comte Henri, de qui sont descendus nos premiers rois. Nous le disons originaire de Hongrie; les étrangers le font naître en Lorraine. Après avoir vaincu les Maures, les Galiciens et la noblesse de Léon, il s'illustra par de nouveaux exploits dans les plaines de Palestine.

— Apprenez-moi, dit le Malabarais, saisi d'étonnement, quel est cet homme si vaillant qui, avec si peu de troupes, enfonce tant d'escadrons, disperse une multitude prodigieuse d'ennemis, abat des murailles qu'on croirait inébranlables, livre batailles sur batailles et foule à ses pieds un tel monceau de couronnes et d'étendards?

— C'est Alphonse I^{er}, poursuit le Lusitain : il chasse les peuples de Libye; on dirait qu'il est armé de la foudre, rien ne résiste à son courage. Si César et le fier Alexandre s'étaient trouvés dans des situations aussi périlleuses, leur renommée serait moins éclatante et nous ne les connaîtrions que par leurs défaites.

« Considérez les exploits d'Alphonse et jetez ensuite les yeux sur les grandes actions de ses sujets. Cet illustre vieillard s'appelle Egas-Moniz. Son visage exprime une noble sérénité; il réprimande le jeune prince, dont il était le gouverneur, et le blâme d'avoir laissé ses troupes céder devant l'ennemi. Il l'oblige

à retourner au combat et ils y courent tous les deux ; la victoire, qui échappait aux Portugais, revient d'un pas rapide se ranger sous leurs drapeaux.

« Voyez plus loin ce même Egas qui se dévoue à la mort pour dégager sa parole et pour défendre les intérêts de son maître. Le voilà devant le trône du roi de Castille ; il offre sa vie et tout ce qui lui est cher à la vengeance de ce monarque, justement irrité par celui des Lusitains. Le consul romain, pris aux Fourches caudines, ne donnait que sa vie, en se livrant aux Sannites pour sauver l'honneur de la patrie : Egas, innocent de toute faute, sacrifiait avec lui ses enfants et leur mère !

« Considérez encore ce chevalier qui, sortant d'une embuscade, se jette sur l'armée d'un roi Maure, taille en pièces les troupes de ce prince, le fait prisonnier et délivre une forteresse importante que les Libyens tenaient assiégée. L'auteur de ce haut fait, dont Mars serait jaloux, était le valeureux don Fuas Roupinho. Non content de s'être signalé sur terre avec tant d'éclat, il voulut que les flots fussent témoins de son courage ; vous le voyez attaquant la flotte des Maures, rougir de leur sang le domaine liquide d'Amphitrite, leur enlever plusieurs galères, couler à fond ou réduire en cendres tous les autres et faire craindre au mont Abyla que l'incendie qui les consume ne gagne ses forêts. Il meurt à la fin par la main des ennemis qu'il a tant de fois abattus ; voilà son âme triomphante qui s'envole au palais de l'Olympe. Il

est le premier des Lusitains qui se soit illustré par des victoires navales.

« Portez votre attention sur cette brillante armée qui débarque sur les rives du Tage; ce sont des étrangers qui viennent secourir notre premier roi pour l'aider à s'emparer de Lisbonne, au pouvoir des Ismaélites. Si braves qu'étoient tous ces pieux héros qui versent avec joie leur sang dans cette guerre sainte, le généreux Henri de Bonneville mérite d'être distingué parmi les autres. Son zèle et sa valeur l'entraînent au milieu des dangers les plus terribles; il y trouve une fin glorieuse. Le ciel honore sa tombe par des prodiges éclatants, la terre qui couvre ses cendres produit elle-même un palmier dont les feuilles guérissent toutes sortes de maladies.

« Cet homme, revêtu d'ornements consacrés aux ministres des autels, est un prêtre nommé don Theotonio; l'amour de sa patrie et de la religion l'oblige à prendre les armes; il enlève aux Mauritains la ville d'Arronchès. Cet autre est le vaillant Mem-Moniz, digne fils du grand Egas. Voyez-le, au siège de Santarem, escalader le premier ces superbes remparts où il plante la bannière de son roi; voyez dans cette bataille où, le premier, don Sanche met en déroute les Maures de Vandalie, avec quelle impétuosité l'invincible Mem-Moniz renverse sur son passage tous les escadrons et foule aux pieds l'étendard de Séville, après avoir fait mordre la poussière au guerrier qui le portait. On ne pouvait lui refuser place dans ces

bannières, à côté des héros fameux qu'elles représentent, car il élevait la sienne si haut et il savait mettre si bas celle de ses ennemis, qu'un tel honneur était légitime.

« Mais voici l'intrépide Giraldo, le plus audacieux des hommes ; aussi l'a-t-on surnommé le Chevalier-sans-Peur. Regardez-le descendre du haut des murs d'Evora, qui gémissait alors sous la domination des Ismaélites, et où il avait pénétré à la faveur de la nuit : d'une main, il s'appuie sur sa lance, de l'autre il tient les têtes de deux sentinelles qu'il a passées au fil de son cimenterre. Bientôt la place fut prise par son adresse, et elle a fait figurer, depuis cette date, l'exploit de Giraldo dans son écusson.

« Voyez-vous ce Castillan qui, repoussé par son roi Alphonse IX, se range sous l'étendard des Maures. Animé d'un aveugle ressentiment, qui éteint en lui tout esprit de justice et de générosité, il tourne sa fureur contre le Portugal ; soutenu par un nombreux corps, il s'empare de la ville d'Abrantès. Ce Lusitain qui marche contre lui s'appelle Martin Lopès ; peu de troupes le suivent, mais son grand cœur le soutient ; il arrache aux Africains le fruit de leurs victoires et fait prisonnier leur chef.

« Regardez ce patriarche de Lisbonne qui, joignant la valeur à la piété, s'apprête à combattre avec une faible troupe de Portugais contre une multitude de Maures ! Les siens paraissent effrayés du péril qui les menace, mais il s'obstine à livrer bataille et le ciel

se déclare pour lui. Vous voyez dans la suprême région des airs un spectacle miraculeux qui ranime le courage de nos soldats ; cet heureux présage leur inspire une force surnaturelle ; ils remportent une victoire complète sur les rois de Cordoue et de Séville, et sur deux autres princes africains ; en même temps, ils arborent leurs étendards sur les tours d'Alcazer, qui s'humilie devant don Mathieu, leur vaillant chef.

« Considérez ce grand maître de Castille, qui est Portugais par sa naissance, c'est l'illustre don Payo de Correa. Il soumet le royaume des Algarves : on dirait que la victoire et la fortune sont à sa merci : villes, châteaux, forteresses défendues par des remparts d'acier, rien ne résiste à sa valeur ni à sa science. Il prend Sylves par ruse et l'orgueilleuse Tavira par force ; les Mauritains reçoivent la juste punition du meurtre des sept chasseurs portugais assassinés par eux.

« Voici trois autres chevaliers qui cherchèrent pendant toute leur vie les aventures qui pouvaient attester leur courage, dont ils laissèrent des monuments impérissables tant en France qu'en Espagne ; leur nom vivra toujours et les eaux du Léthé n'en effaceront jamais la mémoire. Regardez-les remportant seuls à Tolède la palme d'un superbe tournoi ; les Espagnols en frémissent de honte, leur jalouse fureur change l'image de la guerre en une guerre véritable ; le chef des trois Portugais, l'intrépide Gonzalès Ribero, se voit attaqué par plusieurs Ibériens à

la fois ; sa valeur est plus grande que le péril, ses ennemis tombent à ses pieds frappés à mort.

« Fixez toute votre attention sur la bannière qui suit celle-ci, dont le héros mérite d'occuper à lui seul les cent bouches de la Renommée. Sa patrie était ébranlée, cet autre la soutint et il empêcha sa chute. Le voyez-vous qui montre aux Portugais que le joug de leur roi naturel sera toujours plus doux pour eux que celui d'un étranger ? Quel feu, quelle noble colère éclatent sur son front ! Mars prendrait-il un autre visage pour blâmer les faiblesses d'un peuple timide ? Sa prudence et son grand cœur surmontent des difficultés qui paraissent insurmontables ; ici les nombreuses armées de la Castille lui cèdent la victoire ; plus loin, il terrasse les nations farouches qui habitent entre le Bétis et la Guadiana. Dans cette dernière bataille, les troupes de Lusus sont d'abord enfoncées ; le chef, voyant que la force humaine est impuissante, s'écarte pour implorer le secours du ciel ; mais pendant que, prosterné la face contre terre, il adresse ses vœux au souverain maître du sort des hommes, les soldats découragés par son absence, tombent en masse sous les coups des Espagnols. On l'appelle, on le cherche, on le trouve enfin et on lui apprend que s'il tarde à revenir tout va être perdu. Animé d'une sainte confiance, il répond que rien ne presse, et, sans se hâter davantage, il continue sa prière comme s'il était certain que lorsqu'elle sera terminée, le Dieu dont il invoque le nom lui donnera la gloire

du triomphe. Ainsi, quand jadis au pied des autels, Pompilius apprit que ses ennemis approchaient en faisant d'épouvantables ravages et qu'il fallait sans aucun retard s'opposer à leur fureur, il se contenta de répondre : « J'irai quand j'aurai achevé le sacrifice. »

« Si vous êtes curieux de connaître cet invincible guerrier qui alliait tant de piété à tant de valeur, je pourrais vous dire qu'il s'appelait Scipion Lusitain ; mais son nom véritable, Nun-Alvare, a plus d'éclat que ceux qui furent célébrés à Rome et dans la Grèce. Heureuse, la patrie qui peut être fière d'un fils si magnanime ! Nun-Alvare fut le père de la sienne ; elle se souviendra de lui éternellement et versera des pleurs sur sa tombe tant que le soleil brillera autour du globe de Cérès et de Neptune.

« Cet autre capitaine est le vaillant Rodrigue de Landroal : avec une faible troupe il remporte sur deux commandants espagnols une victoire mémorable et leur enlève le butin qu'ils ont fait dans les plaines du Tage ; bientôt après il baigne son épée dans le sang d'une bande de traîtres qui traînaient en captivité le plus cher de ses amis.

« Voyez le généreux duc Fernand d'Elves, qui purge le Portugal d'un perfide dont la lâcheté déshonore la nation de Lusitain. Voyez-le ensuite ravager les plaines de Xérès, épouvanter la Castille et s'en revenir chargé de riches dépouilles. Celui-ci, qui tient tête à lui seul à toute la flotte des Brigiens, s'appelle Ruy

Pereira ; il sert de rempart aux galères portugaises et les sauve d'une perte inévitable en se dévouant lui-même à la mort.

« Voici, d'un autre côté, dix-sept Lusitains qui, sur une montagne, se défendent contre quatre cents Espagnols. On les cerne de tous côtés pour les faire prisonniers, mais ce ne sont que vaines tentatives ; leurs moindres coups portent le trépas : il se montrent les dignes héritiers de ces anciens Portugais qui, au nombre de trois cents, vainquirent mille Romains, au temps fameux où Viriatus défendait par les armes la liberté de notre Hespérie.

« Regardez ces deux enfants, don Pèdre et don Henri ; celui-là, en laissant en Allemagne des témoignages éternels de sa valeur ; celui-ci, en traçant sur l'empire de Neptune des routes inconnues, en découvrant de nouveaux mondes, en domptant l'orgueil des Maures de Ceuta, où il entre le premier l'épée à la main, dérobent leur nom aux ténèbres de la mort.

« Voyez l'illustre Menézès qui, sans force et sans appui, soutient deux sièges contre tous les peuples de Barbarie et repousse glorieusement les assauts de cette multitude terrible. Don Duart de Viane, son fils, s'offre ensuite à vos yeux : il fut le Mars de son siècle. Non content de braver dans Alcazer les efforts d'une armée redoutable, il opposa son corps aux coups destinés à son roi et mourut victime de son dévouement.

« Vous pourriez voir encore ici bien d'autres grands

hommes que le ciel a donnés au Portugal, mais les couleurs ont manqué au peintre, ou plutôt les honneurs et les récompenses qui sont l'âme des beaux-arts ne sont point venus l'encourager à continuer cet ouvrage. C'est la faute de ceux qui, en héritant du sang de ces héros, n'ont pas hérité de leurs vertus, plongés dans la mollesse, ivres d'orgueil et lâches déserteurs des exemples de leurs ancêtres. Qu'ils furent donc candides et dupes de leur bonté, ces ancêtres si magnanimes, eux qui se donnèrent tant de peine pour la gloire de leurs petits-fils ! Aujourd'hui leur postérité s'endort dans les loisirs corrupteurs, aussi obscure qu'ils ont été illustres ! »

C'est ainsi que Paul de Gama retraçait les exploits des Lusitains. Le Catual l'écoutait avec avidité. Ses yeux et ses oreilles ne se lassaient ni de regarder, ni d'entendre : il redemandait des explications, tantôt à propos d'une bannière, tantôt à propos d'une autre, et sa curiosité trouvait toujours un nouveau plaisir aux éclaircissements qu'on lui donnait.

Le jour commençait à baisser et Phébus allait porter la lumière aux antipodes, quand le magistrat Indien et son cortège retournèrent vers la ville. De son côté, le roi avait assemblé ses mages et ses devins pour savoir de leur bouche ce qu'il devait attendre de l'arrivée des Portugais dans le Malabar. Ces prêtres impurs ayant célébré leurs mystères avec une pompe superstitieuse et infâme, apprirent d'un mauvais génie qui les inspirait que la nation de Lusus

subjuguerait les Indes en les soumettant à de nouvelles lois. Cet oracle les épouvante, et ils courent en donner avis au Samorin, lui rapportant que les entrailles des victimes ne présagent pour son royaume que revers, servitude et calamités sans nombre.

En même temps, Bacchus, qui s'affermit toujours dans sa haine contre les Portugais, invente de nouvelles trahisons pour ruiner leur glorieuse entreprise. Il se transporte chez un prêtre mahométan qui, trop fidèle aux pratiques de sa foi, regarde avec horreur les autels qu'on élève à la vérité. Cet homme goûtait alors dans les bras de Morphée la douceur d'un repos profond ; l'implacable Bacchus lui apparaît en songe sous les traits du faux prophète que révèrent les Musulmans. « Pieux sectateur de ma doctrine, dit le dieu déguisé, défends ta race et toi-même contre les malheurs qu'apportent ces étrangers débarqués d'hier dans votre port ! » L'Ismaélite se réveille en sursaut, mais il s'imagine que c'est une vaine illusion qui vient de l'abuser, un caprice de ses sens et de son esprit ; tranquillement il se rendort. Bacchus reprend la parole. « Méconnais-tu, s'écrie-t-il, ton sage législateur, sans lequel tes yeux porteraient le bandeau de l'ignorance et du mensonge ? Je veille pour toi, et tu dors ! Tu languis dans l'inaction tandis que l'orage s'assemble sur ta tête ! Apprends, apprends que les Portugais viennent ici détruire mon culte et persécuter quiconque suivra la religion que j'enseignai jadis à tes pères ! A pré-

sent que ces ambitieux sont faibles et en petit nombre sur les côtes du Malabar, arme-toi, n'épargne rien pour les perdre et n'attends pas qu'ils reviennent avec des forces tellement écrasantes qu'on ne puisse plus les vaincre. Les yeux peuvent encore supporter la lumière du soleil naissant, mais lorsqu'il s'est avancé dans sa course brillante, et que ses rayons répandent des ardeurs du midi, en vain l'on tenterait de les fixer, une prompte cécité serait le prix de cette témérité ! »

Bacchus dit, et, s'évanouissant avec le sommeil qui fermait les yeux du Maure, il le laisse accablé de terreur et d'étonnement. Un horrible frisson s'empare de tout le corps de ce prêtre sacrilège : il saute de son lit, il appelle à grands cris ses serviteurs et leur demande de la lumière ; mille inquiétudes le déchirent ; son cœur bouillonne dans les flots du noir venin dont il est abreuvé. A peine voit-il briller le visage de l'aurore qu'il assemble les principaux de sa secte et leur retrace, en gémissant, le songe qui a fait sur son esprit une si cruelle impression.

Cette troupe perfide se partage en différents avis ; les uns proposent d'odieux stratagèmes, les autres veulent qu'on prenne les armes : mais tous s'accordent en ce point, de travailler à la ruine des Portugais et de leur flotte. Ils concluent à la fin qu'avant d'employer la violence, ils doivent user d'adresse et séduire subtilement ceux qui occupent les premières dignités du royaume.

Cette funeste résolution est suivie d'une action hâtive; ils vont trouver en secret les ministres du Samorin et se les concilient à force de présents. Ils y joignent des discours trompeurs, protestent que la tranquillité des Indes est perdue à jamais si les Lusitains s'établissent dans le Malabar; cette nation est inquiète, turbulente, accoutumée à s'enrichir des dépouilles d'autrui; elle se fait gloire de braver la puissance des rois; elle est sans religion et son métier est d'exercer sur les flots la piraterie.

Combien les rois ne doivent-ils pas s'appliquer à ne choisir que de sages conseillers, des ministres incapables de se laisser corrompre et de sacrifier à leur propre intérêt la gloire de leurs maîtres! Telle est la hauteur du trône que la vérité n'y peut atteindre si elle n'y est portée par des bouches fidèles!

Le Samorin attendait de son Catual des renseignements sincères sur les mœurs des Portugais; mais ce magistrat et les autres grands de la cour ne le repaissent que de calomnies; leurs mensonges, en le jetant dans l'erreur, l'entraînent à l'injustice. Ils l'empêchent de renvoyer les Lusitains avec une réponse favorable pour leur roi; c'était cependant tout ce qu'eût souhaité Gama. Satisfait de sa découverte, il n'aspire plus qu'à repartir pour les rives du Tage où il publierait le succès de son expédition, sachant bien qu'à cette heureuse nouvelle, l'invincible souverain du Portugal ferait partir des vaisseaux et des troupes qui porteraient sa gloire et son pouvoir dans les Indes.

Le devoir de Gama n'était pas de conquérir ces vastes régions, il lui suffisait de les avoir trouvées.

Au fond de son palais, le Samorin était agité par une inquiétude cruelle : les noires prédictions de ses mages, les discours du Catual et des principaux d'entre les Maures le faisaient frémir. En même temps sa cupidité naturelle plaidait en faveur des Lusitains ; il craignait de perdre l'occasion d'établir un commerce avantageux pour ses sujets et pour lui-même, s'il refusait l'alliance du roi de Portugal. Enfin, ne sachant que décider et ne tirant de ses ministres corrompus par les présents des Maures aucune lumière qui pût apaiser son trouble, il envoie chercher le capitaine et lui parle ainsi :

« Si tu me confesses la vérité sans fard et sans détour, je te pardonnerai ta faute. Ton ambassade n'est qu'un mensonge, car tu n'as pas de roi et tu ne connais pas de patrie qui puisse t'appeler son fils sans rougir. Je l'ai appris, je sais que tu mènes une vie errante, que le brigandage seul entretient. Quel roi serait donc assez téméraire pour envoyer ses flottes et son peuple d'une extrémité du monde à l'autre, pour les exposer au péril d'un voyage si redoutable ? Mais si, comme tu l'oses affirmer, ton prince est environné de gloire et de majesté, si son sceptre gouverne une nation fameuse, quelles preuves m'en donnes-tu ? Où sont les présents que tu m'apportes ? C'est par de riches offrandes que les ambassadeurs ont coutume de s'ouvrir une route vers l'amitié des

grands rois ; il ne suffit pas de la parole d'un navigateur, qui n'est souvent que le rebut de la terre et le jouet des ondes ; si vous êtes, par aventure, exilés de votre pays natal, avouez-le-moi sans crainte : bien des hommes célèbres ont eu le même sort. Vous vivrez en paix dans mes États ; mes sujets deviendront vos frères et vous reconnaîtrez que l'innocence ne manque jamais de patrie. Ou bien, si les rigueurs du sort vous obligent à faire le métier de pirates, vous n'en recevrez ici aucun châtement, la nécessité qui aura causé votre crime vous servira d'excuse. »

Quand l'empereur eut manifesté ainsi les mauvais sentiments que la calomnie des Ismaélites lui inspirait contre les Lusitains, Gama prit la parole avec une mâle assurance. La divine Vénus l'animait et faisait couler de ses lèvres la douceur de la persuasion. « Puissant roi, dit-il au monarque de Calicut, si, pour punir le crime des premiers pères du genre humain, le ciel n'eût pas permis que les Maures fussent les implacables ennemis de notre sainte religion, vous n'eussiez pas aujourd'hui conçu contre nous de si fâcheuses préventions. Mais comme les faibles mortels ne peuvent obtenir le bien sans surmonter les plus grands obstacles et que la crainte suit à chaque pas l'espérance, je ne puis m'étonner des hésitations que vous opposez à nos justes désirs. Laissez-moi donc vous parler avec franchise, vous me l'avez commandé et je vous obéis.

· « Si vous refusez d'ajouter foi à mes discours, vous

ne songez pas à tous les motifs qui appuient d'eux-mêmes la preuve de ma loyauté et vous prêtez l'oreille à des impostures que vous ne devriez pas croire. Si j'étais exilé de ma patrie, si je ne vivais que de rapine et de brigandage, viendrais-je chercher si loin un asile incertain ou des occasions de m'enrichir? Quelle espérance, quel intérêt m'eussent poussé à travers les tempêtes, les frimas du pôle antarctique, les ardeurs dévorantes qui brûlent les peuples soumis à la constellation du Bélier? Si vous me demandez des présents somptueux pour garantir ma parole, sachez que l'unique objet de mon voyage était de découvrir dans quel climat la nature avait placé votre royaume; mais si la fortune m'accorde le bonheur de retourner dans ma chère patrie, vous me verrez bientôt revenir avec des présents qui vous prouveront que je ne vous trompais pas et que mon maître est un des princes les plus puissants de l'univers. Il vous paraît incroyable que ce prince m'ait envoyé vers vous du fond de l'Espérie; mais lui, dont le cœur ne trouve rien d'impossible, lui que le ciel fit souverain pour vaincre tout ce qui s'opposerait à sa gloire, il a mesuré les difficultés de son entreprise et s'est flatté que notre zèle en triompherait. Animés de son esprit, excités par son courage, nous avons satisfait ses nobles désirs: la vertu lusitaine pouvait se signaler dans des épreuves plus surprenantes encore. Le projet de la découverte des Indes n'est pas nouveau dans le Portugal: nos anciens rois l'ont formé; ces héros qui fuyaient la

mollesse et trouvaient leurs délices à tenter les aventures les plus périlleuses, ont prétendu connaître les bornes de l'Océan et les dernières plages arrosées par Neptune. Don Juan, ce fameux roi, qui traversa le premier les plaines de l'onde pour combattre les Maurusiens, l'illustre don Juan eut un fils dont les flottes découvrirent toutes les terres éclairées par les signes d'Argo, de l'Hydre, de Lièvre et de l'Autel. Cet heureux succès en attira d'autres : l'audace de la nation s'accroissait de jour en jour ; les noirs habitants des côtes méridionales de l'Afrique virent descendre nos navigateurs sur des rivages qui ne connaissaient pas encore l'étoile du nord. Enfin j'ai poussé ma course plus avant que tous ceux qui m'ont précédé dans cette vaste carrière, et malgré la fureur des aquilons, malgré le fier soulèvement des vagues orageuses, me voici dans votre empire où je n'attends que votre réponse pour la porter à mon roi.

« Telle est la vérité, seigneur, poursuivit le capitaine : je l'expose devant vous sans aucun déguisement. Il faudrait que je fusse le plus insensé de tous les hommes si le seul dessein de vous tromper m'amenait dans votre Cour, puisque le résultat à attendre de mon imposture serait bien au-dessous du danger qu'elle m'attirerait. Ne trouverais-je pas plus d'avantage et plus de sécurité à rester sur la mer, qui est l'élément du pirate ? Daignez donc écarter de vous, grand roi, les soupçons odieux que la calomnie des Maures vous a inspirés contre notre innocence. La

vérité porte un caractère qui la distingue aisément du mensonge. Je me flatte que, pour peu qu'il vous plaise d'examiner mes raisons, vous en reconnaîtrez bientôt la justice, et lorsqu'elles vous auront convaincu, j'espère que vous me renverrez promptement dans ma patrie. Un prince généreux ne me privera pas d'un plaisir si doux et si légitime. »

Le souverain écoutait avec une attention extrême les discours de Gama, et observait curieusement ses regards et ses gestes, pour voir s'il n'y découvrirait pas cet embarras qui trahit le mensonge; mais au lieu du trouble et de l'inquiétude dont il cherche les traces, il n'aperçoit sur le front du capitaine que cette héroïque assurance qui accompagne toujours la sincérité.

Enfin, après avoir pesé mûrement les arguments qu'il vient d'entendre, il juge que ses ministres se sont laissé corrompre pour l'abuser ou bien qu'ils s'abusent eux-mêmes en cédant trop légèrement à une vaine terreur. A cette idée s'ajoute celle du profit que les Indiens retireront de son alliance avec le Portugal. D'après ces diverses considérations, il se détermine à traiter favorablement les navigateurs de Lusus et dit à leur capitaine de retourner sur sa flotte. S'il a quelques marchandises qui soient inconnues ou rares dans son royaume, il peut les débarquer en sûreté, on les échangera contre des aromates et il ne lui sera fait aucun tort.

Ayant pris congé du souverain, l'illustre Vasco de

Gama se rendit chez le Catual et lui demanda un canot indien, dont il avait besoin pour regagner sa flotte, les barques étant alors éloignées du rivage. Cet injuste ministre, qui ne songe qu'à l'attirer dans un nouveau piège, ne le contente point, suppose divers obstacles et fait naître des retards qui s'enchaînent les uns aux autres. Il le conduit au port de Calicut, et cherchant toujours l'occasion de se défaire de lui, l'écarte autant qu'il peut du palais de l'empereur, pensant pouvoir accomplir son détestable projet sans que le bruit en parvienne aux oreilles de son maître. Mais, soit que l'occasion fatale, si désirée des Maures, ne se présentât point, soit que leur rage fût arrêtée par quelque-une de ces timides réflexions qui punissent les criminels, même avant qu'ils exécutent leur forfait, le Catual n'osa rien entreprendre dans l'endroit où il n'avait emmené Gama que pour le perdre. Confus, inquiet et ne sachant que résoudre, il lui dit enfin, après mille détours frivoles, qu'il lui donnerait le lendemain une barque pour rejoindre ses vaisseaux.

Toutes ces démarches équivoques font naître de violents soupçons dans l'esprit du capitaine ; il presse instamment le Catual de le laisser partir dès ce jour même pour faire apporter dans Calicut les marchandises de sa flotte, ajoutant que telle est la volonté de l'Empereur, et qu'on ne peut retarder l'exécution de ses ordres sans déroger au respect qui lui est dû. Cette sage remontrance ne gagne rien sur l'esprit du Catual ; il persiste à retenir Gama, roulant continuel-

lement dans sa tête divers projets de trahison pour livrer les Portugais à la rigueur du fer homicide ou pour brûler leurs navires afin qu'aucun ne retourne sur les rives du Tage. C'est là l'unique désir des Maures, parce qu'ils voudraient que les rois de Lusitane ignorassent à jamais la route des Indes.

Enfin, Gama ne peut repartir; ses plaintes et ses cris sont inutiles. L'idolâtre lui conseille de faire approcher sa flotte, disant qu'elle est trop éloignée, que le débarquement des marchandises sera plus commode quand les vaisseaux seront entrés dans le port; que, d'ailleurs, il ne convient qu'à des corsaires de se tenir ainsi au large, que cette défiance est de mauvais augure et n'appartient pas à ceux qui viennent en amis.

Le capitaine ne se laisse point éblouir par cet artifice, devinant bien que les Malabarais ne souhaitaient voir approcher les vaisseaux que pour y porter la flamme et le feu et les détruire entièrement. Dans cette cruelle conjoncture il ne s'abandonne point à de vaines terreurs; ses inquiétudes ne décèlent pas la faiblesse, son trouble n'est qu'un effet de sa prudence, qui prévoit tout et cherche un remède à tout. Il passe rapidement d'une résolution à l'autre; mille pensées diverses l'occupent et l'agitent, son esprit à peine a se fixer. De même, si un enfant oppose, en badinant, à la lumière du soleil un miroir de cristal ou d'acier poli, en le remuant sans cesse au gré de son folâtre caprice, les rayons, réfléchis avec viva-

cité, vont frapper tantôt une muraille, tantôt le toit d'une maison ; plus prompts, plus soudains qu'un éclair, ils brillent à peine sur un objet qu'ils courent en illuminer un autre dont ils s'éloignent à l'instant pour se promener ailleurs sans s'arrêter nulle part. Telle était la situation du capitaine ; telle était l'incertitude où son âme flottait. Se rappelant qu'il avait ordonné à Coello de venir le prendre sur le rivage dans une barque, il lui envoie en secret le fidèle Monzayde pour l'avertir de ne point quitter sa flotte et de se tenir toujours en garde contre les trahisons des Calicutiens. Ainsi doivent agir ceux qui veulent s'illustrer dans l'art militaire ; leur prudence doit avoir des ailes, voler au remède avant que le mal soit arrivé, devancer les périls, éviter les stratagèmes et s'en garantir habilement. Un capitaine qui se laisse surprendre ne méritera jamais de solides éloges.

Le Catual s'obstine à retenir Gama prisonnier dans Calicut tant qu'il refusera de faire approcher ses vaisseaux ; mais les menaces de ce barbare sont inutiles, Gama les méprise et, pénétré d'une généreuse colère, il s'apprête à affronter constamment à lui seul tout le poids de la méchanceté et de l'audace des Indiens, plutôt que d'exposer au moindre danger la flotte de son roi. La nuit et la moitié du jour suivant s'écoulaient ainsi. Enfin, il demande à revoir l'Empereur pour lui porter ses plaintes, mais les gardes qui l'environnent ne lui en laissent pas la liberté. L'injuste Catual n'était pas sans inquiétude sur les conséquences de sa per-

fidie; il craignait qu'elle fût châtiée si le Samorin en avait jamais connaissance. Pour éviter cette disgrâce il s'avisa d'une nouvelle ruse et dit au capitaine que s'il ne voulait pas faire aborder ses navires, il devait au moins faire débarquer les marchandises, qu'on échangerait, ainsi que l'Empereur l'avait ordonné; il ajoutait que s'il repoussait une pareille proposition qui ne tendait qu'à fonder le commerce entre les deux peuples, c'était lever l'étendard de la guerre.

Gama savait bien qu'on le trompait encore, mais il consent à accepter la proposition du Catual, parce qu'il voit que c'est pour lui l'unique moyen de recouvrer la liberté. Cependant, il ne veut pas exposer ses canots à la fureur d'une populace aveugle et cruelle; il conclut l'accord en stipulant que les marchandises seront amenées par des barques indiennes. Le pacte est exécuté: les bateaux partent avec une lettre du capitaine qui mande à son frère l'état où il se trouve, et commande d'envoyer des marchandises qui seront sa rançon.

Bientôt les marchandises arrivent à terre. Le Catual les reçoit avec une joie qui trahit les lâches desseins où il se complait. Alvarez et Diego, deux braves Portugais, demeurent dans Calicut pour présider au commerce, à condition toutefois que le commerce puisse s'établir dans un pays où la fraude et l'avarice corrompent les cœurs et font taire les lois.

À la vue des richesses qu'il rêve de confisquer, l'infâme Catual rend la liberté à Gama et le héros

retourne sur sa flotte, quels que soient ses regrets de laisser deux de ses compagnons dans une ville où tout paraît à craindre pour eux. Mais la prudence ne lui permet pas de partager le péril extrême dont ceux-ci sont menacés ; il doit conserver ses jours pour les autres qui sont plus nombreux.

Ainsi prit fin l'injuste détention du capitaine. Le magistrat indien qui, dans cette conjoncture, avait méprisé son honneur et la volonté de son empereur, ne fut sensible qu'aux attraits du gain. Honteuse et sacrilège soif des richesses, quelle est donc ta puissance sur les cœurs des mortels ! Tu les obliges à tout faire, les plus grands crimes ne leur coûtent rien dès qu'il s'agit de t'assouvir ! Pour toi, le tyran de la Thrace viola les droits les plus sacrés de l'hospitalité par le meurtre du jeune Polydore ; pour toi la malheureuse Tarpéia livra le Capitole aux Sabins ! Il n'est pas de difficultés dont l'or ne vienne à bout : une pluie de ce brillant métal pénètre dans la tour de Danaé ; toutes les précautions d'Acrisius deviennent inutiles ; les murs d'airain s'amollissent et ses soldats, autrefois plus vigilants que le dragon des Hespérides, se laissent endormir ; l'or subjugué les forteresses qui résisteraient à la valeur de Mars ; il rend les amis infidèles, les généraux parjures et les nobles capables de lâcheté ; l'or fait oublier aux Vestales le soin de leur gloire et l'amour de la vertu ; l'or met le bandeau de l'erreur sur les yeux des savants ; il institue les lois, il les interprète et les abroge, il couvre le mensonge

du sceau de la vérité, il règle par son poids la balance de Thémis; il métamorphose par ses dangereux enchantements les princes légitimes en tyrans détestables; en un mot, tout l'univers fléchit sous son empire et tous, jusqu'aux ministres des autels, brûlent de l'encens aux pieds de cette idole.

CHANT IX

Alvarez et Diego demeurèrent longtemps dans Calicut attendant en vain les effets des promesses du Catual. Les marchandises ne se vendaient point, on ne cherchait qu'à retenir les Portugais jusqu'au temps où les vaisseaux de la Mecque ont coutume d'arriver dans les Indes. Sur les côtes de la mer Rouge et près de cet isthme fameux où Ptolémée fonda la ville d'Ar-sinoé, qui porte maintenant le nom de Suez, s'élèvent les remparts de la Mecque, séjour riche et brillant qui doit sa gloire aux superstitions mahométanes et aux fausses merveilles que les Ismaélites attribuent à la fontaine de leur législateur. C'est de là que partaient chaque année de puissantes flottes qui traversaient les ondes Érythrées et l'océan Indien pour recueillir dans le Malabar les précieux aromates que produisent ses terres : ce commerce rapportait d'im-

menses trésors aux soudans d'Égypte dont la Meeque dépendait en ce temps-là.

Avec l'aide de ces flottes, les Calicutiens espéraient réduire en cendres celle de Lusuz, leurs cours se flattaient d'une victoire infaillible; toute leur ambition n'était plus que de retarder le départ de Gama jusqu'à ce que les vaisseaux qu'ils attendaient fussent arrivés. Mais l'arbitre du ciel et de la terre trouve toujours le moyen d'exécuter les décrets de sa profonde sagesse : une flamme divine éclaire l'esprit de Monzayde, et l'affection que ce vertueux Mauritan avait d'abord conçue pour les navigateurs portugais s'accroît de plus en plus. On ne se défiait point de lui dans Calicut et les Malabarais ne lui cachaient pas leurs funestes complots. Pénétré d'horreur pour cette basse injustice, il s'abouche en secret avec le généreux Gama et l'informe de la trahison qui le menace. Il ajoute que les flottes de la Meeque sont formidables, chargées de soldats intrépides et animés des plus puissantes foudres de Vulcain. Dans l'état où est réduite l'escadre portugaise, épuisée par les fatigues d'un long voyage, dépourvue de tout, inférieure en nombre, elle ne résistera jamais contre tant d'ennemis.

Gama reconnaît sans peine l'importance des avis de Monzayde. Il considère d'ailleurs que la saison l'invite à partir et qu'il aurait tort de se lier à la parole du roi; ce prince protège les Maures, et ses ministres mettent de perpétuelles barrières entre son trône et

l'équité. Ainsi, voyant qu'il ne peut différer son départ sans une témérité ridicule, il envoie commander aux deux Portugais qu'il a laissés dans Calicut de revenir promptement sur la flotte, mais avec toutes les précautions possibles pour cacher leur départ, parce que les Indiens ne manqueraient pas de s'y opposer s'ils venaient à l'apprendre.

Suivant cet ordre, Alvarez et Diego se préparaient à retourner vers leur capitaine lorsqu'ils furent arrêtés malgré les mesures qu'ils avaient prises pour sortir secrètement de la ville. Monzayde court apporter cette fâcheuse nouvelle à Gama ; aussitôt, pour se venger de cette lâcheté infâme, Gama fait prisonniers plusieurs Malabarais qui venaient chaque jour le visiter sur ses vaisseaux sous prétexte de lui vendre des pierreries.

Comme les prisonniers étaient l'élite des marchands de Calicut, où ils possédaient de grandes richesses, toute la ville fut consternée en apprenant leur détention. De son côté le capitaine, en feignant de vouloir les emmener sur les bords du Tage, prescrivait avec ostentation tous les préparatifs du départ, espérant, par cette ruse, obtenir promptement l'élargissement de ses deux compagnons. Déjà les robustes mariniers s'empressent à la manœuvre. Les uns tournent le cabestan, les autres tirent le câble où l'ancre est attachée pendant que d'autres montent sur la hune pour déployer les voiles. Les cris qu'ils se renvoient font retentir les airs. Calicut s'en étonne ; une troupe de

femmes et d'enfants désolés court avec des cris plus terribles encore implorer la faveur du Samorin, ils lui rapportent en gémissant que Gama précipite sa retraite et qu'il emmène dans un rigoureux esclavage leurs maris et leurs pères.

Touché de ces plaintes, l'Empereur brise les fers des deux Portugais. Gama, qui tremblait de les perdre, les voit enfin revenir sur sa flotte et les reçoit avec une joie profonde. Puis, dédaignant les excuses frivoles qu'on lui fait de la part du roi, il rend la liberté à quelques-uns de ses captifs et repart aussitôt.

Il s'éloigne et reprend le chemin de sa chère patrie, heureux du succès de son entreprise et se félicitant d'avoir ouvert la route des plaines fertiles qui voient naître l'aurore quand le flambeau du jour s'éteint pour l'occident. Ses navires apportent des preuves certaines de la découverte des Indes ; quelques Malabarais prisonniers, des fleurs de Banda, de la cannelle et divers aromates qui enrichissent les forêts de Ceylan et des îles Moluques. Il avait réuni ces provisions grâce au fidèle Monzayde, qui, s'attachant à la fortune de cet illustre capitaine, abandonna Calicut pour le suivre jusqu'en Portugal. Bientôt les rayons de la vérité pénétrèrent dans le cœur de ce sage Africain ; ses yeux s'ouvrirent et les superstitions dont on avait empoisonné son enfance ne furent plus pour lui qu'un objet d'horreur et de mépris.

Déjà la flotte victorieuse, laissant derrière elle les rivages du Malabar, s'avancait vers la pointe australe

du promontoire d'Adamastor, bravant pour la seconde fois les fureurs de l'Océan. Chacun s'apprête à revoir ses foyers : chacun goûte d'avance le plaisir de raconter les incidents d'une navigation si longue et si belle. Quel charme de dépeindre à ses parents et à ses amis la diversité des climats et des peuples qu'on a vus, les monstres qu'on a rencontrés, les maux qu'on a soufferts, le soulèvement des ondes, l'impétuosité du redoutable aquilon, enfin tout ce que le royaume de Neptune offre de terrible et de curieux. Dans ces récits, on jouit de sa propre gloire en jouissant de l'étonnement et de l'attention des auditeurs, et le plaisir est si grand qu'à peine le cœur peut y suffire. Les soldats et les matelots l'éprouvaient aussi, mais leur joie n'osait prendre un libre essor, car elle était balancée par la crainte des périls qui leur restaient à surmonter.

Tandis que la flotte sillonne le cristal d'Amphitrite, Vénus qui, avec le père des cieux, conspire depuis tant d'années pour le bonheur des Lusitains, prend la résolution de leur montrer la gloire immortelle dont leurs travaux seront récompensés. Elle veut que, sans attendre leur retour dans le Portugal et pendant qu'ils goûteront au milieu de leur traversée un repos bien-faisant, une série de plaisirs les dédommagent des maux que cette même mer leur a causés et des dangers sans nombre que leur ont suscités les fureurs jalouses de Bacchus.

Ayant mûrement réfléchi à son projet et aux

moyens de l'exécuter, Vénus se décida à conduire les Portugais dans une des îles qu'elle possède en Orient, île parée des plus riches présents de Pomone et située près du séjour délicieux où naquit l'épouse du premier homme. L'idée de la charmante Cypris est que les plus belles nymphes de la mer attendent Gama et sa suite sur cette côte fortunée qui doit être le théâtre du bonheur de ces héros et que, pénétrées d'une vive tendresse pour eux, elles s'appliquent à faire naître constamment mille nouvelles délices sous leurs pas.

Telle, ou presque telle fut la conduite que tint jadis la déesse quand elle disposa les peuples de Carthage et leur reine à accueillir favorablement le pieux Énée. Cette fois, pour réussir dans son dessein, elle juge à propos d'agir de concert avec son fils Cupidon, l'enfant toujours vainqueur, dont le pouvoir fait descendre les dieux sur la terre et monter aux cieux les hommes.

L'effet suit de près la résolution, Cythérée s'envole sur son char trainé par des cygnes mélodieux. Une troupe de colombes l'accompagne et badine autour d'elle ; sur son passage l'air s'éclaircit, les redoutables aquilons se changent en zéphyrus. Déjà son char atteignait la cime des monts Idaliens, où Cupidon rassemblait les autres amours célestes, immortels comme lui. Avec cette troupe divine, il se préparait à une vaste expédition pour réformer les funestes erreurs qui régnaient alors dans le monde ; on profanait les flammes

de l'amour, le cœur humain ne donnait ses ardeurs qu'à des biens frivoles indignes d'attachement et Cupidon voulait lutter contre ces désordres. Il voyait avec douleur un Actéon moderne qui ne goûtait que la chasse et qui fuyait la société des hommes pour se livrer sans réserve au plaisir sauvage et brutal de poursuivre des animaux. Le Dieu d'Amathonte se proposait de châtier ce criminel en lui montrant quelque Diane qui le charmerait sans répondre à sa tendresse ; trop heureux encore s'il échappait à la fureur des chiens dont il faisait toutes ses délices.

Près de ce chasseur, Cupidon voyait des grands qui naquirent voisins du trône négliger le bien public pour ne se soucier que de leur intérêt particulier, véritables Narcisses qui n'avaient d'yeux que pour eux-mêmes et buvaient avidement le poison de la flatterie que leur versait une troupe de ses perfides adorateurs qui abondent dans toutes les cours. Il constatait que ceux qui doivent chérir les indigents et porter pour le peuple des entrailles de père cachaient sous le manteau de la religion un méprisable attachement pour les richesses et les dignités, ministres injustes, qui, par une lâche complaisance pour un maître dont ils trahissaient la gloire, faisaient continuellement parler les lois en faveur des princes, mais les faisaient taire toutes les fois qu'elles pouvaient protéger ses sujets.

Cupidon reconnut, enfin, que les hommes n'aimaient pas ce qui méritait leur amour et que toutes leurs

passions étaient inspirées par d'aveugles désirs, qui ne tendaient qu'au crime. Animé d'une juste douleur, il s'apprêtait à punir les coupables; c'est alors qu'il rassembla ses frères sous les armes.

Cette troupe divine prenait part aux travaux les plus divers. Les uns aiguisaient la pointe de leurs flèches, les autres polissaient des branches de myrte pour s'en faire des javelots; en même temps, ils chantaient certaines aventures fameuses dans les fastes de l'amour; l'union de leurs voix formait un concert harmonieux, où les douceurs de la poésie et de la musique concouraient ensemble au charme de l'oreille. Des milliers de cœurs brûlaient dans le feu redoutable qui leur servait à forger le fer de leurs dards, qu'ils trempaient ensuite dans un ruisseau fait des pleurs que répandent les amants malheureux.

Vénus met pied à terre; son fils s'avance vers elle, le visage souriant: il l'accueille et l'embrasse avec tendresse. Tous les autres amours lui baisent la main et s'empressent à la servir. « O mon fils, dit-elle à Cupidon, toi qui ne crains point les armes formidables dont Typhée reçut l'atteinte, toi qui fais toute ma puissance, prépare-toi, mon cher fils, à me seconder dans une entreprise glorieuse; tout ton appui m'est nécessaire. Tu sais que je protège les travaux des Portugais, parce que les trois Sœurs qui président aux destinées des hommes m'ont assuré que cette nation me sera toujours fidèle. Je la chéris d'autant plus

que je la vois s'appliquer à marcher sur mes traces, comme autrefois mes Romains. J'ai résolu de même de la favoriser en tout ce qui dépendrait de moi et de toi-même. Bacchus n'a rien épargné pour perdre Vasco et ses braves compagnons; la mer s'est soulevée contre eux, leur courage a triomphé des artifices de Bacchus et des fureurs de la mer. Je veux cette fois qu'ils goûtent des plaisirs sans pareils dans ces contrées où jusqu'à ce jour ils n'ont rencontré que des dangers épouvantables; je veux qu'ils recueillent le prix de leur courage et que, dès cette vie mortelle, ils connaissent l'immortalité de leur gloire.

« Voici ce que j'attends de toi : tu lanceras tes traits qu'on n'esquive même pas jusqu'au fond des abîmes de Neptune; tu enflammeras les plus charmantes Néréides pour ces illustres navigateurs qui viennent de découvrir le berceau du soleil, et je les rassemblerai toutes dans une île où les beautés de Flore savent fixer les zéphirs. Là, couronnées de roses, de myrte et de jasmin, tantôt dans les palais d'or et de cristal, tantôt à l'ombre des bocages, elles verseront aux Lusitains des vins plus doux et plus embaumés que l'ambrosie qui coule pour les dieux. Les plaisirs de l'amour suivront ceux de la table; pénétrés d'une vive tendresse, les nymphes ne refuseront rien à l'ardeur des héros, qui s'enivreront de leurs attraits, et le séjour de Gama dans cette île délicieuse ne sera qu'une longue suite de voluptés inconnues au vulgaire. Je veux, en un mot, que dans

l'empire des mers, où j'ai reçu le jour, l'union des Portugais avec les Néréides fasse éclore une belle et généreuse lignée qui soutienne notre gloire sur les bords du Gange.

« Contente-moi donc, mon cher fils : montre aux ingrats qui nous abandonnent que rien ne nous coûte pour récompenser la vertu. Les peuples, étonnés, admireront ton pouvoir souverain et ton ardeur, ne trouveront plus d'obstacles sur la terre quand elle aura triomphé sur les flots. »

Vénus dit et Cupidon s'apprête à obéir. Il prend son arc d'ivoire et ses flèches d'or ; il monte sur le char de la déesse et se place à ses côtés. Les oiseaux qui pleurent si mélodieusement la chute de Phaéton partent au même instant et s'élèvent au-dessus des nuages. En traversant ainsi les plaines éthérées, le dieu de Paphos dit à sa mère qu'il a besoin d'une messagère fameuse, qui nuit parfois aux mystères de l'amour, mais, en certaines circonstances, peut leur être utile ; c'est la Renommée, cette nymphe à la taille gigantesque, également amie du faux et du vrai, téméraire, incapable de modération, qui divulgue par mille bouches ce qu'elle voit avec mille yeux.

Cypris et Cupidon vont la trouver ; ils lui prescrivent de prendre les devants et de publier les louanges des navigateurs Lusitains. Elle accepte avec empressement cette mission agréable ; elle embouche la trompette, et ses accords éclatants retentissent au fond des antres de Neptune. Les merveilles qu'elle

annonce sont véritables ; on les reconnaît telles parce que la confiance en est l'accompagnement. Au bruit de cet éloge magnifique, les dieux marins dépouillent la haine que Bacchus leur avait soufflée contre les Portugais ; leur cœur s'ouvre à la sympathie pour cette illustre nation qu'ils ont persécutée sur la foi de son ennemi. La métamorphose des Néréides est encore plus prompte et plus complète ; elles se repentent d'avoir conspiré le naufrage d'une flotte qui portait des héros si magnanimes ; elles s'écrient qu'on ne peut attaquer tant de vaillance sans être possédé d'une fureur aveugle et barbare. Cupidon, qui les écoutait, saisit cet instant et les frappe de ses flèches redoutables ; il épuise son carquois, les traits volent ; l'onde écumante murmure sous leur atteinte et forme aux environs de ces cercles mobiles que le folâtre enfant de Cythère contemple d'un œil malin. Il s'applaudit de voir que l'eau n'affaiblit pas la violence de ses dards, qui vont percer leurs victimes dans les plus ténébreuses cavernes de l'Océan.

Toutes les nymphes tombent, poussant ensemble des soupirs embrasés ; elles se livrent à la tendresse pour ces êtres qu'elles ne connaissent pas encore ; ainsi l'ordonne le dieu qui les agite, tant est puissant le prestige d'une haute renommée qui captive les cœurs sans le secours des yeux.

Les filles de Nérée étaient vaincues ; seule, Thétis défendait encore sa liberté, Thétis, reine des flots, la plus gracieuse comme la plus respectée de toutes les

déeses qui habitent le vaste empire de Neptune. Cupidon bande son arc et, dans un effort suprême, visant droit au cœur la Nymphé rebelle, il lui fait une profonde blessure. Sa victoire est alors complète ; il ne lui reste plus de flèches à tirer et toutes les nymphes sont atteintes. Un feu secret les dévore, elles ne vivent plus ; elles meurent d'amour.

D'un autre côté, Vénus se prépare à soulager les plaies que vient de faire son fils ; les vaisseaux Lusitains s'approchent déjà, guidés par elle. Apaisez vous, ondes redoutables ; laissez sortir de votre sein les nymphes amoureuses, laissez avancer cette flotte qui leur amène les héros dont elles sont éprises.

Aussitôt, inspirées par Cythérée, les blanches Néréides prennent le chemin de l'île délicieuse qui doit être le théâtre de leurs plaisirs ; elles dansent sur le cristal des eaux, s'abandonnant à la joie qu'un doux espoir fait naître dans leurs cœurs. Vénus leur propose son exemple : elles feront ce qu'elle fit si souvent pour réussir dans ses amours. L'ardeur qui les possède ne leur permet pas de résister à ces conseils si doux, et leur unique ambition est de les suivre.

Cependant, la flotte sillonnait les immenses plaines de Protée, en cherchant quelque côte paisible où elle pût se munir d'eau fraîche dont elle a besoin pour retourner en Portugal. Cette pensée préoccupait Gama et ses compagnons lorsqu'ils aperçurent le séjour enchanteur où ils étaient attendus. La char-

mante épouse de Titon versait à pleines mains les richesses de la lumière; on voit alors une île délicieuse, une île dont le seul aspect suffit pour calmer les inquiétudes. Vénus l'avait jusqu'alors fait flotter au devant des Lusitains afin qu'ils ne pussent passer sans la découvrir et s'y arrêter; dès qu'ils l'eurent aperçue, elle devint stable, comme la fameuse Délos, qui s'arrêta dans la mer Égée pour favoriser la naissance d'Apollon et de Diane.

Saisi d'une joie profonde, Gama fait tourner la proue de ses vaisseaux vers cette île charmante. On aborde, on jette l'ancre dans une baie tranquille où Vénus a pris soin d'embellir la côte en répandant des coquillages sur le sable; leurs couleurs, animées par les rayons du soleil, étalent dans la simplicité même de la nature un spectacle des plus brillants.

Les Lusitains aperçoivent d'abord trois collines émaillées d'herbe et de fleurs; de leur sommet jaillissent autant de fontaines claires et transparentes. L'onde fugitive bondit en jaillissant et s'éloigne de sa course avec un murmure charmant; sa fraîcheur augmente la grâce des beaux sites qu'elle arrose; après mille et mille cascades merveilleuses, toutes les ondes de ces trois fontaines se réunissent dans une vallée au pied des collines d'où elles sortent; là elles forment une nappe liquide plus pure que le cristal. Autour du bassin s'élèvent de grands arbres qui le couronnent en inclinant doucement vers lui leurs cimes orgueilleuses. On dirait qu'ils prennent plaisir

à se mirer dans cette glace qui reproduit l'image de verts feuillages.

Sous ce beau ciel, la terre n'exige ni soin ni culture, et n'est point assujettie à l'ordre des saisons ; le printemps voit mûrir les dons de l'automne ; l'automne voit fleurir ceux du printemps. Toujours libérale sous cette fertile solitude, la déesse des jardins y fait naître en abondance les fruits les plus délicieux, l'orange fière de porter la riche couleur qui brillait sur les cheveux de Daphné, le citron odoriférant, le limon dont la figure imite les pommes, nées sous le sein des belles, et la grenade qui s'ouvre pour montrer ses rubis. Ici la vigne, attachée aux bras des ormeaux, laisse pendre avec orgueil ses raisins précieux, les uns couleur d'or, les autres teints de pourpre et tous imprégnés de nectar ; au même endroit la cerise, fière de sa robe vermeille a pour voisine la mûre qui se vante d'éterniser la mémoire du généreux Pyrame et de l'aimable Thisbé ; près de ces arbres fruitiers sont un nombre infini d'arbres utiles, dont la variété rehausse le charme du paysage : ici c'est le peuplier si cher au redoutable Hercule ; là c'est le laurier d'Apollon, ailleurs le myrte de Vénus ; plus loin les pins de Cybèle et le cyprès, qui forme, sans le secours de l'art, une pyramide plus superbe que celles de Memphis.

Si les zéphirs trouvent à se délasser parmi les feuillages de ces arbres toujours verts, Flore ne leur fournit pas moins d'objets dignes de leurs caresses.

Toute la campagne est ornée de ses présents; le narcisse penche mollement sa tête blonde sur le bord de l'eau; les lis blancs, les lis dorés, l'anémone sans cesse arrosée des pleurs de Vénus, la jacinthe, éternel murmure des regrets d'Apollon, l'aimable rose, la simple violette et la marjolaine embaumée émaillent de toutes parts le tapis de prairies et forment avec la verdure qui les entoure un tableau si varié, si ravissant, que l'œil ne se lasse point d'en admirer les charmes. La multitude innombrable de ces fleurs fait de l'île sur la terre un ciel dont les astres ne sont pas moins beaux que ceux de l'Olympe; on ne sait si l'aurore leur prête son éclat ou si c'est leur éclat qui embellit l'aurore; telle est l'abondance des fruits et des fleurs qui parent ce riant séjour, qu'on se demande s'il doit plus aux libéralités de Pomone qu'aux faveurs de Chloris.

La déesse dont cette île fortunée reconnaît l'empire n'y souffre point d'animaux dangereux. Une troupe de cygnes dont la blancheur ferait honte à la neige chantent mélodieusement le long des fontaines et des ruisseaux argentés qui font leurs délices: l'agréable Philomèle, perchée sur une branche fleurie, répond à leurs concerts par ses divins accords pendant que la tourterelle soupire la tendresse et que le moineau porte à son nid la nourriture destinée aux fruits de ses amours. Ici le cerf contemple paisiblement dans le cristal des eaux les armes orgueilleuses qui courent sa tête; là, le lièvre sort du buisson, tandis

que le chevreuil et la timide gazelle bondissent sur des pelouses couvertes de thym et de serpolet.

C'était cette île que Vénus avait préparée pour les Lusitains. Ils abordent, ils descendent sur le sable et aussitôt leur troupe se répand de tous côtés dans les bocages où les Néréides se promènent nonchalantes et comme à l'aventure. Celle-ci fait résonner les cordes d'une guitare; celle-là pince délicatement un luth dont l'harmonie rend jaloux les rossignols. L'une anime un flageolet, l'autre attendrit les échos par la douceur de sa voix; quelques-unes s'amuse à relancer les animaux qui s'enfuient; plusieurs, qui se fient aux beautés que cachent leurs vêtements, affectent de prendre leur plaisir dans le bain. Toutes dissimulent adroitement d'amoureux desseins qu'elles ont formés; c'est le premier effet des conseils de Vénus.

Les Portugais s'avancent dans l'île, se disposant à donner la chasse aux bêtes fauves qu'ils y trouveront. Cette idée est la seule qui les guide; ils ignorent que la blonde déesse leur prépare une autre partie infiniment plus douce. Quelques-unes s'enfoncent dans l'épaisseur des forêts, d'autres se promènent le long des ruisseaux qui murmurent en roulant leur onde fraîche et pure sur un lit de cailloux. Tout à coup ils aperçoivent entre les branches des arbres de riches vêtements dont les brillantes couleurs égalent celles de Flore; en même temps ils voient, ils admirent les nymphes qui en sont parées. Pénétré de surprise,

Fernand Veloso pousse un grand cri : « Où donc sommes-nous ? Quelle étrange rencontre ! S'il faut en croire mes yeux, cette île est peuplée de déesses ! Nous découvrons ici plus de merveilles que l'esprit humain ne souhaita jamais d'en connaître : autant sont bornées nos lumières, autant la nature est inépuisable dans ses prodiges ! Suivons ces beautés charmantes, tâchons de savoir si ce sont des êtres réels ou d'agréables fantômes prêts à s'évanouir ! »

Il dit, et, plus prompt qu'une troupe de cerfs, ses compagnons et lui courent après les nymphes dont les attraits captivent leurs cœurs. Elles se glissent dans les taillis, elles échappent avec plus d'adresse que de célérité. Leur fuite est entrecompée de petits cris, mais au même instant elles se retournent vers les Portugais avec un gracieux sourire qui dément leur timidité affectée. A l'une le vent fait voltiger la blonde chevelure ; à l'autre il soulève doucement la robe. Les beautés qu'il découvre et qu'il recache soudain sont autant d'œuvres flatteuses qui allument les désirs des poursuivants.

Quelques-unes des nymphes fugitives se laissent tomber sur le vert gazon et leur visage témoigne qu'elles ne seraient pas fâchées que leurs amoureux tombassent au même endroit. Plus loin, les Portugais trouvent celles qui se baignaient toutes nues : d'abord elles commencent à crier ; leur trouble paraît si sincère qu'on ne jugerait guère qu'elles s'attendaient à cette surprise. L'une, feignant de sacrifier sa

modestie à ses frayeurs, s'élançe hors de l'eau et s'enfuit dans la forêt voisine; les yeux qui volent après ses charmes s'attachent sur les lis et sur les roses qu'elle refuse aux mains qui voudraient l'arrêter : l'autre s'enfonce dans le cristal liquide, comme fit l'aimable Diane, pour se dérober aux fureurs d'Ac-téon; une autre se jette sur les vêtements qui sont au bord du bassin; sa précipitation retarde l'effet de sa diligence, l'œil du spectateur y gagne et les beautés de la nymphe n'y perdent rien.

Plus d'un Portugais saute à l'eau tout habillé; la passion qui le dévore cherche une prompte satisfaction : le moindre délai leur paraît d'une longueur excessive. Ainsi du bord d'un lac voit-on parfois un chien audacieux se précipiter à la nage, dès qu'il aperçoit que son maître a mis en joue le tube redoutable d'où la mort part avec le nitre. Alors il n'attend pas que le bruit frappe son oreille; il fend l'onde, il avance : une forêt de roseaux ne peut l'arrêter; rien ne résiste à son impatiente ardeur. Telle se montra la jeunesse lusitaine en s'élançant vers les Néréides qui se baignaient.

Léonard, qui était dans le printemps de son âge, et se faisait gloire d'être fidèle aux drapeaux de l'amour, quoique l'amour ne l'en eût guère récompensé jusqu'alors, le galant Léonard courait après la charmante Éphire, vrai modèle de la beauté elle-même. La nymphe fuyait avec plus de légèreté que ses autres compagnes : elle voulait se défendre longtemps avant

de céder la victoire. Accablé de lassitude, Léonard lui crie enfin d'un ton douloureux : « Arrêtez, charmante déesse ; daignez attendre un corps dont vous emportez l'âme ! connaissez du moins celui que vous fuyez si cruellement ; c'est un homme qui brûle de vous donner sa vie ! Arrêtez, inhumaine ! tant de dureté s'accorde peu avec tant d'attraits ; les autres nymphes se rendent, vous êtes la seule qui ne se laisse pas fléchir, et moi, je suis le seul infortuné qui trouve en cet heureux asile un cœur inexorable. Cessez, au nom de vos beaux yeux, cessez de m'épuiser en me fatiguant ainsi ; modérez votre course, et puisse le temps respecter les fleurs de votre visage et ne le regarder que d'un œil serein ! »

Ravie des amoureuses plaintes de Léonard, elle ne fuyait plus que pour goûter le plaisir de les entendre. Elle s'arrête enfin et se laisse tomber en riant aux pieds de son vainqueur ; ses yeux pleins de flammes disent que sa défaite n'est pas l'effet de sa lassitude. Alors l'heureux Portugais se plonge dans les délices ; sa tendresse pure est allumée par les mains du dieu de Cythère.

Léonard n'est pas le seul que Cupidon comble de ses faveurs ; les autres Lusitains jouissent de la même félicité ; tout le bocage retentit du doux murmure des amants. Oh, que de baisers avides, que de soupirs enflammés, que de douces caresses, quels cris, quelles colères qui se changent en agréable gaieté ! Divine Vénus, toi qui par le feu des plaisirs augmen-

tais la chaleur du jour, toi dont la force animait les tendres combats qui se livraient dans ton île, tu sais que la voix d'un simple mortel ne suffit pas pour dépeindre tant de voluptés célestes.

Telle fut l'union des navigateurs portugais et des blanches Néréides. L'hyménée, d'accord avec l'amour, emploie ses plus belles chaînes en cette rencontre. Les nymphes promettent à leurs maîtres d'éterniser leur mémoire en gage de leur parole; elles font en même temps présent à chacun d'eux d'une couronne d'or, de lauriers et de fleurs précieuses qui bravent les empires de toutes les saisons.

Thétis, que l'Océan reconnaît pour sa souveraine, et qui le mérite, autant par sa beauté que par la grandeur de son origine, l'adorable Thétis, fille de Célus et de Vesta, donne son cœur et sa foi au généreux chef de la flotte; elle lui déclare qu'elle est venue sur ces rivages fortunés pour lui révéler les secrets de la sphère du monde, les merveilles que la terre et la mer renferment dans leur vaste sein et les honneurs qui sont destinés au peuple de Lusos. Ensuite, prenant par la main ce héros magnanime, elle l'emène sur une montagne sacrée qui voit à ses pieds les vents et les nuages. Son sommet, tranquille et lumineux, est orné d'un palais d'or et de cristal dont la structure superbe annonce un architecte divin. C'est là que l'auguste Thétis goûte les fruits de sa tendresse pendant que les autres nymphes répondent aux vœux

de leurs amants sur les tapis de fleurs et sur le vert feuillage des bois.

Ainsi, l'aimable et vaillante troupe des uymphes et des guerriers passe la meilleure partie du jour à échanger des marques d'une mutuelle ardeur. Les Portugais ne songent plus aux fatigues, aux traverses, aux tempêtes qu'ils ont essuyées pendant leur navigation, ou bien, s'ils s'en souviennent encore, c'est pour en bénir la mémoire, puisque leur bonheur présent n'est que la récompense de leurs souffrances passées. O lâches humains ! qui ramenez tout au plaisir, méprisable fardeau de la terre qui ne vous porte qu'à regret, ouvrez vos yeux profanes. Cette île merveilleuse, ces Néréides si belles, ces superbes couronnes et ces délices qui vous tentent, ne sont ici que l'image des honneurs, de la gloire et de l'immortalité qui suivent les grandes actions.

CHANT X

L'amant de l'infidèle Coronis était près de se coucher dans les mers d'Occident; après sa retraite, régnaient les fraîches haleines du zéphir qui elleuraient doucement la surface des eaux, charmant les lis et les jasmins que l'ardeur du jour avait froissés. Alors les Néréides et leurs amants montèrent vers le palais où la reine des flots avait fait dresser un festin magnifique. On se met à table, on s'assied sur des sièges de cristal, chacun près de sa maîtresse. La belle Thétis et l'illustre Gama se placent sous un dais magnifique à ciel d'or, relevé de perles et d'un nombre infini de pierres précieuses. La table est couverte de mets divins, mille fois plus exquis que tous ceux qu'inventa la raffinée Cléopâtre. Les coupes d'or et de diamant, tirées des trésors de la mer Atlantique, se couronnent d'écume en recevant des vins plus parfumés que l'ambrosie. L'allégresse, les gais pro-

pos, le rire et les plaisirs règnent partout; d'harmonieux instruments forment un concert dont la douceur surpasse les accents qui jadis suspendirent la rage des Euménides et les tortures des ombres criminelles dans l'empire de Pluton.

A la fin du repas une sirène joint sa voix à cette merveilleuse symphonie; les zéphyrs se taisent, les oiseaux interrompent leurs ramages et les fontaines voisines n'osent plus murmurer. Elle chante les exploits de certains héros Lusitains qui ne voient pas encore la lumière des cieux; c'est le sage Protée qui lui a révélé leur naissance future et leurs grandes actions, thème grandiose, plus digne d'être célébré sur les bords du Permesse que tous les sujets qui ont illustré les poèmes de Démodocus et du savant Iopas.

Chère Calliope, voici que j'ai besoin d'un nouveau secours : mon travail touche à son terme, mais ma voix se lasse, les rigueurs de la fortune oppressent mon âme. D'ailleurs, l'été de mes jours voit arriver son déclin; bientôt un sommeil de fer appesantira mes yeux; bientôt mes chagrins m'auront plongé dans le fleuve funeste où l'oubli nage avec la mort. Hâte-toi donc, belle et charmante reine des Muses, viens rallumer tes feux dans mon cœur afin que j'achève de montrer à ma nation combien je l'aime!

La divine sirène chante les armées fameuses qui partiront un jour des bords du Tage, parcourront les eaux découvertes par Gama et subjuguèrent toutes

les côtes des Indes. Les rois païens qui refuseront d'humilier leurs têtes sous le joug de la vérité seront victimes de leur entêtement; la fureur et les armes de Lusius leur apprendront que les autels du mensonge ne protègent pas leurs défenseurs.

Puis elle chante la gloire d'un prince de Malabar qui sera le roi et le grand prêtre de sa nation : en lui, les Lusitains trouveront un ami généreux et fidèle qui, plutôt que de trahir leur alliance, subira constamment les caprices de la fortune. Il verra ses forteresses démantelées, ses villes désolées par le fer et par la flamme, enfin tout son empire livré aux fureurs du Samorin qui se retournera contre lui pour le punir de s'être associé avec les Portugais.

L'invincible Duart, l'Achille du Tage, viendra mettre un frein aux cruautés du tyran; les flots, étonnés, porteront ce héros quand il traversera l'immense plaine de Neptune: les bords de son navire s'abaisseront jusqu'à la surface des eaux. Arrivé en Orient, il prêtera son aide au roi de Cochin et, avec une petite troupe de Portugais, il mettra en déroute une multitude innombrable de Nayres et de Maures dont le sang abreuvera les sillons de Cambalon.

Au bruit de cette victoire l'Indus et le Gange frémiront dans leurs roseaux. Le Samorin, pour effacer sa honte, réunira de nouvelles forces; les rois de Visapour et de Tanor descendront des montagnes de Narsingue pour se rallier sous ses étendards: mille peuples redoutables s'uniront avec lui. L'intrépide Duart

se verra attaqué en même temps sur mer par les Agariens et sur terre par les adorateurs d'idoles; il triomphera également sur terre et sur mer; ses exploits inspireront aux ennemis autant d'admiration que de terreur. En vain le successeur de Perimal implorera-t-il ses dieux, en vain couvrira-t-il d'injures et de reproches ses soldats épouvantés. Les défaites de ce monarque ne refroidiront pas sa fureur; il viendra lui-même au combat pour animer les siens par sa présence et le sang de ses guerriers rejaillira sur sa face. Ni la force, ni la ruse, ni les mortels poisons, ni les noirs enchantements ne pourront lui réussir; ses villes seront rasées et ses châteaux réduits en cendres. Pour brûler la flotte de son vainqueur, il fera flotter des montagnes de feu sur l'empire des eaux. Duart rira de tout cet appareil : ces formidables machines tomberont devant lui et leurs débris dispersés deviendront le jouet de la mer.

Aucun des héros qui volent portés sur des ailes de la Renommée n'égalait jamais l'invincible Duart : jamais personne en si peu de jours et avec si peu de temps ne gagna sept batailles consécutives sur un ennemi si puissant. Dussent les Romains et les Grecs en être jaloux, Miltiade, on peut le dire, qui détruisit l'armée de Darius dans les plaines de Marathon, Léonidas, qui défendit le pas des Termopyles avec quatre mille Lacédémoniens, l'intrépide Coelès, le sage Fabius, montrèrent moins de science et de courage.

Ici la nymphe abaissant sa voix mélodieuse et prenant un ton plaintif, déplore le malheur de Duart dont les exploits ne seront payés que d'ingratitude. « O toi, dit-elle, vaillant Bélisaire, toi qu'une forêt de lauriers ne put garantir de l'état le plus misérable, apaise tes chagrins : voici un compagnon de disgrâce que le sort t'envoie. Jadis on t'a vu tomber du char de triomphe dans un abîme d'opprobre et d'adversité : on verra Duart tout glorieux, tout couronné de palmes brillantes, sortir du palais de la victoire pour aller périr dans la retraite de l'indigence. Ainsi le vrai mérite est la victime des rois qui ne consultent que leurs passions et se laissent gagner par la flatterie, accordant aux mensonges d'Ulysse les récompenses qu'ils doivent aux exploits d'Ajax. O toi, souverain portugais, dont le nom ne sera noirci que par cette tache, je te le promets, ton injustice te sera reprochée par la postérité, qui louera les hauts faits de Duart tant que le flambeau du jour éclairera le monde !

« Mais, reprend la Sirène, je vois, après Duart, s'élever un autre héros, qui arrivera sur les bords du Gange avec le titre de vice-roi. Il amène avec lui son généreux fils, dont le courage fera tressaillir d'admiration tout l'hémisphère oriental. Ces deux guerriers châtieront les perfidies de la rebelle Quiloa : ils en chassent un tyran cruel et trompeur, pour établir sur son trône un roi vertueux. Ils puniront aussi les crimes de Moubaze : tous les beaux édifices dont

elle est ornée deviendront la proie du fer et de la flamme, puis le jeune Laurent couvrira de ses trophées l'immense étendue des côtes des Indes. Plus il rencontrera d'ennemis, plus il en terrassera; on le verra disperser et anéantir, dans un combat naval, les grands vaisseaux du Samorin, malgré la prodigieuse quantité d'artillerie dont ils seront armés; on le verra lui-même accoster la Capitane, y sauter le premier et se signaler en sacrifiant quatre cents Maures à son ardeur.

« Mais les décrets du ciel réduiront, à la fin, ce guerrier magnanime à l'extrémité de ne pouvoir sauver sa vie, ni par sa prudence, ni par la force de son bras. C'est auprès de Chaül, où la guerre, allumée de toutes parts, ensanglantera les ondes et les fera bouillonner sur les foudres de Vulcain, c'est là que l'intrépide Laurent trouvera le terme fatal de ses jours et de ses conquêtes. Là, pressé par les nombreuses armées d'Égypte et de Cambaye, trahi par les vents, accablé des fureurs de la mer, il se montrera plus grand que les malheurs qui l'écraseront. Héros antiques, quittez les sombres séjours des mânes, venez admirer le courage du jeune Alméida. Vous verrez un nouveau Scéva qui, déchiré, tout sanglant, couvert de blessures, renonce même à se rendre et à se laisser vaincre. Un boulet de canon lui enlève la cuisse, mais il lui reste son cœur et ses bras; il combat encore et, n'étant plus qu'une partie de ce qu'il était avant ce coup terrible, il ne paraît pas moins redoutable que

s'il n'avait rien perdu de lui-même. Son affaiblissement redouble sa fierté; maître de sa douleur et dominant son mauvais sort, il fait craindre aux plus téméraires de l'approcher jusqu'à ce qu'enfin un second coup, aussi cruel que le premier, brise les liens de cette âme généreuse et lui ouvre les portes de l'Olympe.

« Va, noble cœur, va goûter dans la paix éternelle la récompense de tes vertus; ton corps sera bientôt vengé. C'est son père que je vois s'avancer contre les Égyptiens et les troupes de Cambaye : je le vois, noyé de larmes et transporté d'une juste fureur, fondre comme un torrent sur les meurtriers de son fils; j'entends gronder l'horrible tempête des pierres, des canons et de toutes les effroyables machines que les humains ont inventées pour se détruire. Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour du vieil Alméida; que d'exploits signalent sa douleur et son amour paternel! Le Nil en gémit, l'Indus et le Gange roulent avec terreur les armes et les corps des mourants et des morts, avec les débris des navires fracassés par ce guerrier redoutable.

« Ainsi que le taureau jaloux, avant d'attaquer son rival, essaye la force de ses cornes en frappant un grand chêne, qui s'ébranle à ce choc impétueux, de même le fier Alméida éprouve sur la ville de Daboul la trempe de son épée et humilie cette cité avant de se jeter dans le golfe de Cambaye pour y combattre la flotte du Samorin. Après cet heureux prélude, il vole

vers l'anse de Din, forteresse qui se rendra fameuse par les sièges et les guerres sanglantes qu'elle doit soutenir. L'armée de Calicut s'enfuit à son approche : il coule à fond les vaisseaux de Melik-Yeaz, il sème le carnage et l'effroi sur ceux d'Amir-Hossim : bras, têtes et jambes, séparés des corps, nagent pêle-mêle dans la mer ; tous les flots sont couverts de feu, de flammes, de fumée et de sang : de toutes parts ce n'est que confusion, cris, horreur, déchainement de l'impitoyable Bellone.

« Hélas ! un funeste événement privera ce héros du bonheur de revoir sa patrie et d'y terminer paisiblement sa course glorieuse. Les sables du promontoire d'Adamastor lui serviront de tombeau ; il y périra par les mains des Cafres, et ces peuples grossiers, sans armes, sans adresse et sans courage, trancheront le fil d'une vie que tous les guerriers d'Égypte, toutes les forces des Indes auront vainement attaquée. Ainsi le veut la sagesse éternelle, dont les raisons sont impénétrables pour l'esprit des hommes.

« Que vois-je ! poursuit la Sirène en élevant la voix. Quel astre lumineux brille sur les flots de Mélinde et quel est ce guerrier dont la valeur fait couler le sang dans les villes de Lamo, d'Ojà et de Bava ? C'est le magnanime Tristan : son nom vivra toujours sur les côtes de Madagascar et dans la mer qui baigne les îles du Midi. Cet autre qui vient ensuite est le grand Alphonse d'Albuquerque : il domptera les Persans d'Ormuz ; le courage qu'ils déploieront contre lui leur

deviendra funeste. Leurs flèches, repoussées par une invisible main, iront porter dans leurs rangs la mort et la terreur : le sel répandu sur ces terres ne garantira pas de la corruption les cadavres des vaincus, qui infecteront les plages de Calayate, de Plascate et de Gérom. C'est ainsi que le ciel se déclare pour ces pieux héros qui propagent le culte de la vérité. Brave Alphonse, tout le royaume d'Ormuz sera ta conquête, et tu le forceras à payer aux Portugais un riche tribut des plus belles perles de Baharem.

« Combien de lauriers, combien de palmes glorieuses la victoire entrelacera autour du front de ce grand homme quand il escaladera les superbes remparts de Goa ! Il est maître de la place ; mais bientôt sa prudence l'oblige à l'abandonner, pour la reprendre à un moment plus opportun. Cette heureuse occasion arrive enfin, au gré de ses désirs. Le voilà qui se jette au milieu d'un horrible déluge de flèches, de balles et de morts qui volent dans les airs. Il ouvre, il enfonce à coups d'épée les nombreux escadrons des Indiens et des Ismaélites. Son exemple anime ses soldats, qui, comme des lions affamés, renversent tout ce qui s'oppose à leur fureur ; Goa reçoit pour toujours le joug de Lusius. Et toi, puissante Malacca, ni tes richesses, ni ta position favorisée, ni ton peuple, armé de flèches empoisonnées, ni les secours des belliqueux Javanais ne pourront te défendre contre la valeur d'Albuquerque ! »

La Sirène aurait poussé plus loin l'éloge de ce

héros, mais elle se souvint que Protée avait prédit qu'il ternirait sa gloire en punissant avec trop de cruauté la faute d'un des siens. C'était une de ces erreurs que l'amour peut excuser : un capitaine, dans ces circonstances, montre une clémence plus digne d'éloges que la sévérité. Alexandre céda sa maîtresse au savant Apelles ; Cyrus ne punit pas la sévérité d'Araspe et Charles de France excusa celle de Baudoin.

Puis la Sirène chante les exploits de Soarès. « Il plantera ses bannières victorieuses sur les rives de la mer Rouge. Médine, la Mecque, les extrémités de l'Abyssinie, trembleront au bruit de ses armes ; ses troupes irritées ne feront des murs de Colombo qu'un triste monceau de cendres, et Barbosa craindra le même traitement pour les siens : alors la fameuse île de Taprobane payera aux Lusitains le tribut de la cannelle qui enrichit ses forêts.

« Siqueyra vient ensuite : ses heureux vaisseaux asservissent les ondes Érythrées ; il enseigne aux Portugais une route nouvelle pour aborder au vaste empire qui se glorifie d'avoir été la patrie de Candace et de Saba. Il entre dans le port d'Arquyco, découvre l'île de Maçua qui reçoit l'eau du ciel dans des citernes et d'autres îles éloignées où la nature cachait aux Européens des trésors et des curiosités dignes d'admiration. L'illustre Ménesès lui succède : il portera dans les Indes une valeur déjà signalée sur les côtes d'Afrique par cent exploits mémorables ; il châtierà la rébellion des peuples d'Ormuz et leur impo-

sera, pour punition de leur crime, un tribut double de celui qu'ils payaient. Et toi, noble Gama, tu régneras à ton tour sur les fertiles rivages que tu viens de découvrir. Telle sera la récompense de tes travaux ; mais la Parque, dont tout l'univers subit les dures lois, ne te laissera pas longtemps jouir de cette dignité périlleuse. Plus brillant de gloire que chargé d'années, tu quitteras le séjour des faibles humains pour vivre dans la patrie des immortels.

« Un second Ménesès prend ta place : la sagesse et la prudence l'accompagnent dans un âge où l'impétuosité du sang peut entraîner au crime ceux qu'elle porte au plaisir. Ce jeune héros, non content de remporter de grandes victoires sur les Malabarais, qui déploreront la chute des remparts de Panane et de Coulete, détruits par sa valeur, domptera des ennemis plus redoutables encore : il triomphera de lui-même et de ses passions. Quand l'Olympe aura eulxé à la terre cette âme si belle et si généreuse, l'intrépide Mascarenhas sera choisi pour lui succéder : Brave Mascarenhas ! un injuste rival pourra te dérober le timon du gouvernement, il ne diminuera pas la gloire que tu as conquise. Un jour te suffira, je te le dis, pour venger Malacca des outrages que les Maures de Bintam lui auront faits pendant dix siècles ; les tranchées, les boulevards, les lances, les chaussetrapes, les pièges et les fureurs de Bellone s'opposeront en vain à la force de ton bras : Sampayo même sera contraint de l'admirer.

« Sampayo, je l'avoue, Sampayo, l'usurpateur de ton rang, ne laissera pas d'avoir des vertus qui l'honorent, malgré l'injustice qu'il témoignera envers toi. Vrai foudre de guerre, il accablera des légions innombrables d'ennemis sur l'empire de Neptune; les Malabarais, taillés en pièces dans Bacanor, éprouveront à leurs dépens le fil de ton épée; bientôt tu ruineras la flotte du Maure Cutiale, pendant que sous tes auspices le vaillant Hector de Sylveira, digne objet des tendresses de la victoire, répandra chez les peuples de Guzarate autant de terreur que l'Hector troyen en répandit dans le camp d'Agamemnon.

« Après Sampayo, le généreux Cunha prend en main les rênes du pouvoir. Je vois les tours de Chalé s'élever sous ses yeux et par ses soins: sa seule renommée fait trembler les assiégeants de Diu; je vois la ville de Bassaïm qui le reconnaît pour son maître et l'audacieux Mélic, qui prétendait la défendre, surpris de honte et de rage en la cédant au vainqueur. Le vice-roi suivant est don Garcia de Noronha; sa bonne fortune combat pour lui et chasse les Rumiens des abords de Diu, dont le magnanime Antonio de Sylveira défend vaillamment les remparts contre les incursions de mille peuples féroces.

« Quand la Parque aura fermé les yeux de Noronha, ton fils, brave Gama, ton fils Étienne fera chérir dans les Indes la sagesse de son gouvernement et redouter sa valeur. De ses mains le sceptre passera dans celles d'un héros qui aura déjà illustré son nom par cent

exploits divers, tantôt en réprimant dans le voisinage du Brésil les courses des pirates français, tantôt en escaladant des places formidables ; ici en soutenant par son secours le roi de Cambaye contre la colossale puissance du Mogol, là en ruinant les armées de terre et de mer de l'empereur des Calicutiens ; Repelin, Bédala, Baticala, leurs derniers boulevards, sont réduits en cendres. Ce guerrier s'appellera Martin de Souza, plus intrépide au milieu des dangers que le dieu des combats, plus prudent au conseil que la sage Minerve.

« Un successeur digne de lui vient occuper sa place : c'est l'invincible Castro. Sous ses auspices, don Juan de Mascarenhas repousse dans la ville de Diu les assauts des Persans, des Abyssins, des Rumiens et des Maures. En vain tous ces peuples conjurés s'excitent à boire le sang des Portugais ; en vain font-ils tonner les canons et les bombes à la nitre qu'ils enfouissent dans les entrailles de la terre, Mascarenhas et ses braves compagnons envisagent d'un œil tranquille la mort qui vole autour de leurs têtes. Cependant ils ne pourraient éviter d'être tôt ou tard accablés sous une multitude si effroyable sans la générosité de Castro, qui fait marcher ses fils à leur secours, ses chers fils, victimes précieuses que son grand cœur dévoue au trépas pour l'honneur de la religion et pour la patrie. O spectacle terrible ! ô plaie cruelle dont le Portugal saignera longtemps ! Je vois Ferdinand, l'un de ces jeunes héros, emporté dans les airs par une mine furiense qui le brûle et le met en pièces. Son frère

Alvare court le venger : les tempêtes, les frimas de l'hiver ne peuvent le déconcerter ; il passe les flots et accourt au siège de Diu : vainqueur des vents et des orages, il remporte en arrivant une glorieuse victoire : son père, qui le suit, achève d'exterminer les barbares. Le roi de Guzarate prend la fuite, l'audacieux Hydal-Can voit Daboul rasé et Ponda réduite en cendres. Diu jouit enfin des douceurs de la paix et de la liberté ; tous ces vaillants enfants du Tage, d'autres encore, viendront goûter les plaisirs qui règnent dans cette île délicieuse : ils y trouveront les nymphes agréables qui font aujourd'hui votre bonheur : comme ils imiteront vos vertus, ils auront part à vos récompenses sans que vous ayez sujet d'être jaloux de leur bonheur! »

Ainsi chantait la Sirène et toutes les Nymphes l'applaudissaient. Elles élèvent leurs voix et forment un cœur mélodieux. « Nobles Lusitains, disent-elles, la plus magnanime nation de l'univers, quelque route que suive l'inconstante roue de la Fortune, jamais votre haute renommée ne périra ; le temps et les injures du sort n'obscurciront jamais la gloire brillante que vous méritez. »

Lorsque les tables furent levées, la charmante Thétis prit la parole et dit à l'heureux Gama : « Suivez-moi, vous et vos compagnons ; je veux couronner ce grand jour en vous révélant des mystères que la vaine science des mortels ne peut découvrir ! Armez-vous de sagesse et de force, le chemin par où je vous con-

duirai n'admet point ceux qui marchent d'un pas chancelant! »

A ces mots, elle mène Gama et les autres Portugais au pied d'une montagne haute, rude, escarpée, difficile, presque impraticable. Soutenus par leur courage et la présence de la déesse, ils arrivent enfin au sommet, où ils trouvent une plaine spacieuse, émaillée de diamants, d'émeraudes et de rubis, brillant séjour, dont le terrain semble destiné à ne recevoir les traces que des habitants de l'Olympe.

Là, les Lusitains voient un globe qui se soutient en l'air sans se lever ni s'abaisser jamais, quoique plusieurs cercles qui le composent soient animés d'un mouvement perpétuel : une lumière éclatante qui le pénètre de toutes parts rend son centre aussi visible que sa circonférence.

L'homme ne saurait distinguer quelle est la matière de cet ouvrage merveilleux, il devine seulement qu'un artisan divin doit en être l'auteur.

Les Portugais restent saisis d'admiration : « Rien, leur dit la déesse, ne doit manquer aux plaisirs que vous goûtez dans cette île : on vous a prédit vos exploits et ceux de vos successeurs, il faut maintenant vous montrer les lieux qui en seront le théâtre. Ce globe vous offre en raccourci l'image de l'univers : voilà le monde tel que l'a fabriqué l'intelligence suprême qui n'a ni commencement ni fin et qui, dans l'immensité de son être, embrasse les cieux, les éléments et toute la nature. C'est elle, c'est Dieu lui-même

qui occupe l'immensité, et l'esprit humain ne peut s'élever à la connaissance du mystère suprême qu'il ignore.

« Le premier cercle qui contient les autres et qui jette des rayons si brillants que l'œil humain ne peut en supporter l'éclat, s'appelle l'Empyrée, heureux séjour où les sages recevront la récompense de leur vertu. L'Empyrée est immobile, son repos est éternel. Le cercle qui est au-dessous et qui se nomme le premier mobile roule sans cesse avec une rapidité extrême ; son mouvement entraîne les autres cieux qui viennent ensuite ; c'est par l'impulsion du mouvement supérieur que le soleil marque les nuits et les jours. Sous le premier mobile Dieu plaça le ciel cristallin, qui n'avance que d'un pas pendant qu'Apollon fournit deux cents fois sa carrière. Après le ciel cristallin vient le firmament, tout émaillé d'astres et d'étoiles. Voyez sa riche nature et les animaux radiens dont elle est ornée. Admirez en même temps cette foule d'autres constellations : voici les deux Ourses du Nord, la belle Andromède et son père ; voici le Dragon des Hespérides, l'orgueilleux Cassiopée, le turbulent Orion, le Cygne, amoureux de Léda ; le Lièvre, favori de Mercure ; le chien d'Erigone, celui de Céphale ; le Vaisseau des Argonautes ; la Lyre du chanteur que sa tendresse mena jusqu'aux Enfers.

« Sous son dôme immense, le firmament voit rouler l'antique Saturne ; puis Jupiter, puis Mars ; plus bas, le grand flambeau du monde, après lui la mère des

Amours, ensuite Mercure, le père de l'éloquence ; enfin l'agréable Diane, dont les rayons d'argent dissipent les ombres de la nuit. Toutes ces sphères célestes marchent d'un pas différent, les unes avec lenteur, les autres avec rapidité. Tantôt elles s'éloignent du centre, tantôt elles s'en rapprochent, mais toujours selon les lois immuables du souverain arbitre de la nature.

« Au milieu de cette vaste machine du monde, résident la terre et l'eau ; la terre, que le Créateur a donnée pour asile aux faibles humains ; l'eau, dont leur témérité brave l'inconstance. Ici est l'Europe, que la religion, la politique et l'éclatante valeur de ses peuples mettent au-dessus des autres parties de la terre. Voici l'Afrique, barbare, inculte, vrai séjour de l'ignorance et de la férocité. Remarquez sur le promontoire d'Adamastor cette longue étendue de champs stériles où l'on voit errer une multitude prodigieuse de nations sauvages, qui vivent sans lois et qui ne sont pas moins brutes que les animaux dont elles se nourrissent. Voyez le vaste empire de Monomotapa, fécond en mines d'or ; les nègres qui l'habitent marchent tout nus ; jamais ils ne ferment leurs maisons parce qu'ils ont une entière confiance dans la justice de leur roi et dans la probité de leurs voisins ; mais, race d'un naturel intraitable, elle s'abreuve du sang des malheureux étrangers que la rigueur du sort livre à sa barbarie. C'est de leurs mains cruelles que l'illustre Gonzalès recevra la couronne du martyre ;

c'est chez eux que don Pedro de Nhaya signalera son courage ; ils viendront tels qu'une vaste nuée de corbeaux, l'assiéger dans une forteresse qu'il aura construite sur leurs terres, mais le brave don Pedro les dispersera comme le vent dissipe la fumée !

« Voyez ce grand lac, d'où sort le Nil, dont les anciens ont ignoré l'origine ; apprends, cher Vasco, que sur les bords de ce fleuve fameux, le magnanime Christoval, l'un de tes enfants, accomplira des exploits éternellement mémorables contre le roi de Zeyla. Mais l'homme ne peut se soustraire à sa destinée ; ce jeune héros, ta vivante image, trouvera la mort dans les lieux mêmes qui fournirent des lauriers à sa valeur. Voyez Mélinde, où vous avez été si agréablement accueillis, et le cap des Aromates, qui s'élève à l'embouchure du golfe de la mer Rouge, et sépare l'Afrique de l'Asie. Voyez la ville de Suez, située au fond du même golfe ; le mont Sinaï, célèbre par la piété de la vierge Catherine, dont il porte la tombe. Voyez le royaume d'Aden, qui touche à la montagne d'Arzire et n'est jamais rafraîchi par l'eau du ciel ; les trois Arabies, fécondes en chevaux belliqueux ; la côte qui s'étend jusqu'au promontoire de Tartarie, puis celle de Mozand que les anciens nommaient Azabare ; l'heureuse Dofar, entourée de forêts qui produisent l'encens le plus doux ; l'île de Barem, le Tigre et l'Euphrate qui se jettent dans le lac du Sinus Persique.

« Voyez maintenant le noble empire de Perse, dont

les peuples dédaignent l'usage des foudres de Vulcain : les côtes d'Ormuz, qui admireront le vaillant Castel Branco quand il fera nager sur les ondes les débris des galères ottomanes ; l'île de Gérone, où les habitants des rives de Lara viendront éprouver, pour leur malheur, l'épée du brave don Philippe de Ménéès, et celle du redoutable don Pedro de Souza. Voyez le promontoire de Carpelle, dont le terrain trop aride ne reçut jamais de Cérés ni de Pomone un regard amoureux. Voyez l'Indus qui prend sa source sur cette haute montagne, et le Gange dont les eaux jaillissent pompeusement d'une autre montagne voisine ; ces deux fleuves si vantés arrosent les plus riches contrées du monde ; entre leurs rives agréables s'étendent divers royaumes, les uns infectés des erreurs de Mahomet, les autres abandonnés aux ténèbres de l'idolâtrie.

« Voyez le royaume de Narsingue, dépositaire de la cendre du sage Thomas. Dans cet empire s'élevait jadis une belle cité appelée Méliapore, moins éloignée de la mer que celle qui porte ce nom aujourd'hui. Les peuples suivaient le culte sacrilège de dieux impuissants qu'ils se fabriquaient de leurs propres mains : l'erreur et la superstition y florissaient lorsque Thomas vint y enseigner la vérité, après avoir traversé de vastes provinces dont sa piété faisait d'illustres conquêtes. Pendant qu'il signalait son zèle aux habitants de Méliapore, au moyen de nombreux miracles, pendant que d'une seule parole il guérissait

les plus cruelles maladies et rappelait à la clarté du jour ceux qui descendaient dans la nuit du tombeau, les flots jetèrent sur le sable une pièce de bois d'une grandeur prodigieuse. Le roi voulut l'employer à la construction d'un palais qu'il se faisait bâtir, mais l'industrie humaine et les éléphants attelés tentèrent en vain de remuer cette masse énorme; une main invisible la maintenait sur le rivage. Ainsi, ce bois demeurait inutile. Thomas va trouver le roi et le prie de lui en faire présent pour un temple qu'il érigerait alors au vrai monarque du ciel et de la terre; il l'obtient sans peine, et sans peine il le tire à lui seul avec le cordon de sa ceinture. Il marche, l'arbre suit ses pas : tout le peuple est saisi d'admiration; les brahmes frémissent et, pénétrés d'une sainte colère, ils comploteut la mort du héros qui a démasqué leur faiblesse et leur fausse puissance.

« Pour accomplir cet infâme projet, leur chef emploie un moyen qui outrage la nature et qui prouve que l'inimitié la plus terrible est celle dont s'arme l'hypocrisie contre la vaine sagesse. Il trempe ses mains dans le sang de son fils; il le massacre et, ajoutant le crime au crime, il accuse Thomas de ce forfait exécrable. Les faux témoins triomphent, l'innocence est condamnée. En cette situation affreuse, Thomas implore le secours du ciel, puis il se fait apporter le corps du jeune Indien et, devant toute la cour de Narsingue, il lui ordonne de revivre et de nommer le coupable. Il dit, et la Parque obéissante laisse

échapper sa proie. L'enfant se ranime et déclare que sa mort était l'œuvre de son père. A l'aspect d'un tel prodige, le roi sent une flamme céleste s'allumer dans son cœur : il déteste ses anciennes superstitions ; il consacre son encens au seul Dieu que Thomas adore. La honte des brahmes envenima leur rage : ils soulevèrent le peuple qu'ils entretenaient dans l'erreur et cette multitude frénétique les délivra d'un rival dont la vie était un supplice pour eux. Sage Thomas, le Gange et l'Indus le pleureront ; toutes les régions qui saluaient, grâce à toi, le flambeau de la vérité, furent arrosées de larmes. Tous les disciples qui avaient profité de tes saintes leçons gémirent en te perdant et leurs cris douloureux montèrent avec toi jusqu'aux cieux.

« En suivant la côte de Narsingue, on traverse le golfe où les eaux du Gange se jettent dans l'empire des mers. Là, sous un ciel toujours serein, divers peuples vivent dans la volupté au milieu des richesses et de l'abondance. Voyez la fertile province de Bengale, le royaume d'Aracan, l'heureuse région de celui du Pegu, dont les habitants s'imaginent descendre de l'union d'un chien et d'une femme ; tous portent à leur ceinture des grelots, selon la mode prescrite par une de leurs reines qui voulut, en les détournant d'un amour criminel, les rappeler au but où doit viser un amour légitime.

« Voyez la ville de Tavaï, qui s'élève sur les confins du grand empire de Siam ; celle de Tenassare, de

Quéda, dont les forêts produisent le meilleur poivre des Indes ; l'opulente Malacca où les Lusitains établiront le centre du plus brillant commerce des régions orientales. A cette terre, s'il faut en croire les anciennes traditions de son peuple, tenait autrefois l'île de Sumatra, qui formait avec elle le pays fortuné qu'on nommait la Chersonèse d'Or, ou, selon certains savants, le fameux Ophir, où Salomon puisait tant de richesses.

« Voyez l'immense étendue des provinces soumises au roi de Siam, fertilisées par les eaux du Mékon, qui prend sa source dans le vaste lac de Chamaï. Voyez la quantité de nations qui vivent sous le sceptre de ce puissant monarque : les Patanians, les Courbis, fiers de leur multitude ; les Avants, les Bramas qui habitent cette chaîne de montagnes ; les Guéens, autres montagnards qui sont anthropophages et se peignent le corps avec la pointe d'un fer ardent. Voyez le fleuve Mékon, qui arrose les plaines du Cambodge, où le peuple est si borné qu'il se figure que l'âme des bêtes est immortelle. Plusieurs rivières que le Mékon reçoit en son cours lui ont valu le nom fastueux de prince des eaux ; ses inondations ne sont ni moins réglées ni moins utiles que celles qui répandent la fécondité dans les champs du laboureur égyptien. Agréable Mékon, tu verras le chantre du Portugal se réfugier sur tes bords avec ses vers tout mouillés par les ondes écumantes. Un cruel naufrage te le fera connaître : tes nymphes, attendries au son de sa lyre,

plaindront ses infortunes et détestèrent l'injuste persécution dont il sera la victime.

« Voyez la côte de Ciampa toute couverte de forêts odoriférantes ; l'empire de la Chine où ce n'est pas la naissance, mais le mérite, qui appelle à la couronne, avec la prodigieuse muraille qui le défend contre les invasions des Tartares ; le Japon, fils des eaux, avec ses mines d'argent. Voyez maintenant cette foule d'îles dont les flots de l'Aurore sont parsemés : Ternate, où s'élève une montagne qui vomit des tourbillons de feu, Ternate et ses quatre sœurs qui recueillent la moisson du girofle ; sous le ciel de ces contrées délicieuses vole une espèce d'oiseaux dorés qui ne touchent la terre qu'en perdant la vie. Voyez les îles de Banda, où des nuées d'autres oiseaux, dont la robe est plus variée que celle du printemps, pillent les arbres qui portent la muscade ; Bornéo, qui tire ses richesses des larmes du camphrier ; Timor, d'où vient le précieux bois de santal ; la Sonde, arrosée par un fleuve qui métamorphose en pierres les branches chargées de feuilles et de fruits qu'on jette dans ses eaux. Voyez Sumatra, dont je vous ai déjà parlé, l'heureuse Sumatra, riche en soie, riche en mines d'or, dont elle est moins fière que d'une source d'huile qui coule dans les plaines et d'une gomme que produisent ses arbres, plus parfumée mille fois que l'encens et la myrrhe de l'Arabie. Voyez Ceylan, où les peuples réverent cette montagne merveilleuse, parce qu'elle porte sur sa cime la trace du pied d'un homme empreinte dans le

rocher. Voyez les Maldives, où la nature fait éclore du sein des eaux une plante qui sert d'antidote contre les poisons les plus dangereux. Voyez, vis-à-vis du détroit de la mer Rouge, l'île de Socotora, renommée pour son aloès, et toutes ces autres îles des côtes d'Afrique : elles subiront les lois du Portugal ; elles lui enverront l'ambre que Neptune jette sur leurs rivages.

« Je vous ai montré les plus beaux climats de l'Aurore, il est juste que je vous apprenne qu'un Portugais, du nom de Magellan, fera des voyages dignes d'admiration dans l'hémisphère où le soleil se couche ; mais, infidèle à sa patrie, il consacrerà, pour se venger de son roi, ses services à la couronne de Castille, et les Ibériens recueilleront le fruit de ses heureux travaux. Il découvrira l'extrémité de ce continent immense que vous voyez s'étendre depuis l'Ourse septentrionale jusqu'au pôle antarctique ; il y signalera sa valeur contre des peuples sauvages d'une stature gigantesque ; enfin, il laissera son nom au détroit qui sépare cette vaste terre des régions cachées sous les froides ailes du Midi. L'arbitre du monde distribue ses faveurs au gré de sa volonté souveraine : vous dominerez dans les Indes Orientales, celles de l'Occident recevront le joug des Espagnols ; mais votre gloire y pénétrera et vous posséderez un grand royaume où naissent des arbres dont le cœur semble imprégné de pourpre.

« Magnanimes enfants de Lusus, voilà tout ce que je

puis vous apprendre : le destin ferme son livre et ne vous permet pas de pousser plus loin votre curiosité. Vous en savez assez pour vous affermir dans le chemin de la gloire et pour fixer l'amour de vos épouses immortelles. A présent, vous pouvez remonter sur l'empire de Neptune : les vents sont favorables, l'onde est tranquille, votre chère patrie vous tend les bras. Il faut vous rendre à ses vœux. »

Elle dit, et les Portugais abandonnent l'île délicieuse où la charmante Vénus leur a prodigué des plaisirs si doux. La belle troupe des Nymphes les accompagne, dans le dessein de ne les plus quitter. Ils traversent l'Océan, sans qu'aucune tempête ose arrêter leur course, et arrivent sur les bords du Tage où le roi Manuel les comble d'honneurs, pour prix de la gloire nouvelle que la découverte des Indes apporte à sa couronne.

Muses, n'en disons pas davantage. Ma lyre n'est plus d'accord et la voix me manque. Pourquoi donc chanterais-je, quand la patrie ne m'entend plus, le front voilé de tristesse, insensible au charme des arts, sombre et muette, n'ayant plus de passion que pour l'or ! Quelle influence maligne nous a ravi dans les jours de paix cet air de sérénité qui ne nous abandonne jamais au milieu des combats ? C'est à vous, jeune prince, qui tenez à présent le Portugal sous votre sceptre, c'est à vous de ranimer mon ardeur. Je chanterai pour vous, si vous m'en donnez le sujet. Le ciel vous a confié une nation dont la valeur et la

fidélité vous mettent en état de tout entreprendre. Vous avez des sujets qui sont prêts à braver, pour vous, les horreurs de la faim, les cruautés de Mars, les injures des saisons, les feux de la zone torride, les neiges des deux pôles, les orages, les monstres marins, la terre et l'enfer ligués contre eux. Honorez-les seulement d'un regard favorable ; adoucissez le joug des lois trop rigoureuses qui les oppriment ; ne prenez conseil que de ministres qui joignent une probité exemplaire à une longue expérience ; reléguez au pied des autels ceux qui doivent en soutenir le culte ; ne permettez pas qu'entraînés par une vaine ambition, ils troublent votre peuple en prétendant le gouverner ; leur devoir est de lever les mains vers notre divin Maître et d'implorer pour vous son éternelle sagesse ; toute autre occupation est criminelle chez eux. Régnez enfin par vous même ; faites que les Italiens, les Allemands, les Français et les Anglais qui furent jadis les admirateurs du Portugal, ne disent point que sa gloire s'est obscurcie, et que ses enfants sont devenus des esclaves. Éloignez de vos conseils la jeunesse présomptueuse et l'ignorance indocile : la science même, si l'expérience ne la guide, peut conduire à l'erreur. Annibal raillait un savant qui discourait sur l'art de la guerre, car il s'apprend non dans les livres, ni dans la retraite, mais sur les champs de bataille.

Et moi, votre obscur sujet, que mon audace ne soit pardonnée ; que ma science, mon génie, mon

labour, dont ces vers témoignent, que mon bras aguerrî dans les combats, ma voix chère aux Muses me méritent votre faveur. Si vos exploits sont dignes d'être chantés un jour, j'emboucherai la trompette de Calliope pour célébrer votre nom, et pendant que vous épouvanterez le fier Atlas et que les plaines d'Ampeluse trembleront en voyant fuir devant vous les guerriers du Maroc et de Tarudant, je répandrai vos louanges par tout l'univers, et l'univers, saisi de respect et d'amour, saluera en mon roi un nouvel Alexandre, qui n'aura rien à envier au bonheur d'Achille.

FIN DES LUSIADES

APPENDICE

La traduction de Duperron du Castera, malgré son mérite littéraire, n'est guère plus fidèle que celle de La Harpé ; tout en la rectifiant d'après les commentateurs et les traducteurs contemporains et en suivant d'aussi près que possible le texte classique, dont il est impossible de donner une version française littérale, car elle n'aurait qu'un médiocre intérêt, nous devons compléter notre travail en signalant les lacunes de notre texte ou les erreurs qui ont pu s'y glisser au cours de l'impression.

Ceux de nos lecteurs qui lisent couramment le portugais pourront apprécier la difficulté de la tâche des traducteurs étrangers pour une telle œuvre, dont les glossateurs sont aussi nombreux que ceux du Dante. Ce qu'il importait de donner avant tout, au public français, c'était moins une translation mot à mot de la langue originale dans une langue si différente, ce

qui ne peut que gâter des chefs-d'œuvre poétiques qui sont défigurés par cela seul qu'ils perdent le style magique qui les fait vivre, que la reproduction, aussi fidèle que possible, par un procédé purement artificiel, de la beauté plastique du modèle.

C'est même bien moins la forme extérieure qu'il faut considérer que la substance, et il était indispensable soit d'alléger le récit de certains détails qui peuvent en gêner les libres allures, soit d'effacer les disparates pour ne garder que les traits essentiels. Du Castera, malgré de nombreux contresens, que nous avons sévèrement corrigés et quelques fautes de goût que nous croyons avoir atténuées, a fait preuve d'une rare sagacité en employant les archaïsmes du style de l'époque et en s'efforçant de garder, à travers cette paraphrase solennelle et imagée qu'on a trop sévèrement critiquée, le tour poétique qui peut le mieux se rapprocher du mouvement général de la langue de l'épopée. Les fictions mythologiques de Camoëns deviendraient, en effet, la plus ridicule de toutes les parodies, si on les affublait de ce fluide et léger vêtement du langage français contemporain, qui, trop précis, trop analytique et nullement suggestif, ni propre à stimuler l'imagination, dépourillerait cruellement le riche tissu du fabuleux et de la légende pour percer à jour la convention et anéantir la beauté par une application indiscreète du sens critique, trop aisément excitable.

Nous devons seulement faire une mention rapide

des omissions ou des additions qui peuvent être reprochées à Duperron du Castera et rectifier brièvement celles que nous n'avons pas cru devoir supprimer complètement au cours de notre travail de retouche et de revision. C'est en se reportant à notre texte que le lecteur pourra juger du procédé auquel nous avons cru devoir donner la préférence, pour trouver la plus sûre expression de l'idée qu'il fallait rendre, et dont il était surtout nécessaire de garder intacts la physiologie, le mouvement et l'aspect général. Si notre œuvre n'a pu être qu'imparfaite c'est que, littéraire ou littérale, une traduction, sauf d'illustres mais infiniment rares exceptions, ne peut et ne pourra jamais atteindre la perfection, étant impuissante à masquer le travertissement d'un chef-d'œuvre transplanté dans une autre langue que celle à laquelle il a dû la vie et qui en est comme le suc et la sève. Pour les chefs-d'œuvre antiques, le problème a pu être parfois résolu avec bonheur, mais nous répétons que pour les modernes, nous croyons que c'est un rêve absolument irréalisable.

CHANT PREMIER. — L'invocation de Camoëns au roi Sébastien (page 46) a été, volontairement ou non, réduite à une courte paraphrase par Duperron du Castera. M. Millié l'a restituée intégralement, en commentant savamment de nombreux fragments du texte portugais, soit pour expliquer le sens des passages douteux, soit pour en trouver un bien précis

aux allusions du poète. Au lieu d'introduire des discussions de ce genre au cours de notre traduction, nous les avons réservées pour l'appendice, et nous nous bornons à reproduire ici la version donnée par Millié de ce long morceau, qui n'a pas, croyons-nous, le mérite d'un intérêt exceptionnel :

« Et toi, gage précieux de l'indépendance portugaise, espoir de la patrie qui te contemple, et de la religion qui l'appelle, toi que le ciel a fait naître pour la terreur du Maure et pour l'honneur éternel de notre âge ; toi qui ne veux conquérir le monde que pour consacrer à Dieu ta conquête ;

« Jeune héritier de tant de rois dont le premier reçut une faveur que n'ont point obtenue les Césars de l'Occident, ni les monarques des Gaules, témoin le royal écusson qui, dans son empreinte sacrée, garde encore le souvenir de cette bataille où le Christ, armé de sa croix, combattit pour Alphonse et lui donna la victoire ;

« Roi puissant, dont les vastes États embrassent à la fois les lieux où naît le soleil, ceux qu'il éclaire à son midi et les climats qui reçoivent ses derniers feux ; toi dont le génie doit subjuguier un jour le fier Ismaélite, le Turc oppresseur de l'Asie, et l'idolâtre qui boit les eaux du fleuve sacré ;

« Tourne vers moi ce jeune front où brillent déjà les divines clartés qui formeront ton auréole, alors que, parvenu au terme de ta carrière, tu franchiras le seuil du temple éternel, laisse tomber un regard de

bonté sur un enfant des Muses, qui n'invoque leurs faveurs que pour célébrer en vers harmonieux la gloire de son pays.

« Oui, c'est à la patrie que je consacre ma lyre ; on ne verra point demander à la fortune le prix de mes travaux. J'ose l'attendre de la postérité. Honneur, dira-t-elle, à celui qui chanta le berceau de ses pères. Écoute : le nom portugais va retentir dans mes chants. Apprends à connaître les hommes que le ciel a soumis à ton empire, et dis-moi s'il n'est pas plus beau de régner sur eux que de commander au reste du monde.

« Écoute : de vaines fictions n'orneront point mes récits, je laisse aux muses étrangères ces ambitieux mensonges. Les hauts faits que tu vas entendre sont au-dessus des chimériques exploits de Rodomont et de Roger, au-dessus des prouesses de Roland, fussent-elles avouées par l'histoire.

« Au lieu de ces fiers paladins, tu verras un Nuno, le bouclier du prince et le rempart de la patrie ; un Egas-Moniz, un Tuas ; c'est pour les chanter que je demande la lyre d'Homère. Au lieu des douze pairs de Charlemagne, je t'offrirai les douze Portugais qui, dans les plaines d'Albion, combattirent si vaillamment pour la cause de la beauté. Tu verras enfin l'illustre Gama ; près de lui disparaît le navigateur troyen dont le Tibre accueillit jadis les vaisseaux.

« Veux-tu des rois et des guerriers aussi dignes de renom que les plus célèbres conquérants ? Vois le

premier Alphonse : le vainqueur d'Ourique est-il moins grand que le vainqueur de Pharsale ? Vois Jean I^{er} élevant son trône sur les trophées d'Albuja-
rota, et Jean II, toujours sûr de vaincre, et trois Alphonse, dignes successeurs du premier.

« Vois cette foule de héros qui, parcourant les royaumes de l'aurore, y firent, à l'envi, triompher nos étendards ; le brave Pacheco, les redoutables Almeidas que le Tage pleure encore, le terrible Albuquerque, l'intrépide Castro et tant d'autres dont le fleuve d'oubli n'emportera point la mémoire.

« Le jour n'est pas loin où ma muse osera s'élever jusqu'à toi. Tandis qu'elle chantera ces guerriers, prends en main les rênes de l'empire et les prodiges de ton règne enfanteront des prodiges d'harmonie. Que tes armées commencent à presser de leur noble poids les terres africaines et les mers orientales ; qu'elles annoncent ta présence à l'univers étonné.

« Le Maure, glacé d'effroi, lit dans tes yeux sa ruine prochaine. L'idolâtre frémit. Sa tête s'incline, déjà prête à subir le joug. Ta jeunesse, ta fierté naissante ont charmé le cœur de Thétis, elle t'offre sa fille et te réserve pour dot son domaine azuré.

« Deux demi-dieux ¹, dont le sang coule dans tes veines, te regardant du haut des cieux. Tous deux ont brillé sur la terre, l'un dans les heureux travaux de la paix, l'autre dans les jeux sanglants de Bellone.

¹ L'Infant Jean, père de don Sébastien, était fils du roi Jean III et gendre de Charles-Quint.

Deux grandes âmes se confondent dans la tienne ; ils aiment à retrouver en toi leur image et te gardent près d'eux une place au séjour de l'immortalité.

« Mais, en attendant l'époque fortunée où tu reproduiras sur le trône leurs vertus guerrières et pacifiques, daigne sourire à mes tableaux, daigne adopter mes Argonautes, et tu verras blanchir les mers sous leurs nef's obéissantes. Tes regards les soutiendront au milieu des orages : accoutume-toi, jeune prince, à recevoir les vœux des mortels. »

Certes, cette adaptation aussi plate qu'incolore du texte original reste encore bien loin du modèle, et ce n'est que dans le chef-d'œuvre portugais qu'il faut aller chercher la vraie beauté, nous l'avons dit ; mais si ce passage est authentique, la courte paraphrase de Duperron du Castera serait encore préférable, en réduisant cette longue apostrophe aux lignes principales, sans suivre pas à pas l'exposition de Camoëns, moins intéressante que le magnifique récit qu'elle précède et qu'elle retarde inutilement. M. Millié a beau s'extasier devant ces précautions oratoires et y goûter une foule de charmes qu'il essaye de mettre en lumière dans les annotations qui ont pour but principal d'éclaircir l'obscurité de sa prose détestable, nous préférons encore la simplicité cavalière du paraphraseur de 1768 au délayage informe du traducteur de 1825. Celui-ci a su gâter et abîmer Camoëns ; l'autre, au moins, s'est efforcé de respecter le chef-d'œuvre du génie.

Si l'on veut, d'ailleurs, un exemple du galimatias de M. J. B. Millié, on en trouvera plus d'un à citer, entre autres, la dispute des dieux de l'Olympe, dans le même chant, à propos de la querelle entre Bacchus et Vénus, où le traducteur écrit cette phrase étonnante : « Toutes les cimes de la forêt semblent bouillonner », et plus loin la strophe 56, omise par Castera et qu'il restitue ainsi : « Une impression de bonheur, difficile à décrire, était restée dans le cœur des Portugais. Le sommeil, cette nuit, n'approcha point de leurs paupières. Tantôt ils voyaient la route de l'Inde s'aplanir devant eux ; tantôt ils ramenaient leur pensée sur les mœurs singulières, sur le génie d'une nation qui, répandue avec ses erreurs dans toutes les parties du monde, allait servir de guide en Orient aux navigateurs du Tage. »

Or M. Millié, qui se pique d'exactitude avant tout, a introduit ce dernier membre de phrase si bien tourné dans une strophe qui pouvait fort bien s'en passer, sans doute pour prendre sa revanche de l'addition de Castera à la strophe suivante : « Même au milieu de l'allégresse, Vasco de Gama songe à prévenir la trahison. » Quoique peu importante, nous n'avons pas cru devoir supprimer cette phrase qui n'appartient pas à l'original, mais complète heureusement le texte (page 55).

Enfin voici, d'après Millié, la traduction littérale des strophes 61-70, en regard de la version résumée que nous avons donnée page 56.

« Les matelots, du haut des cordages, observaient, avec étonnement, la figure et les manières de ces étrangers, la rudesse et l'obscurité de leur langage. De son côté, le Maure astucieux ne considérait pas sans surprise le teint, l'habillement des guerriers, la force et la grandeur de leurs vaisseaux. Mille idées contraires se succèdent dans son esprit, mille questions se posent sur ses lèvres.

« Ne venez-vous point, leur dit-il, du pays des Ottomans ? N'êtes-vous point, comme nous, les disciples du Prophète ? Montrez-moi les livres sacrés où vos législateurs ont tracé les règles de la morale et de la foi. » Le sectateur de Mahomet commençait à soupçonner en eux des adorateurs du Christ. Dans son inquiète curiosité, il veut tout voir, tout connaître, jusqu'aux armes que les Portugais offrent à l'ennemi dans les combats.

« Un habile interprète lui transmet la réponse du héros : « Tu connaîtras, seigneur, ma patrie, mon culte et mon arme. Je ne suis ni du pays, ni de la race des Turcs. Enfant de l'Europe guerrière et civilisée, je cherche les terres orientales si renommées dans l'univers. »

« Le Dieu que j'adore est celui qui gouverne la terre et les cieux. La nature vivante, le monde et ses merveilles, sont l'œuvre de sa puissance. Ami des faibles humains, il a souffert pour eux l'injure et la mort et n'est descendu du ciel que pour les y faire monter avec lui. »

« Les livres sacrés que tu demandes, ce code im-
« mortel qu'inspira l'Homme-Dieu, je ne le porte
« point avec moi. Ai-je besoin de lire sur des feuilles
« périssables ce qui est écrit dans mon cœur ? Quant
« aux armes des Portugais, comme ami tu les verras ;
« j'aime à penser que tu ne voudras jamais les voir
« comme ennemi. »

« Il dit, et ses officiers s'empresent d'étaler aux yeux du souverain les différentes armures : les lourds brassards, les boucliers ornés de diverses couleurs, les balles, les arquebuses d'un pur acier, les arcs, les carquois chargés de flèches, les pertuisanes aiguës et les lances redoutables.

« Les bombes, les pots à feu si féconds en ravages, les bouches d'airain qui vomissent la mort, rien n'est soustrait aux regards des insulaires ; mais Gama ne permet point aux enfants de Vulcain d'allumer ces terribles machines. Il dédaigne de déployer sa force devant la faiblesse et de montrer à de vils troupeaux la puissance du lion.

« Le Maure observait tout d'un œil attentif. La défiance et la haine ont pénétré jusqu'au fond de son âme, mais il les cache avec un art profond. La rage est dans son cœur et le sourire dans ses yeux. Il caresse les guerriers, il les flatte, et couvre d'un voile d'amitié le noir projet qu'il médite.

« De tous les biens que tu pourrais m'offrir, lui dit
« Gama, le plus précieux pour moi serait un pilote
« expérimenté qui dirigerait mes vaisseaux vers les

« rives de l'Inde. Des trésors seraient le prix de ta
« fidélité. — Tu l'auras », lui répond le gouverneur,
mais dans sa lâche perfidie il voudrait, pour ce jour-
là même, ne lui donner d'autre pilote que le nauto-
nier des enfers,

« Tant les religieuses paroles de Gama ont changé
le cœur du barbare, tant il abhorre le culte pur des
chrétiens ! O providence, tes mystères confondent la
faible raison des mortels ! Pourquoi, sous ton égide,
n'est-on pas toujours à l'abri de la fureur des mé-
chants ? »

Nous avouons que les licences du traducteur, par
la suite, sont tout aussi grandes, bien qu'il ait suivi
plus fidèlement le texte du poète jusqu'à la fin de ce
premier chant ; mais tout est préférable, selon nous,
à la sèche et pâle imitation qu'on ne peut manquer
de produire, en côtoyant obstinément la poésie à tra-
vers une prose étrangère qui ne peut rien conserver
du charme de la versification, des ornements du
style, ni même de l'éclat et de la vigueur de la pen-
sée. L'important, pour un tel travail, est de savoir
faire apprécier le modèle et non de se buter contre
cet obstacle infranchissable, qui est l'impossibilité
de traduire un chef-d'œuvre sans risquer de le défi-
gurer.

CHANT DEUXIÈME. — Nous n'avons plus ici à jus-
tifier du Castéra qui, quoique usant toujours d'une
liberté extrême avec le texte, respecte scrupuleuse-

ment le sens littéral et suit avec une fidélité relative les strophes admirables du poète. La scène de l'apparition de Vénus et des Néréides, le charmant épisode de l'attendrissement de Jupiter, tous ces beaux passages sont rendus avec une grâce et une couleur vraiment remarquables. Il n'est besoin pour constater la supériorité de cette traduction de se reporter à la fade imitation de J.-B. Millié. Ici, nous n'avons eu qu'à donner plus de correction, de précision et de mouvement à une version qui est la mieux appropriée de toutes à un original d'un incomparable éclat. Quant au récit de l'entrevue entre le roi de Mélinde et de Vasco de Gama, il n'y a qu'une variante à signaler : les strophes 95-98 sont trop abrégées dans l'édition de 1768 ; nous les ajoutons ici, traduites mot à mot ; c'est une brillante description du costume de gala à la fin du xve siècle.

« Gama, de son côté, quitte sa flotte, entouré d'un brillant cortège, et sur ses chaloupes pavoisées s'avance à la rencontre du roi de Mélinde. Il porte l'habit espagnol ; le lin de sa tunique est français. Venise a tissé le satin précieux qui compose son vêtement et le Kermés l'a coloré.

« Les manches sont retroussées avec des boutons d'un or pur qui réfléchit l'éclat du soleil. L'or dont la fortune est si avare, l'or serpente en larges broderies sur ses haut-de-chausses militaires. Des agrafes d'or rapprochent avec élégance les pans de sa soubre-veste ; des nœuds ce rubans flottent à son épée ; un su-

perbe panache se balance mollement sur sa toque européenne.

« La forme variée de l'habillement de ses guerriers s'embellissait de mille couleurs. La pourpre de Tyr, mariée à des teintes plus douces, offrait à l'œil charmé toutes les nuances de l'écharpe lumineuse que déroule dans les cieux la fille de Thaumas, quand elle va transmettre aux mortels les ordres de Junon.

« Les sons de la trompette portaient dans tous les cœurs le mouvement et la joie. Les barques des Maures couvraient la mer et leurs pavillons déployés en effleuraient la surface. Le bronze enflammé mugissait; des tourbillons de fumée remplissaient les airs et dérobaient la vue du soleil; les rapides détonations se précipitaient coup sur coup et les Maures assourdis pressaient de leurs mains leurs oreilles épouvantées... »

CHANT TROISIÈME. — Dans la description des armes d'Alphonse (page 98), le texte de Camoëns a paru souvent énigmatique; ce passage doit être traduit ainsi :

« Dans ces cinq écussons, il fait peindre les trente deniers pour lesquels le Sauveur du monde fut vendu, retraçant en couleurs diverses le souvenir du Dieu qui favorisa ses armes. Chacun de ces cinq écussons présente cinq deniers, et l'on arrive au nombre de trente si l'on a soin de compter deux fois les deux disques d'azur que forme le milieu de la

croix. » Cette explication minutieuse des armoiries portugaises n'est pas, du reste, une des beautés des *Lusiades*.

Pour l'épisode d'Inès, qui vient ensuite, M. Millié renvoie le lecteur à l'excellente paraphrase de Camoëns dans la belle ode de Florian; il cite en outre un fragment inédit d'une traduction en vers par Carrion Nisas; c'est un morceau qu'il est très intéressant de connaître, et que nous reproduisons à notre tour :

Quand cet horrible coup retentit sur les rives,
 Mondego, quel effroi pour tes nymphes craintives !
 Le long torrent de pleurs qui coula de tes yeux
 En fontaine, dit-on, fut changé par les dieux.
 Ses flots murmureront la mémoire éternelle
 Et des beaux jours d'Inès et de sa mort cruelle.
 Au bord de ce ruisseau, croissez, funèbres fleurs !
 C'est ta fontaine, Amour ; ces ondes sont des pleurs !

CHANT CINQUIÈME. — Voici la traduction littérale de la dernière strophe de ce chant, qui a été omise par Duperron de Castera, dont le texte assez libre et un peu fantaisiste parfois a seulement résumé les sept précédentes, sans les suivre mot à mot.

« L'amour de la patrie, le plaisir pur de célébrer les héros, ont seuls inspiré mes chants. Fils de Lusus, ne laissez donc pas s'éteindre en vous la passion des grandes choses. Vos exploits ne seront pas perdus ; l'histoire est là pour les recueillir et Calliope pour les chanter. »

CHANT SEPTIÈME. — Les quatre dernières strophes manquent dans notre texte ; nous les restituons ici.

« Jamais, oh ! non, jamais vous ne m'entendrez célébrer celui qui, sans crainte et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'État ; ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire l'instrument de ses vices ;

« Ni ce dangereux protégé qui, fier de la faveur de son maître, tour à tour insulte et sourit à ses victimes ; ni ce conseiller perfide qui, sous le manteau de la vertu, séduit l'inexpérience du prince et livre à ses goûts dissipateurs la dépouille du peuple ;

« Ni ce magistrat sévère à qui Thémis a remis sa balance, et qui refuse d'y peser les droits du pauvre ; ni ce ministre au cœur de bronze qui, toujours armé de taxes nouvelles, boit la sueur des malheureux et dévore les fruits d'un labour qu'il ne connut jamais !

« Honneur seulement aux héros qui, pour leur Dieu, pour leur roi, prodiguent noblement leur vie ! Ils meurent, mais cette vie qu'ils viennent de perdre, la Renommée s'en empare et la prolonge d'âge en âge jusqu'à la dernière postérité. Filles d'Apollon, soutenez mon courage, et ma lyre, un moment suspendue, me rendra bientôt ses accords ! »

CHANT HUITIÈME. — Deux strophes sont encore omises à la fin de la description des tableaux des

fastes du Portugal, qui a été imitée dans la célèbre scène d'*Hernani*. La voici :

« Des hommes vulgaires les ont remplacés sur la scène du monde. Sans vertus, sans aïeux, ils sont pourtant chargés du pouvoir et gorgés de richesses. C'est la faute des rois qui accordent à la faveur ce qu'ils refusent au mérite. Ces enfants de la Fortune n'attendent pas de nous les portraits de leurs pères, la rudesse de notre pinceau blesserait leur vanité. Sans doute il est encore parmi nous de dignes descendants des héros, d'illustres chevaliers qui n'ont pas démenti leur origine. S'ils n'ajoutent point à la gloire de leurs aïeux, ils savent au moins en soutenir l'éclat. Mais chaque jour voit décroître leur nombre et le génie de nos peintres n'aura bientôt plus de sujet. » Plus loin, la strophe 54, également supprimée, offre d'autres allusions au gouvernement du clergé ; mais elle n'a qu'un intérêt très secondaire et un sens assez peu précis. De même le passage qui sépare ce morceau du récit de l'entrevue de Vasco de Gama et du Samorin (page 221), est fort difficile à traduire, et ni la version que nous donnons, ni celle de J. B. Millié ne peuvent nous satisfaire : nous ne garantissons donc pas la nôtre, mais nous l'acceptons, à défaut d'une meilleure.

CHANT NEUVIÈME. — Le tableau de la troupe de Cupidon (page 240) a été trop abrégé, bien qu'il ne

forme qu'un hors-d'œuvre. Nous ajoutons ici les strophes 32-35.

« Les plus jeunes amours exerçaient leur adresse sur des cœurs durs et grossiers. De fréquents soupirs remplissent les airs ; des nymphes attendries volent au secours des blessés et, sur leur plaie, versent un baume salutaire. Imprudentes ! elles ne voient pas le danger qui les menace et Cupidon sourit à leur imprévoyance.

« Toutes n'ont pas le don de plaire aux regards ; il est des blessures que guérit la laideur, comme l'antidote amer détruit le venin qui se glisse dans les veines. Quelques-uns des blessés, trop attentifs aux paroles magiques, payent de leur liberté la guérison, car parmi ces nymphes compatissantes, il est aussi des Circés.

« De tous ces traits, lancés au hasard par des mains encore mal assurées, naissent les unions bizarres, les penchants monstrueux ; comme Biblis, Myrrha, le fils de Thomas et le fils d'Antiochus ; les flèches de l'Amour s'égarer dans les rangs. Grands de la terre, êtes-vous à l'épreuve des armes d'une simple bergère ? Et vous, nobles beautés, étiez-vous avec le dieu Mars quand Vulcain vous enveloppa de ses filets ? C'est pour de vulgaires amants que vous comptez les heures de la nuit ; c'est pour eux que vous franchissez les toits et les murs ; mais devons-nous en accuser l'Hymen ? Vénus n'est-elle pas plus coupable que son fils de ce mystérieux délire ? »

Les plaintes de l'amoureux Léonard sont également réduites de moitié, quelques pages plus loin; nous ne le regrettons pas davantage.

Il en est de même de la conclusion du chant, dont nous ne donnons que les trois dernières octaves :

« O vous qui aspirez à la gloire, voulez-vous être aussi grands qu'ils l'ont été ? Réveillez-vous au bruit de leurs actions. Ils n'attendaient pas dans un lâche repos les honneurs de l'apothéose ; repoussez l'ambition, la cupidité, étouffez les honteuses passions. L'amour de l'or fait les esclaves, et l'ambition les tyrans. L'or et les honneurs donnent-ils la valeur à ceux qui les possèdent ? Qu'importe de les obtenir ? C'est les mériter qu'il faudrait ! Soyez dans la paix les protecteurs du faible contre la tyrannie du fort ; s'il vous faut une autre gloire, endossez le harnais belliqueux et devenez la terreur de l'infidèle. Vous étendrez et affermirez l'empire ; sa grandeur fera la vôtre, la fortune vous ouvrira ses trésors, et les honneurs vous chercheront en foule.

« Ce roi que vous chérissez devra la splendeur de son règne à la sagesse de vos conseils, à la force de ces épées qui vous rendront immortels comme vos pères. Rien n'est impossible au courage ; une volonté énergique surmonte tous les obstacles. Osez suivre la trace des héros : la Patrie vous contemple et l'île enchantée vous attend. »

CHANT DIXIÈME. -- Toutes les théories de la cos-

mogonie du xvi^e siècle, renouvelées de celle des péripatéticiens, sont développées dans le récit de Thétis, et, fort heureusement, réduites à la plus simple expression dans le texte de du Castéra. Les strophe 81-86, notamment, sont supprimées ou résumées, et beaucoup d'autres très écourtées. Nous ne les restituons pas ici; on pourra penser que ces développements n'étaient pas fort intéressants, d'autant plus que ce chant atteint déjà plus du double des précédents et ne compte pas moins de 154 octaves (1,232 vers).

Nous citons seulement la strophe 118, dont on peut saisir les allusions amères et éloquentes. Ce sont les frères Camara, l'un grand inquisiteur, l'autre confesseur du roi Sébastien, qui sont visés dans ce passage, ainsi que dans les dernières octaves du chant X :

« Et vous, qui prenez si audacieusement le nom d'envoyés du Ciel, successeurs des apôtres, que n'allez-vous, comme eux, porter au loin le flambeau de la Foi? Oh! si rien ne peut vous arracher à ce pays, où nul de vous n'est prophète, si la vertu qui devait purifier la terre se corrompt dans un lâche repos, comment régénérer les nations infidèles et tant d'âmes infortunées que d'impies novateurs ont infectées de leurs poisons? »

SOMMAIRES DES CHANTS DES LUSIADES

- CHANT I. — Hommage au roi Sébastien. — Conseil des dieux de l'Olympe. — Bacchus veut arrêter les Portugais déjà parvenus dans la mer des Indes. — Vénus et Mars les protègent. — La flotte de Vasco de Gama atteint Mozambique dont le gouverneur conspire leur perte, sur le conseil de Bacchus. Victorieux, ils repartent et arrivent à Monbaze 45
- CHANT II. — Gama fait étudier les dispositions des Monbazins par deux émissaires, qui sont abusés par Bacchus déguisé en chrétien. — Au moment où la flotte va entrer dans le port, Vénus et les Néréides repoussent les navires, et les Monbazins fuient terrifiés. Jupiter, imploré par Vénus, ordonne à Mercure de conduire les vaisseaux au port hospitalier de Mélinde et d'aller porter cette bonne nouvelle à Vasco de Gama. — Entrée triomphale de la flotte à Mélinde. — Le roi veut entendre du capitaine le récit de l'histoire guerrière du Portugal..... 65
- CHANT III. — Après avoir décrit l'Europe, Gama retrace les origines de la monarchie portugaise et énumère les fastes militaires des luttes héroïques contre les Sarrazins et les Maures. — Épisodes d'Egas-Moniz. — Conquêtes d'Alphonse le Brave. — Mort d'Inès. — La fontaine des Amours... .. 88

- CHANT IV. — Guerres contre l'Espagne. — Nun-Alvare. — Victoire de Jean 1^{er} à Albujarota. — Expéditions maritimes. — Règne d'Emmanuel; le Gange et l'Indus lui apparaissent en songe et prophétisent la conquête des Indes. — Départ de Vasco de Gama. — Adieux aux navigateurs. — Malédiction contre l'ambition humaine.. 117
- CHANT V. — Explorations de Gama sur les côtes d'Afrique. Passage de l'Équateur. — Combat avec les nègres à Sainte-Hélène. — Merveilles de la mer : les trombes, les météores, le feu Saint-Elme. — L'arrivée au Cap des Tempêtes. — Apparition du géant Adamastor. — La flotte double le cap et arrive à Mélinde..... 143
- CHANT VI. — Après les fêtes données en son honneur, Gama repart, guidé par le pilote que lui donne le roi de Mélinde. — Bacchus descend chez les dieux marins et excite la jalousie de Neptune. — Description du palais. — Les Portugais égayent par des récits les loisirs d'une traversée paisible. — Épisode des Douze Chevaliers. — Tempête apaisée par Vénus et ses compagnes. — Arrivée à Calicut. — Le poète réclame les hommages dus aux héros des grandes expéditions..... 166
- CHANT VII. — Camoëns fait le tableau des divisions de l'Europe pendant que les Portugais se réservent la gloire des découvertes de pays inconnus. — Descriptions de l'Inde. — Le Maure Monzayde accueille les navigateurs, leur raconte l'histoire de ces contrées et les amène au Samorin de Calicut. — Apostrophes du poète qui reproche à ses compatriotes leur ingratitude et leur injustice..... 187
- CHANT VIII. — Le ministre du Samorin se fait expliquer les traits mémorables de l'histoire du Portugal. — Nouvelles intrigues suscitées par Bacchus. — Gama est gardé à vue : il parvient à regagner la flotte..... 208
- CHANT IX. — Départ de Vasco de Gama. — L'île enchantée

où Vénus et Cupidon réservent aux navigateurs la rencontre avec Thétis et les Néréides. Scènes d'amour. — Apothéose des conquérants..... 233

CHANT X. — Festin triomphal. — Une sirène dévoile l'avenir et prédit les nouvelles découvertes des Portugais. — Allusion du poète à ses voyages et à son œuvre. — Description de l'univers par Thétis. — Les navigateurs repartent pour l'Europe. — Camoëns invoque la protection du roi et fait appel à son esprit chevaleresque.. 234

APPENDICE. — Commentaires sur quelques passages obscurs des *Lusiades*. — Variantes. — Additions. — Omissions. — Rectifications..... 281



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University of
Date Due

تتمتع 1882

PQ 9200 .A2H5 1890



a39003



004158886b

